// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966

rock&folk

DE SYD BARRETT A PINK FLOYD

ACIDE RENDEZ-VOUS

TOUT, TOUT, TOUT SUR
PETER PERRETT

ON A RETROUVÉ
BAD COMPANY

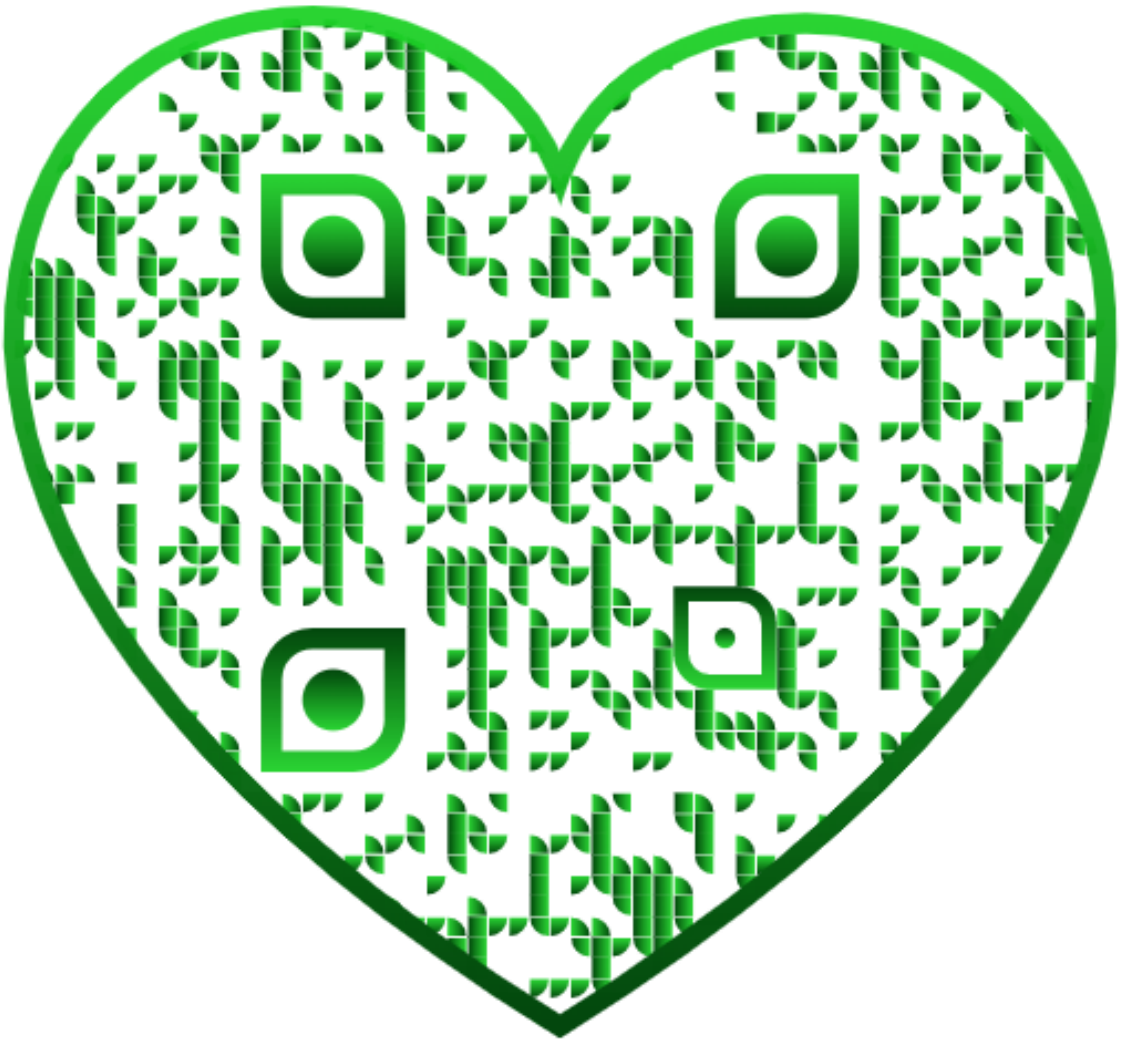
ANITA PALLENBERG
LA FIANCÉE DES ROLLING STONES

CERRONE
MES DISQUES À MOI

KING GIZZARD
ALGIERS
GRATEFUL DEAD
LES FESTIVALS

stax
60 ANS
LA BELLE HISTOIRE DU BEAU LABEL

AOUT 2017
N°600 / 6,40 € / MENSUEL
BEL 7 € / SUISSE 11,30 CHF
LUX 7 € / PORTUGAL CONT 7,30 €
CAN 11,10 $ CAN / ITA 7,30 €
DOM 7,30 € / N CAL (S) 960 XPF
POL (S) 1080 XPF
MAR 78 MADH / TUN 15 TND
ESPAGNE 7,30 €
ILE MAURICE 7,30 €
L 19766 - 600 H - F: 6,40 € - RD
Editions Lariviere



GIBSON'S
SO TONIC*
GIBSON'S
LONDON DRY GIN
FINEST DISTILLED
GIBSON'S
LONDON DRY
GIN
ORIGINAL RECIPE WITH SUBTLE HINTS OF
JUNIPER BERRIES, CORIANDER, ANGELICA AND ORANGE ZEST.
37.5% vol.
Distilled in Great Britain
ENGLAND
70cl
ORIGINAL RECIPE
IMPORTED
*GIN TONIC
4 cl de Gin GIBSON'S
Allonger de Tonic
Un zeste de citron jaune
* GIBSON'S peut se déguster avec du Tonic. SIREN 572 056 831
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Edito

Le Syd

Syd est un surnom.
Sid, un diminutif.
Et le Cid, une tragédie en cinq actes de Corneille (1606-1684).
Mais ça n'a rien à faire ici.

Si l'orthographe des deux premiers diffère, ce Syd et ce Sid pour des raisons pas tant opposées que ça (cette envie de balayer l'ancien monde), auront, à 10 ans d'écart, marqué pour toujours la mythologie de notre musique.
L'un en 1967, en plein été de l'amour, l'autre, dix ans plus tard pendant celui de la haine.
Le premier, Syd Barrett, disparut *mentalement* très tôt.
Au moment de la parution de "The Piper At The Gates Of Dawn" dont on fête bientôt les 50 ans alors qu'il n'avait que 21 ans.
Le second, Sid Vicious, disparut *physiquement* et dans les circonstances cradingues que l'ont connaît. 21 ans lui aussi.
Chacun victime d'excès, certes et d'une certaine fragilité peut-être, les deux incarnant ce lien romantique entre la musique pop et certains poètes... L'un en chemise à fleurs, l'autre en Perfecto.
On peut voir les choses ainsi.

Sinon, ça n'a échappé à personne portant encore un blouson de cuir, l'été est là. L'été est cette période de transhumance, de changement d'école et de déménagement.
Celle du rosé-piscine, également.
Celle des tatouages de dauphin mal faits et des bermudas en ville.
L'été, c'est aussi les voyages.
L'avion ? Souvenons-nous de Ritchie Valens, Buddy Holly, des membres de Lynyrd Skynyrd, d'Otis Redding, de Ricky Nelson, de Randy Rhoads et de Marcel Dadi. L'hélicoptère fut fatal à Stevie Ray Vaughan. La voiture a été le tombeau d'Eddie Cochran et celui de Marc Bolan. On sait que c'est une chute à vélo qui a emporté Nico. Même traverser la rue est dangereux, pensons ici à Stiv Bators. Le cheval tue moins aujourd'hui qu'autrefois.

Enfin, à cette époque de *dégagisme*, nous opposons ici cet autre néologisme : le *réhabilitarisme*. Dans une nouvelle rubrique, maître Sabatier, avocat au barreau de Memphis, prendra la défense d'albums et d'artistes manifestement incompris, mal traités mais qu'il aime, lui, passionnément.
Il nous expliquera pourquoi personne, jamais, n'a rien compris à ces chefs-d'œuvre méprisés. Une discothèque idéale en creux, qui débute avec Keith Moon et toute la mauvaise foi qui caractérise, en plus du reste, l'amateur de rock'n'roll.
Bon été.
En chemise hawaïenne ?
VINCENT TANNIERES

GENUINE SINCE 1937*
Ray-Ban
GENUINE SINCE 1937
DÉCOUVREZ LES VERRES
CORRECTEURS AUTHENTIQUES RAY-BAN
* AUTHENTIQUE DEPUIS 1937 - MOD. RX7118 COL. 2012

Sommaire 600

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Christophe Ernault **CERRONE** 12

En ville

Jérôme Soligny **LITTLE BOB A MATIGNON** 16

Prospect

Basile Farkas **TRIPTIDES** 18

Sacha Rosenberg **NOVA TWINS** 20

Tête d'affiche

Jérôme Soligny **RYUICHI SAKAMOTO** 22

Jérôme Reijasse **ALGIERS** 24

Bertrand Bouard **GRATEFUL DEAD** 26

En vedette

Basile Farkas **KING GIZZARD & THE LIZARD WIZARD** 28

Jérôme Soligny **BAD COMPANY** 32

Thomas E. Florin **STORY STAX** 36

Nicolas Ungemuth **DISCOGRAPHIE STAX** 42

Benoît Sabatier **PETER PERRETT** 46

En couverture

Eric Delsart **DE SYD BARRETT A PINK FLOYD** 52

Jérôme Soligny **THE PIPER AT THE GATES OF DAWN** 58

La vie en rock

Patrick Eudeline **ANITA PALLENBERG** 60

Photo Jamie Wdziekonski-DR

28 King Gizzard & The Lizard Wizard

52 Syd Barrett

www.rocknfolk.com

COUVERTURE : HARRY GOODWIN/ REX - DALLE GRAPHISME : FRANK LORIOU

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 065 DISQUES 066 REEDITIONS 074 REHAB' 078 VINYLES 080 HIGHWAY 666 REVISITED 082 QUALITE FRANCE 084 BEANO BLUES 086 ERUDIT ROCK 088 FILM DU MOIS 090 CINEMA 091 LA SERIE DU MOIS 093 DVD MUSIQUE 094 CULTE DES OBJETS 096 VIDEO GAMES 097 BANDE DESSINEE 098 LIVRES 099 LIVE 101 AGENDA 111 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 114

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité Sandra Pinget (32 16)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Ont collaboré à ce numéro :** Christine Doual, Hugo Paillard

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard

Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 65,80 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.com **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3ème trimestre 2017. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Les ados que nous étions

Illustrations : Jampur Fraize

Casque d'or

Alors que Carla Bruni reprend "Miss You", Brigitte Macron pourrait incarner Brian Jones.

PATRICK MOALIC

Le trésor des Temples

Le dernier Temples engendre visions, dérèglements des sens et luxuriance en adéquation avec notre temps. C'est un trou d'air au sein de ce système vertical, plébiscité par l'époque. Et ça fait du bien. On lâche les élastiques.

BETTINA

Tabernacle

Salut à tous, dix ans que j'habite Montréal, dix ans d'abonnement à Rock&Folk. Keep on rocking et merci !

FREDERIC B.

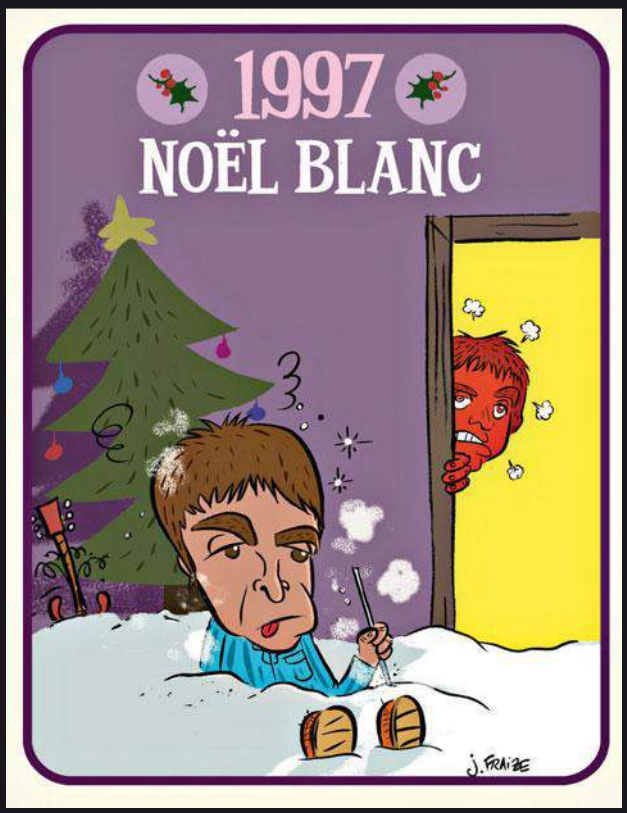
Un temps fini

Excellente analyse de Nicolas Ungemuth sur cette tendance affligeante du *remix-remastering-5.1-Dolby surround-stéréo élargie* des standards de la pop et du rock et particulièrement de tout ce qui touche aux Beatles. Le pire, c'est qu'on a tout de même l'expérience de la "Beatles Anthology" et du massacre opéré par Jeff Lynne sur les pseudos morceaux inédits pour être en concordance avec les canons des années 90. Vingt ans plus tard, qui a envie d'écouter cette production déphasée ? Comme l'écrit Nicolas Ungemuth, les œuvres d'art sont là pour *"évoquer infiniment un temps fini. Elles n'ont pas pour ambition de s'accorder au notre."*
Tout est dit.

FABRICE A.

1997, OK

Alors que l'on célèbre la réédition du "OK Computer" de Radiohead, on réalise soudain que l'année 1997 a vingt ans. Et que c'est vertigineux ! 1997. Oasis était alors le gros truc de l'époque. Son influence, à un niveau personnel, avait consisté à s'être pointé trois ans plus tôt et à nous avoir autorisé, un verre de gin tonic à la main, à être nous-mêmes, une révélation ! Soudain nous n'avions plus à rougir de ce que nous étions : des timides que les manuels d'éclate et d'évasion du groupe (surtout "Morning Glory") avaient libérés. Ce qui occasionnerait de multiples répercussions vestimentaires, capillaires, musicales, sociales... Sous l'impulsion du phénomène britpop, alors à son apogée, nous nous affranchissions soudain (avec mon pote) des affres de la lose et de la solitude en montant un groupe : si Noel s'était appuyé sur la simplicité des Stone Roses et des Beatles quand il avait commencé à composer, nous nous appuierions dorénavant, mon pote et moi, sur la simplicité de Noel pour produire nos propres dérivés de "Hello", "Step Out" ou "Don't Look Back In Anger", facile ! L'important n'étant pas de savoir si nos compos à nous étaient bonnes ou mauvaises, non ! Mais qu'ici un mouvement s'amorçait, un mouvement dont, de fait, nous faisions partie... Oasis était, au moment où "Morning Glory" est sorti, le monde où, perso, je vivais lorsqu'assis sur mon lit, le plus souvent accroché à ma guitare, j'essayais de démêler l'aura de mystère qui émanait de cette simplicité et de comprendre — basiquement — pourquoi les glissements d'accords de Noel me donnaient l'illusion de pouvoir me soustraire à la mécanique implacable de la reproduction sociale qui me guettait (l'usine probablement, comme une bonne partie de ma famille). En 1997, quelque chose nous disait cependant que le phénomène Oasis commençait à se tarir un peu, comme en témoignait "Be Here Now", l'album où la coke était à la direction musicale. "OK Computer", sorti quelques semaines plus tôt, actait cela. "OK Computer", ou le souvenir de mon premier job d'été, en qualité d'agent d'entretien, une période durant laquelle j'écoute l'album trois fois par jour. Je scotche confusément sur la phrase où Thom Yorke assène : *"The head of state has called for me by name/ But I don't have time for him"*, qui cristallise, j'imagine, un sentiment confus. Qu'est-ce qui a bien pu changer en vingt ans ?



Déjà, on peut dire sans trop s'avancer *que les ados que nous étions alors,* achetaient plus de disques qu'aucun ne le ferait de nos jours. Enfin, je suppose. Perso, ma playlist était la suivante : "Blur" de Blur, "In It For The Money" de Supergrass, "A Short Album About Love" de Divine Comedy, "The Attack Of The Grey Lantern" de Mansun, "OK Computer" de Radiohead et "Be Here Now" d'Oasis donc, "Urban Hymns" de The Verve, "Songs From Northern Britain" de Teenage Fanclub, "Radiator" de Super Furry Animals... Les plus jeunes me prendront certainement pour un (très vieil) ancêtre quand je leur dirai que je compilais alors sur cassette VHS les performances de tous ces groupes quand ils étaient de passage dans l'émission "Nulle Part Ailleurs" sur Canal +, performances que je disséquais et que j'archivais avec un soin maniaque ensuite... Ce qui n'est qu'un euphémisme pour illustrer le fait que si à l'ère chiraquienne son concept existait déjà, YouTube n'était alors qu'un fantasme futuriste... D'ailleurs, en parlant de fantasme (rétro) futuriste, cette fille que j'apercevais alors, avec sa blondeur à la Marianne Faithfull, son charme anglo-saxon suranné, n'a sans doute jamais su qu'elle incarnait, au cœur de ce mouvement britpop qui s'ébauchait aussi dans notre bourgade, mon swinging London... Pour un peu en 2017, avec la sortie annoncée d'un Liam, puis d'un Noel Gallagher dans l'année, de Gorillaz avec Damon Albarn *et* Noel Gallagher, la reformation des Super Furry Animals, le *sequel* de "Trainspotting" et l'opus récent de The Divine Comedy, c'est comme si les choses n'avaient (presque) pas changé...

DIOR DE DRUSY

Le nouveau contre l'ancien

Etre rock en 2017, c'est composer avec le fait que pour une majorité de nos contemporains, nos goûts soient perçus comme appartenant exclusivement au passé, avec très peu d'égards à notre endroit pour la notion d'intemporalité, de classicisme. Mais regardons la situation en face : c'est bien là une lubie des temps modernes que de concevoir les termes de recevabilité d'une œuvre, et a fortiori d'un courant, en s'appuyant ainsi sur une dialectique du nouveau *versus* l'ancien, de l'éphémère *versus* la durabilité. Comme si en la matière, le frisson musical pur pouvait se soumettre à une loi arbitraire de périodicité. Mais qui a décrété cela ?

DESIRE DUROY

AVEC LES TRAINS INTERCITÉS, N'IMAGINEZ PAS LE VOYAGE, ALLEZ-Y.

Plus de 300 destinations dès 15 €.*

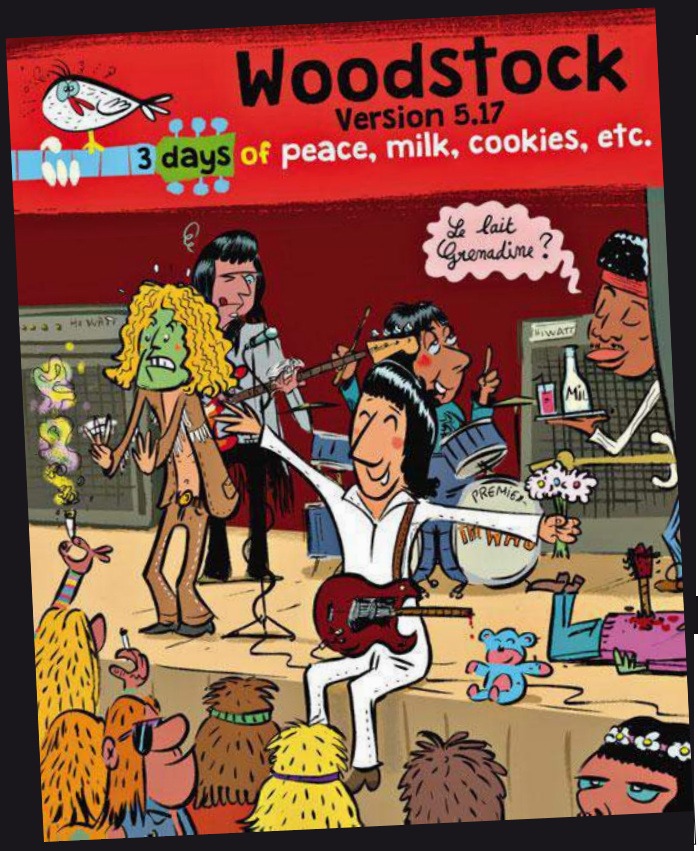
SNCF Rapprochons-nous

*Prix TTC au tarif INTERCITÉS, par personne, à partir de, pour un aller simple en 2de classe certains jours et sur certains trains, sur une sélection de destinations en France et dans la limite des places disponibles à ce tarif. Les billets sont en vente du 13 au 26 juin inclus, pour des voyages effectués entre le 16 juin et le 5 juillet 2017 inclus. Achat au plus tard trois jours avant la date de départ du train. Billets non échangeables et non remboursables. Paiement en ligne avec envoi gratuit du billet à domicile, retrait en borne libre-service, confirmation e-billet ou billet imprimé. Offre non cumulable avec toute autre promotion en cours ou tarif réduit SNCF Mobilités.

Courrier des lecteurs

Lol

Il y a beaucoup de vin, de bière et autres breuvages dans l'autobiographie de Lol Tolhurst ; de vessies pleines, de gaffes éthyliques potentielles et de trous noirs (dans cet ordre) aussi, de désir — compréhensible — de se soustraire à un climat politique oppressant, au chômage de masse de l'ère thatchérienne et plus prosaïquement à son milieu : l'église, l'école de Crawley, banlieue résidentielle construite après la Seconde Guerre mondiale, son ciel gris ardoise empli de bruine, son climat froid et humide. *"Un concentré d'apathie et d'hostilité. Une vie de désespoir sur ce petit bloc froid de rocher au bord de l'océan Atlantique"* (dixit l'intéressé). Le contexte de cette adversité-là est spécifié davantage encore avec la *faune* proximale.
Ainsi les nationalistes qui, prenant Lol et son pote Robert pour des *tantes* (sic), provoquent des échauffourées ; les douaniers qui, aux premiers déplacements du (de leur) groupe hors de son sol roulent des mécaniques et les traitent à leur tour de *faggots*, soit de *"tapettes"* ; ou un paternel que l'homme, *classiquement*, ne parviendra jamais à percer un jour. Au regard de ce contexte d'opposition très fort, d'adversité, Lol affirme *"Nous étions les premiers punks de Crawley"*.
Il gomme ainsi en partie l'imagerie de corbeaux en complets noirs et cheveux crêpés régulièrement associée à Cure, mentionnant avec beaucoup d'autodérision : *"contrairement à la croyance populaire, on n'était pas des gothiques au visage pâle qui passaient leur temps à pleurer dans des chambres sombres éclairées à la chandelle"*. Comme un fil rouge, il fait souvent référence à cette façon toute britannique (que lui et les autres avaient) de régler les (leurs) problèmes : en n'en parlant pas, en se refermant sur soi-même. Cela dit, il y a peut-être dans ce livre – et dans une bonne partie des groupes britanniques des 40 dernières années – en y réfléchissant bien, l'idée en filigrane que si l'on se met à jouer, c'est *précisément* parce que l'on n'en peut plus de ce *silence*. Autre héros anglais, Damon Albarn ne concédait-il pas dernièrement : *"Je pense que tout vient de là, de ces moments de solitude où je me mets à jouer car ne peux plus supporter le silence"* ?
Un point de convergence donc. D'où, sans doute, la musique, la fripe et le style anticonformiste pour juguler ce malaise, aggravé par la dépression et l'héritage alcoolique familial...
Et soudain les Cure *étaient*.
EDDY DUROSIER



Dans l'Hérault

Hier soir aux alentours de 23 heures s'en est allé un vieil ami à moi ex-bassiste de Wild Child, Yves Hamelin, il a continué la musique et le rock sur Béziers et Montpellier. Une personne rare. Il est allé rejoindre plein d'amis déjà partis ainsi que Lee Brilleaux, Ron Asheton, Lou Reed... Paix à son âme.
C B ET TOUS SES AMIS

Quarante-huit étoiles

Mort le rock ? En juin 2017 en tout cas, pas moins de douze albums sont chroniqués *quatre étoiles* dans notre revue favorite ! Qui sont ces pisse-froid qui disent que notre musique préférée est en déclin ? Pas mon banquier qui vient de m'autoriser un petit découvert pour ce mois de juin, d'autant plus que sort la réédition de "Sgt. Pepper" et la compil' des Creation hautement recommandée par notre ami Nicolas U !
ALAIN DOUNONT

J'aime ce Pond

Je suis trop heureux qu'avec Pond, cette entreprise de redéfinition de l'expérience en musique, qu'avait suggérée en premier lieu MGMT avec son "Oracular Spectacular" l'année de mes 30 ans, n'aie toujours pas trouvé de résolution définitive à ce jour, en 2017. Car cette irrésolution, voyez-vous, me donne de l'espérance de vie... C'est bête à dire mais je pressentais déjà cette musique depuis le "Chemistry Is What We Are" de Simian de 2001, voire "The Soft Bulletin" des Flaming Lips sorti deux ans plus tôt. Cependant, auditeur contrarié, j'échouais à mettre le doigt dessus véritablement. Musicien limité, je ne parvenais pas non plus à lui fournir sa chair, instrument en main. Le génie du combo australien a donc été de rectifier le tir. Et de cristalliser cette intuition. Génial.
SYD DIDEROU

Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.fr. Chaque publié reçoit un CD

Censure

Je me souviens avoir vu le film "Woodstock" à Lens, vers 1975/ 76... Et lors du passage d'Hendrix je me rappelle parfaitement celui-ci avoir tendu sa cigarette devant l'objectif de la caméra et avoir dit *"c'est de la marijuana !"*. Hier, j'ai revu le passage d'Hendrix et j'ai été surpris de voir que la séquence avait sauté. Alors déjà que j'ai lu un canard prétendre que Townshend n'avait jamais frappé Abbie Hoffman... Alors que le morceau suivant figure sur YouTube, *"Do You Think It's Alright"*, avec Townshend déclarant *"le prochain qui monte sur ma scène je le tue !"* en réaccordant sa guitare. Et à l'époque le type n'avait vraiment pas l'air commode. On est en droit de se demander combien de documents cinématographiques ont été rectifié de la sorte.
STEVE LIPIARSK

Christophe le maître

Cher Rock&Folk, parmi les petits bonus que tu proposes à tes lectures en plus de l'actualité du rock et du folk, il y a une rubrique que je lis pour ma part avec délectation depuis toujours : celle du cinéma. Voilà des années que Christophe Lemaire guide certains de mes choix en la matière, et met en lumière des films de genre que d'autres médias culturels ont tendance à mépriser, généralement à tort. Bien sûr il n'est pas parfait, il est bavard, étale un peu sa culture, mais au moins il n'est jamais ni cuistre, ni condescendant. Un exemple parmi mille autres : "Vinyan" de Fabrice du Welz, sorte de reboot d' "Apocalypse Now" où deux parents partaient chercher un enfant disparu après le tsunami et se retrouvaient dans un pays menaçant, hanté par des enfants cruels. Film injustement méprisé par la critique, y compris par un concurrent musical bien connu de R&F, qui avait réussi l'exploit de massacrer le film tout en *spoilant* la fin, et le tout en moins de cinq lignes. Mais un film que monsieur Lemaire avait heureusement classé en *du mois*, me permettant de ne pas passer à côté ! Aussi je ne comprends pas que sur un site de cinéma généraliste très connu, qui recense les critiques de toute la presse, n'apparaisse pas votre avis qui, bien souvent, est plus étayé et plus intéressant que celui des pisseurs de copie de programme télé. En même temps, ça oblige à ne pas rater un numéro, c'est bien joué de votre part.
Bien à vous
PHILIPPE

ARIZONA US 66
rock&folk
Vintage American Cars Club France
ROCK PARADISE
SHOWTIME RIDERS
OUI FM
Jukebox Classic

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI & BASILE FARKAS

FFF

Photo Mondoni-DR

ABSYNTHE MINDED
Le groupe belge mené par Bert Ostyn revient avec son sixième album "Jungle Eyes" produit par le batteur de Soulwax et Deus, Stéphane Misseghers. Sortie le 6 octobre.

ADULT
Le duo electro punk de Détroit passera par Paris le 27 juillet au Point Ephémère. L'occasion de (re)découvrir sa dernière livraison "Detroit House Guest".

ANGUS & JULIA STONE
La fratrie australienne reprend du service. Avant son arrivée au Zénith (Paris) le 1er novembre, elle annonce son quatrième album "Snow". Le single du même nom est paru mi-juin.

XAVIER BOYER
La voix de Tahiti 80 poursuit sa carrière solo, "Some/Any/New", un nouvel album, verra le jour le 20 octobre prochain.

THE BREEDERS
Les sœurs Deal sont de retour. Avant l'annonce d'un nouvel album, une tournée européenne est programmée. Passage français unique, le 27 octobre à la Gaîté Lyrique.

CAGE THE ELEPHANT
Les mastodontes texans reviennent en nos contrées avec un disque live, "Tell Me I'm Pretty", mixé par l'hyperactif Dan Auerbach. Sortie le 28 juillet.

CALYPSO VALOIS
Celle qui est la fille d'Elli et Jacno publiera le 13 octobre prochain "Cannibale", remarquable premier album dont elle a composé tous les titres.

CHRIS ROBINSON BROTHERHOOD
"Barefoot In The Head" est le nouveau disque du groupe parallèle du chanteur des Black Crowes, accompagné de ses complices Neal Casal, Tony Leone, Adam MacDougall et Jeff Hill.

DAVE ROSSER
Le guitariste d'Afghan Whigs a succombé d'un cancer, à l'âge de 50 ans, le 28 juin dernier.

KURT COBAIN
Deux peintures jamais exposées du frontman de Nirvana prendront place à la galerie Art Fair (Seattle) du 3 ou 6 août. L'une d'elle ayant servie pour le visuel de l'album de faces B et raretés "Incesticide" paru en 1992.

Cage The Elephant

Photo DR

FFF
Le groupe assurera le spectacle lors de la 81ème édition, le samedi soir, du Bol d'Or (Circuit Paul Ricard Castellet) les 15, 16 et 17 septembre. Un nouveau titre "Monkees" a déjà été diffusé via Deezer, un deuxième est annoncé pour le 10 octobre.

FOO FIGHTERS
Dave Grohl et ses acolytes reviennent aux affaires le 15 septembre, avec "Concrete And Gold" leur neuvième album.

THE HORRORS
Le groupe britanique a publié un nouveau titre, "Machine". Il figurera dans "V", son cinquième album, pour ceux qui ne lisent pour les chiffres romains. Sortie le 22 septembre.

IGGY POP
Au côté de son chien, le chanteur des Stooges participe à une campagne vidéo de défense de la cause animale, lancée par l'organisation PETA.

LES INSUS?
Avant de monter sur la scène du Stade de France les 15 et 16 septembre, les ex-Téléphone publieront un album live, le 8.

JIMI HENDRIX
Le 17 juin dernier le Jimi Hendrix Park (Seattle) a ouvert ses portes, il s'agit d'un grand espace dôté d'animations diverses à but non lucratif, dédié au défunt gaucher et à la culture en général.

LCD SOUNDSYSTEM
James Murphy et sa bande ont programmé la sortie de "American Dream" pour le 1er septembre. Ils débouleront à l'Olympia les 13 et 14 septembre prochain.

MARQUIS DE SADE
Le groupe new wave rennais a décidé de se réunir le temps d'un concert qui aura lieu le 16 septembre au Liberté (Rennes). Ses deux premiers albums, "Dantzig Twist", et "Rue De Siam", viennent d'être réédités chez Universal.

“Je me souviens qu’à Glastonbury, certains fans croyaient que j’avais de la cocaïne dans les cheveux. C’était un psoriasis” LIAM GALLAGHER

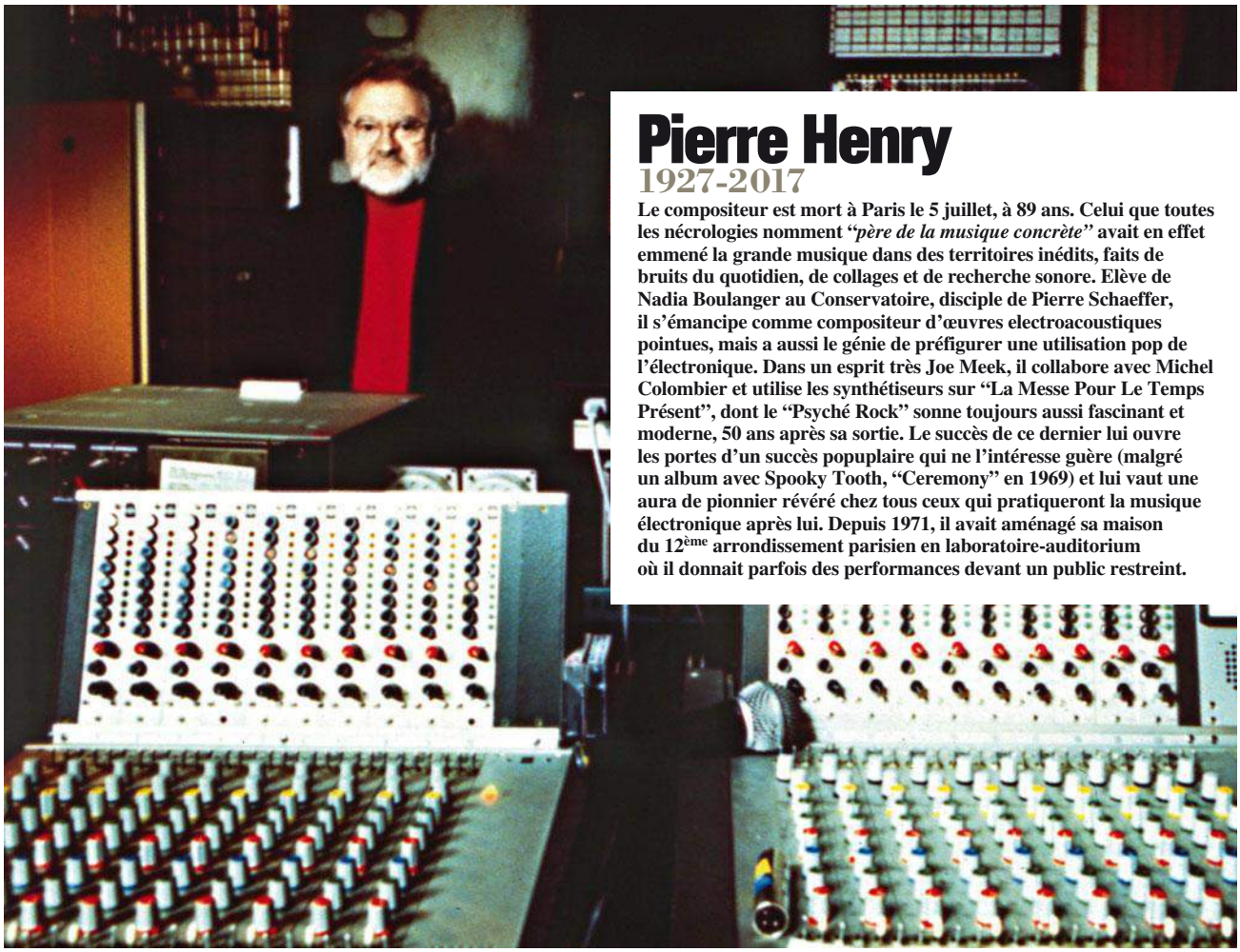


Photo DR

Pierre Henry
1927-2017

Le compositeur est mort à Paris le 5 juillet, à 89 ans. Celui que toutes les nécrologies nomment *“père de la musique concrète”* avait en effet emmené la grande musique dans des territoires inédits, faits de bruits du quotidien, de collages et de recherche sonore. Elève de Nadia Boulanger au Conservatoire, disciple de Pierre Schaeffer, il s’émancipe comme compositeur d’œuvres electroacoustiques pointues, mais a aussi le génie de préfigurer une utilisation pop de l’électronique. Dans un esprit très Joe Meek, il collabore avec Michel Colombier et utilise les synthétiseurs sur “La Messe Pour Le Temps Présent”, dont le “Psyché Rock” sonne toujours aussi fascinant et moderne, 50 ans après sa sortie. Le succès de ce dernier lui ouvre les portes d’un succès popuplaire qui ne l’intéresse guère (malgré un album avec Spooky Tooth, “Ceremony” en 1969) et lui vaut une aura de pionnier révéré chez tous ceux qui pratiqueront la musique électronique après lui. Depuis 1971, il avait aménagé sa maison du 12ème arrondissement parisien en laboratoire-auditorium où il donnait parfois des performances devant un public restreint.

MELODY’S ECHO CHAMBER
L’entourage de la chanteuse a annoncé sur sa page Facebook que celle-ci avait subi en juin un *“grave accident”*, impliquant un anévrisme cérébral, une vertèbre cassée et plusieurs mois de soins. La tournée prévue à l’automne est logiquement annulée.

THE NATIONAL
Le quintette brooklynite revient le 8 septembre avec “Sleep Well Beast”, son septième album.

PHOENIX
Le groupe versaillais sera le 29 septembre en concert à l’AccorHotels Arena (Paris)

PROCOL HARUM
Le groupe de Gary Brooker sera le 12 novembre au Trianon, pour un passage unique célébrant ses 50 ans de carrière.

PROPHETS OF RAGE
Le supergroupe rap metal composé de membres de Rage Against The Machine, Public Enemy et Cypress Hill sort son premier album homonyme le 15 septembre.

QUEENS OF THE STONE AGE
“Villains”, le nouvel album annonce un retour en force de Josh Homme et sa bande. Produit par Mark Ronson, il paraîtra le 25 août prochain. Les QOTSA joueront le 7 novembre prochain à l’AccorHotels Arena (Paris).

SPARKS
Les frères Mael publieront “Hippopotamus” le 8 septembre prochain, un album dont ils présenteront le menu le 1er octobre à la Gaîté Lyrique.

WAND
Les Californiens, après 2 ans d’enregistrement, délivreront leur quatrième album, “Plum”, le 22 septembre.

WE ARE ADDICT
En partenariat avec Pias, l’agence de communication We Are Addict expose pochettes et chroniques d’albums sélectionnés parmi le catalogue du label par des journalistes de Rock&Folk. Jusqu’au 21 juillet à l’agence (40 rue Condorcet, 75009 Paris).

Condoléances
Pierre Henry, **Dave Rosser**, **Anita Pallenberg**, **Sam Beazley** (acteur britannique), **Pierre Combescot** (journaliste et écrivain), **Hervé Ghesquière** (journaliste), **Albert Johnson dit Prodigy** (rappeur de Mobb Deep), **Ernesto Puentes** (musicien cubain), **Rosalie Sorrels** (chanteuse folk), **Simone Veil** (femme politique), **Adam West** (acteur américain), **Stéphane Paille** (footballeur), **Louis Nicollin** (président du Montpellier Hérault Sport Club)

“On était deux. Il y avait Giorgio Moroder et moi”

CERRONE

Fleuron national de la disco champagne, le producteur dévoile des amours musicales forcément assez rythmées.

RECUEILLI PAR CHRISTOPHE ERNAULT - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

Rendez-vous pris au domicile parisien de l’un des pionniers de la disco pour essayer de comprendre comment ce natif de Vitry-sur-Seine (94) a réussi à faire se trémousser la planète depuis quarante ans, au moment où son dernier album “Red Lips” continue à marteler des *four on the floor* à vous faire exploser les rotules. L’homme qui accueille dans son salon de *musique*, entouré d’une batterie et d’une table de mixage maousse, est immédiatement affable, disert… Car au rayon discothèque, il n’y a pas à tortiller du booty : monsieur s’y connait.

Une dose de mégalomanie

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Cerrone : L’album de Ray Charles avec “Georgia On My Mind” dessus... Il était plastifié et tout... Trouvé dans un magasin de Saint-Germain-des-Prés, ce n’étaient pas les FNAC encore...

R&F : Donc fan de Ray Charles à…

Cerrone : 10 ans, c’est le moment où je commence la batterie. C’est le premier musicien qui m’ait intéressé, ému, parce que la musique française je n’ai jamais été très fervent. Mais lui, là, je tombe à la renverse.

R&F : Pourquoi la batterie ?

Cerrone : Je tapais partout : sur les tables, les murs, à l’école, d’où je me faisais d’ailleurs virer... Ma mère voit ça, bon, on n’avait pas trop de thunes et elle me dit : *“Tu fais une bonne année et je t’achète une batterie”*. C’était ça ou la pension. Je l’ai fait.

R&F : C’est quand même singulier d’avoir une batterie aussi jeune à l’époque, ça vous vient d’où ?

Cerrone : Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c’est que, et encore aujourd’hui, ça été mon meilleur allié, mon meilleur pote... Même dans les périodes de *has-beenerie*, à chaque fois c’est la batterie qui m’a rattrapé en disant : *“On continue.”*

R&F : Quels sont à l’époque les disques où la batterie vous bluffe d’ailleurs ?

Cerrone : Les premiers Santana. Le batteur, Michael Shrieve... Tout ce côté afro-cubain mélangé au rock. C’est la période Woodstock... J’achète le triple album et là je me dis que je veux en faire ma vie. Du coup, j’ai monté un groupe, Kongas...

R&F : Assez novateur pour 1974, avec des titres comme “Afro Rock”…

Cerrone : En 1972, je faisais la manche à Saint-Trop’ devant Sénéquier, j’avais un tréteau avec une batterie dessus et, entre 19 h 00 et 21 h 00, je faisais des solos de batterie devant la terrasse.

R&F : Les gens devaient être contents !

Cerrone : Vous savez, quand on a la passion on s’embarrasse pas de ce que les autres vont penser ! Faut avoir une dose de mégalomanie pour faire ce métier. Et puis c’est quand même grâce à ça que je démarre. Un soir, un type met un message dans la corbeille de la manche : *“Rejoignez-moi à ma table.”* Signé Eddie Barclay !

R&F : Le boss…

Cerrone : Ouais, il me dit c’est super, que j’ai du charisme et tout mais qu’il me manque un groupe. Là, je lui parle de celui que je viens de monter avec des potes : on a des percussionnistes, un orgue Hammond, genre Santana, quoi... Quelques jours après je fais descendre tout le monde à Saint-Tropez et on fait une audition devant Eddie au Papagayo, *le* club du sud de la France. Et là on signe à la fin de l’été. Premier single en novembre, ça s’appelait “Jungle”. J’avais à peine 18 ans, je n’ai jamais arrêté depuis.

R&F : Le groupe a duré combien de temps ?

Cerrone : Trois ans. Je suis parti en 1975. C’était la grande époque des groupes comme Martin Circus ou Il Etait Une Fois... Et Barclay nous demandait de faire de la pop... Moi, j’ai dit non. A l’époque, je suis fasciné par un mec comme Quincy Jones. Lui ne chante pas mais fait chanter des nanas tout en se mettant en avant sur la pochette. C’est lui la star.

“J’écoutais l’album, je regardais la vache, j’essayais de comprendre…”

R&F : En attendant vous ouvrez un magasin de disques !
Cerrone : Dans le centre commercial Belle Epine à Thiais. C’était les premières grandes surfaces en France. Ca s’appelait “Import Music”. J’avais dealé avec un grossiste new-yorkais pour être fourni rapidement. Il faut dire qu’à l’époque certains disques mettaient 10 mois à arriver en France ! Moi, je les sortais en même temps qu’aux Etats-Unis...
R&F : Il y avait des disques plus particulièrement rares à l’époque ?
Cerrone : Quand Barry White, par exemple, prévoyait de sortir un truc, moi j’en commandais 3000. Même les gros à l’époque ne faisaient pas ça... Et nous, on les vendait en 2 mois. Du coup ça marchait super bien et je me suis dit : *“Allez, je vais refaire un album.”*

R&F : Qui sera donc “Love In C Minor” en 1976…
Cerrone : Dans ma tête je le fais en me disant que ça sera le dernier, je voulais finir en beauté. Ne faire aucune concession. Un titre de 16 minutes, par exemple. Je vais voir les majors et là tout le monde me rit au nez : *“Ça ne passera jamais en radio, bla bla bla”*. Je leur réponds : *“Surtout pas !”* Je voulais utiliser ce nouveau média émergeant qu’était le club ! J’ai fait fabriquer 5000 albums en me disant que j’allais les vendre tout seul... Ça a cartonné, même aux Etats-Unis où je signe avec Atlantic. 3 millions de disques vendus !
R&F : On est vraiment au tout début de la disco. Comment percevez-vous ce mouvement alors ?
Cerrone : Il y avait des trucs qui se passaient la nuit. Ce n’était pas dans des clubs mais plutôt des lofts, des sous-sols. Les mecs se travestissaient, se droguaient, il y avait beaucoup de cul... Je me souviens aussi d’un soir au studio 54 en 1977 où on m’a installé à une table avec Goude, Warhol, Basquiat... Vachement stimulant.

R&F : Quel est le disque qui représente cette époque ?
Cerrone : “I Feel Love” de Donna Summer. On était deux. Il y avait Giorgio Moroder et moi. Giorgio a apporté cette largeur de son de basse. Et moi ces rythmiques.
R&F : Vous vous fréquentiez à l’époque ?
Cerrone : Je ne l’ai jamais rencontré. A l’époque, j’étais un mouflet, j’avais l’impression d’être un usurpateur... Giorgio avait 34 ans, c’était un vieux pour moi...
R&F : Et là tout le monde se met au disco…
Cerrone : Oui... Mais bon. Abba ce n’est pas du disco, c’est de la pure pop de crémière. Ce n’est pas péjoratif, hein.
R&F : Vous composez comment vos titres ? Sur quel instrument ?
Cerrone : Je pars de la basse que je fais sur un clavier et après je construis l’arrangement. C’est un peu à l’envers de ce qui est fait d’habitude où l’on part des harmonies pour y ajouter une basse en accompagnement... Pour moi, la basse est le gimmick. Elle est la colonne vertébrale.
R&F : L’album est enregistré aux mythiques Studios Trident de Londres qui au début des années 70, voient défiler David Bowie, Elton John, Supertramp…
Cerrone : Oui, pendant 5 ans je les ai partagés avec Elton John et Genesis.

On se faisait des ping-pong. Vu que je payais le studio, j'avais beaucoup de temps disponible et je bossais beaucoup. Ma philosophie de l'époque c'est : *"Cours, cours, cours avant qu'on te rattrape, ça ne va pas durer"*...

L'efficacité du pied

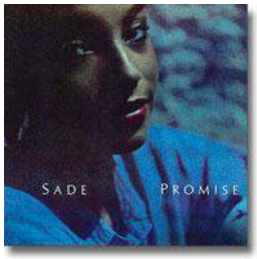
R&F : Venons-en à votre dernier album "Red Lips" qui sonne très jacksonien et…
Cerrone : Jacksonien ?
R&F : A la Michael Jackson…
Cerrone : Ah ? On ne me l'avait jamais cité celui-là ! Vous me flattez, mais c'est une erreur que vous faites.
R&F : Les cuivres, quand même !
Cerrone : On a le même arrangeur, Jerry Hey qui a bossé sur "Off The Wall" et "Thriller"...
R&F : Ah, ben voilà !

Cerrone : C'était aussi l'arrangeur du groupe Chicago ... C'est très rythmé, très *batteuristique*... Blood, Sweat & Tears aussi... J'adore le rock américain. America !
R&F : Il y a très peu de choses dans votre musique qui rappellent le rock quand même…
Cerrone : Ça, ça vient de mes quatre années avec Kongas. Quand on faisait des concerts... On avait ce trip percussions donc, hyper rythmique, je faisais un pied sur tous les temps à la batterie pour donner une assise. Une fois que j'arrêtais et qu'on jouait des titres rock (il chante une rythmique rock lambda), l'ambiance retombait... Et c'est là où je me suis dit : *"L'efficacité du pied sur tous les temps !"*. Et quand j'ai fait "Love In C Minor", j'ai appliqué ça. La grosse caisse devant ! Le reste au service du pied !

R&F : Beatles ou Stones ?
Cerrone : Stones, "Sticky Fingers". Je n'ai jamais été Beatles : trop pop. Les Stones c'est un son, une atmosphère, un univers... Une séduction. La pop même quand elle est très très bien faite, je trouve ça facile. Je vais dire un truc étrange : c'est comme une belle fille qui a mauvaise haleine quand elle ouvre la bouche. D'ailleurs, quand je bossais avec des musicos archi-Beatles ça ne marchait pas.

R&F : Les Who ? Keith Moon ?
Cerrone : J'adorais. Je suis allé les voir en concert... Comme Cream. Comme Hendrix que j'ai vu d'ailleurs en première partie de Johnny Hallyday à l'Olympia. Je jouais sur leurs disques dans ma chambre. Ils ont été mes profs.

R&F : Quels sont les derniers disques que vous avez aimés ?
Cerrone : J'adore l'album de The Weeknd par exemple... Nickel, super production. J'adore Maroon 5 aussi, bien qu'ils commencent à partir dans la pop californienne... Je trouve que depuis 3 ou 4 ans la musique est à nouveau intéressante. Plus riche, plus artistique, plus chiadée. Il n'y a plus de format. Je viens d'une époque où le leimotiv était : *"Il faut tout faire pour éviter de ressembler à l'autre"* Enfin ça revient comme ça... Les années 2000, quand les DJ se sont appropriés le marché, étaient plus pauvres...
R&F : Quelle est votre opinion sur l'état de l'industrie du disque aujourd'hui ?
Cerrone : Le streaming, c'est une escroquerie, mais ça ne va pas s'arrêter... Alors, *ils* vont trouver des arrangements. En même temps, jamais les Terriens n'ont écouté autant de musique que maintenant. Ça, c'est passionnant.
R&F : Quel est l'album que vous détestez ?
Cerrone : Il y a des albums que j'ai fait interdire de sortir à ma maison de disques parce que je les avais faits trop vite, dans l'urgence... Ces albums-là, Because les a ressortis... J'étais vert. Et notamment cette BO de "Brigade Mondaine" (1978). Finalement, ils l'ont fait et ça a tellement marché qu'ils en ont fait des coffrets. Alors je me tais *(rires)*.

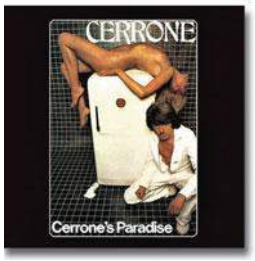


R&F : L'album de l'île déserte ?
Cerrone : Je pourrais très bien partir avec un Sade, "Promise"...
R&F : Un Sade ?
Cerrone : Ça vous scotche, hein ? Mais j'imagine que sur une île déserte on peut avoir des moments de mélancolie... Et dans le genre, mieux que Sade il n'y a pas. Mais je pourrais partir avec un Pink Floyd aussi, "Dark Side Of The Moon". C'est quand même Pink Floyd qui m'a influencé sur la possibilité de faire de longues plages, de faire des trucs très dépouillés, avec des bruitages, créer un climat... Sur les pochettes, aussi.

Un gyrophare sur la tête

R&F : C'est-à-dire ?
Cerrone : Quand j'ai vu la pochette avec la vache ("Atom Heart Mother"), waouh ! J'écoutais l'album, je regardais la vache, j'essayais de comprendre... Mais il n'y avait rien à comprendre ! C'est comme mes pochettes pour "Supernature" ou pour "Paradise" avec une nana à poil sur un frigidaire et un pot de yaourt écrasé par terre (que tout le monde a d'ailleurs pris pour de la coke !)... Il n'y a rien à comprendre. Mais il fallait se faire remarquer et mettre un gyrophare sur la tête. Je n'allais pas mettre un billet de banque dedans pour qu'on l'achète !

R&F : Qui a fait cette pochette ?
Cerrone : Un mec qui s'appelle Patrick Perroquin, un photographe de pub. C'était dans sa cuisine. Ca a duré des heures, c'était dur pour la fille de tenir la position. Soudain, le frigidaire s'ouvre, le pot de yaourt tombe et il fait, dégoûté : *"Oh putain !"*. Je lui dis : *"Non, j'adore !"* et d'ailleurs je vais me mettre à côté... C'est celle-là qu'on a gardée. Il n'était pas content. Mais c'était moi le patron ! ★



Album *"Red Lips" (Because)*

Photo Erik Levilly

LITTLE BOB à Matignon

Le Havrais et ses Blues Bastards célébraient la Fête de la musique chez le Premier ministre.

Ce 21 juin, ça n'était certainement pas la première fois qu'un groupe de rock se produisait dans une cour ministérielle, mais force a été de constater que Little Bob et ses Blues Bastards ont créé une douce et belle émeute sur le pavé devant Matignon, en faisant lever le poing et la voix du public qui avait bravé la moiteur caniculaire, et aux employés de la maison, sur "Riot In Toulouse" ou "Lost Territories". Chouette vision. Il faut admettre également qu'en 2017, le Premier ministre Edouard Philippe, ex-maire du Havre, qui à propos des 500 ans de la ville répétait à l'envi, il y a encore quelques mois, qu'il souhaitait *"qu'elle rayonne"*, a rempli sa mission haut le gant de boxe. Entouré de ses fidèles et diablement efficaces Gilles Mallet (guitare), Mickey Blow (harmonica), Bertrand Couloume (contrebasse) et Jérémie Piazza (batterie), Roberto Piazza, le plus Rital des Havrais (à moins que ce ne soit le contraire), à qui on ne peut pas reprocher de surfer sur la cote actuelle de la ville puisqu'il y est toujours resté fidèle, a livré de cuillus extraits de "Howlin' " et rappelé pourquoi cet héritier direct des grands bluesmen qui ont bercé sa jeunesse faisait l'admiration de ses homologues anglo-saxons. On a beau préférer écouter Bob chanter avec la mer en décor de fond de scène, le voir au 57 rue de Varenne, invité par un Rouennais avec une brochette de Normands dans la place, était un kif dont il aurait eu tort de se priver.
A l'âge où, quand ils l'atteindront, tous les employés de Matignon (fort sympathiques au demeurant...) seront à la retraite depuis longtemps, Bob a une nouvelle fois démontré que la musique qui l'anime était affaire de cœur, de tripes et de sang. Les années ne sont pas près d'éteindre la lueur de gamin espiègle dans ses yeux, son envie de chanter le rock sous la lune et son besoin de repartir dans la nuit pour se réveiller dans son quartier, près des bassins. Un best of de LBS est annoncé, avec un nouvel album à suivre. Pour les 501 ans du Havre ? ★

JEROME SOLIGNY

RATP
Kronenbourg SAS
îledeFrance
20 minutes
TGV LIVE SNCF
4
CULTUREBOX francetélévisions
CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX
SAINT-CLOUD
France Inter

"L'appel de l'Ouest"

TRIPTIDES

A force d'enregistrer des disques de pop californienne millésimée, le groupe de L'Indiana a fini par déménager à Los Angeles.

Est-ce à force de lire dans les chroniques consacrées au groupe des mots comme *palmiers*, *Byrds* ou *harmonies solaires et azurées* (ce qui ne veut pas dire grand-chose) que les Triptides ont décidé de déménager ? Voici l'histoire d'une formation dont la musique est un hommage permanent à une Californie sixties fantasmée mais qui vivait dans une petite ville du Midwest, Bloomington, Indiana. L'an dernier, les membres de Triptides décidaient de franchir le pas et de migrer vers Los Angeles : "*Je crois que nous étions prêts pour un changement de décor*", confie Josh Menashe, l'un des deux leaders multi-instrumentistes. *Bloomington est un endroit formidable, mais nous avons ressenti l'appel de l'Ouest.*"

A contre-courant

Fraîchement arrivés en Californie, les Triptides semblent encore avoir des étoiles dans les yeux. *"Chaque rue contient un pan d'histoire de la musique*, continue Menashe, *c'est fou. J'adore me promener vers les studios Gold Star où tant de chefs-d'œuvre ont été enregistré. Maintenant l'endroit est devenu un restaurant de cheesesteack..."* Au printemps, le groupe est parti visiter l'Europe pour la première fois et défendre son cinquième album "After Glow", joli recueil de chansons carillonnantes et rêveuses, mis en boîte dans l'Indiana par ces très productifs musiciens, qui enregistrent à deux, tournent à quatre et ont encore *"un paquet de chansons qui attendent de paraître"*. Triptides est un jeu de mots entre trip et *contre-courant* en anglais. Une sorte de définition de ce qu'essaieraient de faire Menashe et Glenn Brigman, l'autre leader : du rock psychédélique délicat, un peu moins casse-tête que la moyenne et qui assume ses références. Brigman : *"Beaucoup de groupes des sixties ont ce côté groovy et doux que nous essayons d'employer dans notre propre musique. Les Byrds et George Harrison nous ont montré comment jouer de la 12-cordes, les Beach Boys nous ont appris l'harmonie vocale et des Anglais comme Pink Floyd ou Caravan nous ont indiqué l'aspect rêveur de la musique psychédélique."* Comme souvent, Triptides est l'affaire de types qui bricolent dans leur cave les rêves qu'ils ont en tête. Glenn explique : *"Josh et moi nous sommes rencontrés à l'Indiana University, à Bloomington et avons commencé à jammer. Je suis rentré chez mes parents durant l'été et j'ai rapporté un magnéto 4-pistes à cassette. On a commencé à enregistrer et expérimenter dans notre cave. Nous avons ensuite commencé à recruter d'autres musiciens pour pouvoir faire des concerts."* Une activité qui commence à sérieusement s'intensifier depuis l'arrivée du groupe sur la côte Ouest. *"Dès que nous sommes arrivés, nous avons rencontré d'autres groupes, de nouveaux amis qui partagent la même vision. Les gens de Los Angeles répondent beaucoup plus favorablement à notre son."* En septembre dernier Brigman, a même assuré un remplacement au sein de Strawberry Alarm Clock : *"J'ai joué trois shows avec eux, expérience incroyable. L'organiste, Mark Weitz, s'était blessé avant les concerts, mais il a quand même trouvé le temps de m'apprendre tout ce que j'avais besoin de savoir pour obtenir le vrai son sur mon Farfisa. Je n'oublierai jamais ce moment où il m'a montré comment jouer 'Incense And Peppermint' dans son salon..."* La vie est néanmoins faite de débrouille. Le quartette découvre les joies de la vie en appartement et doit boucler les fins de mois en bossant à temps partiel. *"Glenn travaille dans une boutique de fringues, Dylan et Shaunessy sont serveurs, quant à moi*, avoue Josh, *je suis chauffeur Uber, je transporte des inconnus dans tout LA"* La fameuse *uberisation* du psychédélisme... Cinq étoiles pour ces aventureux conducteurs. ★

BASILE FARKAS

Album *"After Glow" (Requiem Pour Un Twister)*

Photo DR

woodbrass.com
music instruments
Jusqu'au 31 août 2017, participez à notre jeu :
Rock On
15000 EUROS
d'équipement
musical à gagner !
1ER PRIX : DES ENCEINTES BOSE F1 STEREO
2ÈME PRIX : UNE GUITARE EAGLETONE CUSTOM
3ÈME PRIX : UNE BATTERIE ROLAND TD11-KV
ET + ENCORE ! INSCRIPTION GRATUITE SUR WOODBRASS.COM/ROCKON
BOSE
Eagletone
Ibanez
KORG
Martin & Co
EST. 1833
Numark
qobuz
rockfolk
Roland
SENNHEISER
SHURE
TAMA
ZOOM

Badass !

NOVA TWINS

Ceux qui trouvent qu'un power trio contient trop de monde feraient bien de s'intéresser à ce furieux duo londonien qui fait beaucoup avec une basse et une batterie.

Parfois, il suffit d'une seconde pour savoir qu'on va aimer. Une seconde pour savoir si cette personne croisée au bar sera celle d'une vie ou de dix minutes. C'est aussi vrai pour la musique. Dès le *tin tin tin*, on sait que "Smells Like Teen Spirit" va être fabuleuse, dès le *paaaan* de "Killing In The Name" on sent cette rage monter et dès le "*Well I heard there was a secret chord*" d' "Hallelujah" on se dit qu'on chialerait bien. C'est instantané, incontrôlé, un coup de foudre. Il y en a un nouveau qui arrive, il s'appelle Nova Twins. Et il est *badass* !

Flow impeccable

"J'aime ce mot et si on l'utilise pour nous décrire, ça me va !" Amy Love, la chanteuse-bassiste de Nova Twins, a raison d'être d'accord, aucun autre mot ne décrit mieux le duo. Le nom est parfait : une nova est une étoile en pleine création, plus lumineuse que les autres. *"J'aimais bien l'idée de l'explosion dans le ciel, c'est puissant, tu te la prends en pleine tronche ! Et c'est aussi le début de quelque chose donc ça collait."* Et effectivement, le son de Nova Twins vise directement la tête. Passe par les jambes, le ventre, les hanches et termine par l'entrejambe. *"On essaie de ne pas être influencées, on veut faire quelque chose de nouveau. On aime beaucoup d'artistes, on est éclectiques mais le son de Nova Twins, c'est juste Georgia* (la bassiste suréquipée en pédales d'effets) *et moi jouant puissamment ensemble."* Pour cette soudaineté, Amy et Georgia ont décidé de réduire leur groupe à l'essentiel : une batterie et une basse groovy et lourde qui voyage entre le hip hop, le rock et le punk.

"Les gens associent la guitare à l'instrument principal d'un groupe. Ce n'est pas notre cas, c'est la basse qui mène et ça rend les choses plus intéressantes. On cherche toujours comment recréer les idées qu'on a dans la tête, du coup on voit notre collection de pédales d'effet augmenter, c'est exponentiel." Oui parce qu'avec quatre cordes à la place de six, il faut bien fouiller pour trouver la bonne ligne, le truc qui va tout faire exploser. *"On se retrouve toutes les deux et Georgia tente des choses et on se dit ça c'est bien, ça non, ça oui, ça non et quand elle trouve une ligne géniale, on se la repasse en boucle, parce qu'un bon riff tu ne veux pas l'entendre qu'une fois mais tout le temps !"* La voix d'Amy, parfois rappée, parfois hurlée mais toujours avec un flow impeccable, vient parfaitement compléter la basse heavy de Georgia. *Badass* oui. Mais tout n'est pas affaire de musique, l'attitude joue beaucoup aussi.

Amy, c'est un regard magnétique de prédatrice et Georgia a ce côté *va te faire foutre* surmonté d'une masse de cheveux interminables. *"On peut faire peur ouais mais on veut juste amener une intensité heavy, c'est nous !"* Les fringues, qu'elles fabriquent elles-mêmes, renforcent ce coté impressionnant. *"C'est pas de la mode, c'est juste qu'on se sent douées et ça colle avec notre musique ! Et comme on n'a pas de fric, on a toujours customisé nos fringues ! On va pas mettre 500 livres dans une veste !"* Un riff, c'est tout ce qu'il faut pour tomber amoureux des Nova Twins, un concert c'est tout ce qu'il faut pour avoir envie de les suivre partout. *"On fait de la musique pour embarquer les gens, les unir."* On arrive. ★

SACHA ROSENBERG

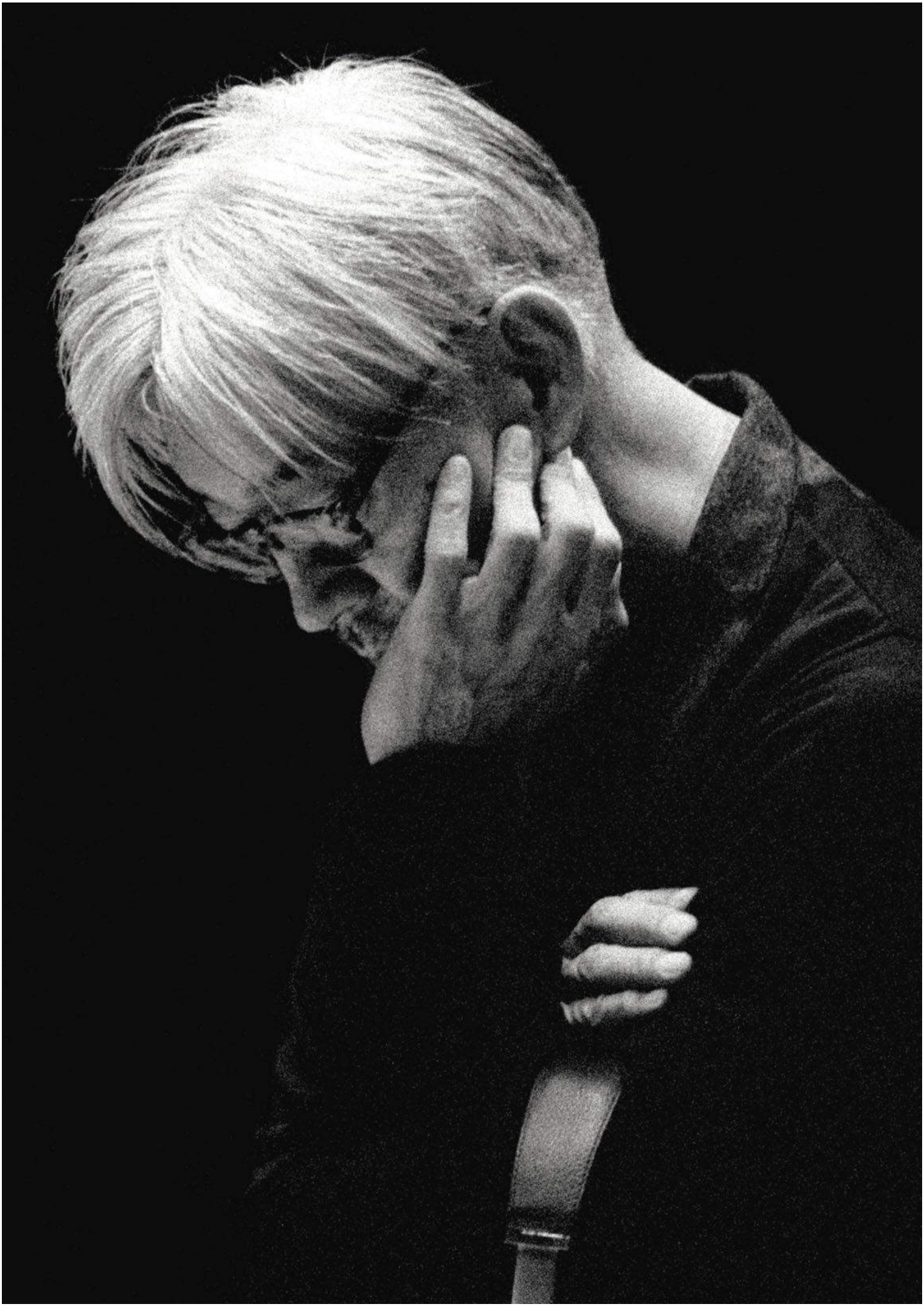
EP *"Nova Twins" (Robotunes)*

Photo DR

#NUMERO 2

COLLECTION rock&folk #2
U2 L'HISTOIRE COMPLÈTE
Est. 1979
PHOTOS RARES
INTERVIEWS CLASSIQUES
CHRONIQUES, ANALYSE ET RÉÉVALUATION DE CHAQUE ALBUM
EN COLLABORATION AVEC UNCUT
Hors-Série Collection Rock&Folk – N°2 U2 – 10€
BEL: 11€ - SUISSE: 17 CHF - LUX: 11€ - PORT CONT: 11.50€
CAN: 15.40 $CAN - ITA: 11.50€ - DOM: 11.80€
L 11476 - 2 - F: 10,00 € - RD
Editions Lariviere

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE



"Continuer à vivre"

RYUICHI SAKAMOTO

pop Après une rude épreuve, le compositeur japonais revient dans la lumière, plus philosophe que jamais.

Généralement discret et très sélectif en mode promo, Ryuichi Sakamoto a accepté d'évoquer à sa manière "Async" et les motivations qui, à ce stade de sa carrière, l'ont poussé à enregistrer cet album solo presque totalement instrumental. Revenu sur le devant de la scène musicale en 2015 grâce au cinéaste Alejandro González Iñárritu (il a signé la BO de "The Revenant"), le musicien japonais est un jeune rescapé du cancer. Comme à beaucoup de ceux qui traversent pareille épreuve, la maladie lui a fait reconsidérer certaines valeurs fondamentales de l'existence. Toutefois, par pudeur certainement, ce nouvel album, près de quarante ans après "Thousand Knives", est présenté comme *"la BO d'une œuvre imaginaire d'Andreï Tarkovski"*…

Bruit parasite

ROCK&FOLK : "Async" n'est-il pas, avant tout, une majestueuse célébration de la vie ?
Ryuichi Sakamoto : Tout à fait. La vie en opposition à la mort, comme une sorte de lien entre les générations. Le disque regorge également d'allusions à mon enfance, à travers des souvenirs véritables ou que le temps m'a fait passer pour tels...

R&F : La vie pénètre aussi votre musique de façon singulière, par le bruit, de plus en plus présent dans votre œuvre.
Ryuichi Sakamoto : C'est une acceptation de la nature et du monde qui nous entoure que de le considérer comme de la musique. C'est celle de la planète. Selon moi, il n'y a plus de frontières entre le bruit et les sonorités musicales. Les musiciens conservateurs entendent les choses différemment... D'ailleurs, depuis des siècles et encore plus depuis le début de l'histoire de l'enregistrement, l'évolution de la musique a presque toujours été une forme de lutte contre le bruit considéré comme parasite.

R&F : Toutes ces certitudes ont été ébranlées au siècle dernier par des compositeurs comme l'Américain John Cage…
Ryuichi Sakamoto : Un de mes maîtres... Ce que j'essaie de faire, c'est de mettre le bruit au service d'une œuvre qui va séduire les gens et non pas les rebuter. "4'33" a été donnée, la première fois, en 1952, l'année de ma naissance, et de même que je considère que le bruit fait partie de la musique, je pense que le silence aussi *("4'33" est une des œuvres les plus connues de Cage, silencieuse, dont la* musique *est le bruit ambiant lors de son interprétation).*

R&F : Avez-vous fait le tour de la musique formelle ?
Ryuichi Sakamoto : Peut-être bien. J'ai joué de la pop, du rock, de la musique classique... Aujourd'hui, mon besoin d'en sortir est énorme. Je n'ai rien à prouver et n'ai pas le souci d'avoir à trouver un label. La musique reflète l'environnement dans lequel on vit, la mienne en tous cas. Le contexte socio-politique est effrayant, la planète souffre.

Une sorte de chaos

R&F : La musique, l'art en général, ne doivent-ils pas aussi être dérivatifs ?
Ryuichi Sakamoto : Oui, d'où l'importance du dosage lorsqu'on souhaite faire passer une émotion. L'espoir doit permettre de continuer à vivre tout en restant réaliste.

R&F : Vous construisez ainsi un morceau à partir de la tirade de Paul Bowles tirée de "The Sheltering Sky", dans laquelle il évoque la nécessité de vivre intensément des choses qui peuvent paraître anodines car leur nombre est compté…
Ryuichi Sakamoto : Lorsque j'ai vu le film, ces propos m'ont frappé et j'ai toujours su que j'y reviendrai un jour. L'avoir fait sur cet album, à ce moment de ma vie, n'est pas un hasard.

R&F : "Stakra", très années 80, fait référence à votre période pop synthétique et rappelle quelques plages de "Furyo"… Une manière de boucler la boucle ?
Ryuichi Sakamoto : Certainement... Mes années 80 déconstruites, en mode techno-psychédélique. Au moment où je les fais, les choses sont souvent moins intentionnelles, mais le temps et la réflexion finissent par leur conférer un sens. Au départ, c'était avant tout une sorte de chaos analogique !

R&F : Un coup d'œil dans le rétroviseur sans céder à la mélancolie…
Ryuichi Sakamoto : Oui, même si je sais pertinemment qu'un futur solide se construit sur les fondations du passé. ★

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

Album *"Async" (Milan)*

De quoi devenir "Furyo"

"Merry Christmas Mr Lawrence" ("Furyo" en France), réalisé par Nagisa Oshima en 1983, fait se confronter à l'écran Ryuichi Sakamoto et David Bowie dans le cadre d'une relation sado-masochiste entre un soldat japonais et un prisonnier de guerre anglais. La bande originale, signée Sakamoto, a obtenu le BAFTA Award de la meilleure musique de film. Etonnamment, Bowie ne participe pas à la BO, et c'est le chanteur de Japan, David Sylvian, qui livre une version chantée du thème de "Furyo", "Forbidden Colours".

Photo DR

"Agacer les bonnes personnes"

ALGIERS

De retour, l'intense quartette d'Atlanta tente de résoudre cette équation jamais simple : peut-on faire passer un message tout en faisant de l'excellente musique ? Pari tenu. **rock**

Après un premier album plutôt captivant en 2015, le groupe américain Algiers livre "The Underside Of Power", disque intransigeant, noir, définitif, admirable de sauvagerie et de poésie d'apocalypse. Comme si Alan Vega et Sam Cooke pilotaient le même tank. Suicide, Temptations, Four Tops, Motown, gospel, dépression et barbelés, rock et électronique, industriel et hardcore, la musique d'Algiers piétine les codes et brûle les habitudes. Ici, on entend l'Occident sombrer, les smartphones fondre, les âmes hurler leur vacuité et c'est très impressionnant. *Social music* ou *vision music*, comme disait Dylan, on ne sait pas vraiment et, à vrai dire, on s'en moque. Algiers n'est ni Bérurier Noir ni Zaz. S'il a choisi son camp, s'il ressent certaines injustices, ce n'est pas non plus pour défiler le dimanche entre les stands de merguez et les banderoles idiotes. Non. Algiers vise plus haut ou plus profond, là où les miroirs implosent et où l'homme ne peut plus se mentir. Vertige. De passage à Paris, Franklin James Fisher (chanteur récemment marié) et Lee Tesche (guitare) en disent un peu plus.

Gravé pour l'éternité

ROCK&FOLK : Etes-vous satisfaits de cet album ?

Lee Tesche : Je crois qu'il existe toujours une certaine frustration et une certaine déception après avoir terminé un album. Sinon, il n'y aurait pas vraiment de raison d'en faire un autre. Chaque membre du groupe a eu une expérience différente avec ce disque...

Franklin James Fisher : Ouais, moi, je n'ai pas pu participer au mix. Je n'ai pas pu me rendre à Seattle parce que je devais travailler. Je suis en charge du vestiaire dans une boîte de nuit.

Photo Archives Ro&k&Folk - DR

Guitare mortelle

Le débat est relancé avec Algiers : la musique est-elle une arme ? Une référence à Woody Guthrie qui, dès 1943, affichait sur sa guitare le message *"This machine kills fascists"*. Chanteur folk et activiste, auteur du fameux "This Land Is Your Land" et de superbes morceaux sur la Grande Dépression américaine, Guthrie est l'ultime inspiration d'artistes tels que Bob Dylan, Bruce Springsteen, Johnny Cash, Phil Ochs, Jerry Garcia, etc. Woody est le père d'Arlo Guthrie, auteur du fameux blues parlé de 18 minutes "Alice's Restaurant Massacree", qui inspira le film "Alice's Restaurant", réalisé en 1969 par Arthur Penn.

C'était très frustrant... Ce disque a été enregistré avec plusieurs ingénieurs du son, trois producteurs différents, plusieurs studios dans différentes villes, à New York, Londres, Bristol, le travail de mix a donc été très compliqué. Mais Randall Dunn a fait un boulot phénoménal ! On a vraiment l'impression que toutes les chansons viennent du même univers.

R&F : Chez Algiers, une chose surtout impose de choisir son camp, c'est votre voix Franklin. Elle captive ou irrite, elle ne fait pas de prisonniers ?

Franklin James Fisher : Toute ma vie, on m'a dit que je ne savais pas chanter. Sérieusement ! Sur certaines chansons, ma voix est vraiment en avant, elle est nue, comme sur "A Murmur A Sign". Et j'ai du mal à l'écouter. J'estime que je ne chante pas encore aussi bien qu'il le faudrait. Mais cette chanson est là désormais, gravée sur ce putain de disque pour l'éternité. Je l'assume. La seule chose qui m'a un peu frustré, c'est de ne pas avoir eu assez de temps entre le premier et le deuxième album pour devenir un meilleur chanteur. Actuellement, je me considère plus comme un musicien, un guitariste, que comme un chanteur. Ma femme me pousse, elle tente de me convaincre que je suis le chanteur de ce groupe. Et que je dois travailler dur pour m'améliorer. Elle a raison.

Dans l'existentialisme

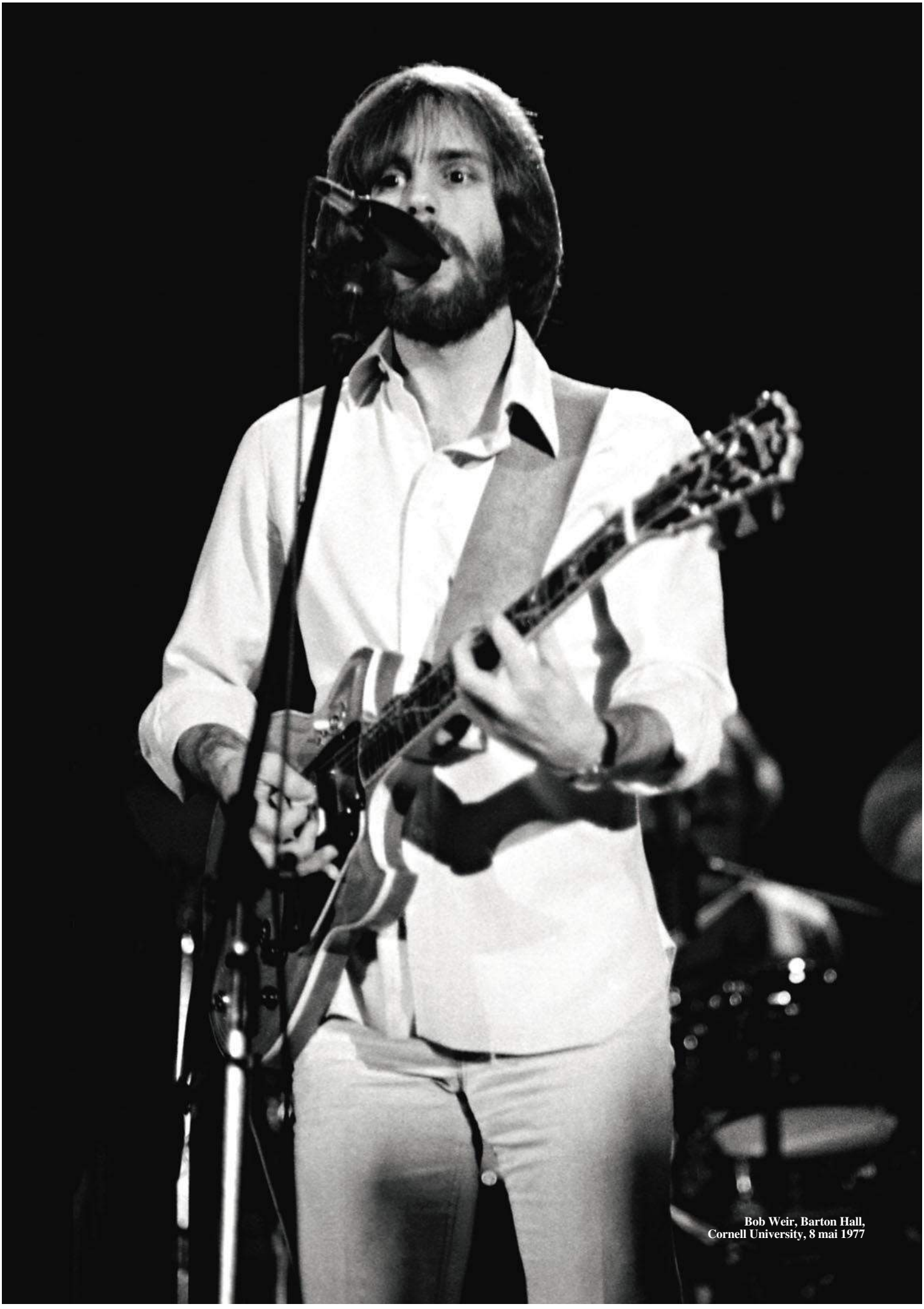
R&F : Algiers est un groupe positionné. Vous ne chantez pas que les flirts malheureux et les voitures. Mais Woody Guthrie n'a jamais tué un seul fasciste avec sa guitare. N'est-il pas naïf de croire que la musique est une arme ?

Franklin James Fisher : Je pense que la musique peut véhiculer des idées et amorcer des conversations. Mais elle n'a aucun pouvoir réel. Moi, je ne suis pas devenu musicien pour jouer les prêcheurs merdiques ou les messies. Je ne suis pas là pour améliorer le monde. J'exprime simplement mes crises existentielles, le fait de vivre dans ce monde complètement baisé. Et la musique m'aide à me sentir un peu mieux... Si certaines personnes sont irritées d'entendre la voix de Fred Hampton *(l'un des leaders des Black Panthers)* au début du disque, qu'elles aillent se faire foutre. Je ne fais pas de la musique pour être aimé de tous. Et parfois, il est très agréable d'agacer les bonnes personnes... Algiers fait peut-être une musique inclassable parce que chacun de ses membres a une vision très personnelle et très forte des choses. Par exemple, Ryan *(basse)*, lui est très politique. Moi, je suis plus dans l'existentialisme. On est là pour interpréter ce qu'il se passe dans le monde. Pour éventuellement dégainer quelques symboles. Aujourd'hui, cette hyper réalité a perdu les gens. Ils sont en demande d'authenticité. Il faut être honnête et intense dans tout ce que tu fais. ★

RECUEILLI PAR JEROME REIJASSE

Album *"The Underside Of Power" (Matador/ Beggars)*

Photo DR



Bob Weir, Barton Hall,
Cornell University, 8 mai 1977

"C'était une bonne année"

GRATEFUL DEAD

Trésors pour tout *Deadhead* digne de ce nom, le concert du groupe de Jerry Garcia à l'université de Cornell sort dans une version splendide en même temps qu'un documentaire de quatre heures.

Pour la première fois depuis 30 ans, le Dead a placé à la mi-mai 2017 un album dans le top 10 des charts américains. La pérennité du groupe de San Francisco est un fait acquis de longue date, mais c'est leur plus légendaire joyau que ses archivistes venaient de ressortir de la salle des trésors. Le 8 mai 1977, le groupe livra à l'université de Cornell, dans l'Etat de New York, un show de 2 heures 41 si brillant que ses bandes (non-officielles !) furent archivées en 2011 à la Bibliothèque du Congrès. L'entame du second set, "Scarlet Begonias"/ "Fire On The Mountain", emmenée par la basse séismique de Phil Lesh, est particulièrement monumentale. Récupérées après des décennies de recherche, les bandes master multipistes sont arrivées juste à temps pour le quarantième anniversaire de cet Himalaya du *Mort Reconnaissant*. Début juin 2017, c'est un documentaire de quatre heures, "Long Strange Trip", réalisé par Amir-Bar Lev et produit par Martin Scorsese, qui a apporté une pierre supplémentaire à l'édification d'une légende chaque année plus vertigineuse. Depuis la baie de Marin County où il réside depuis bientôt cinquante ans, le guitariste et chanteur Bob Weir, toujours actif avec Dead & Company aux côtés de Mickey Hart, Bill Kreutzmann et du guitariste John Mayer, a partagé par téléphone quelques souvenirs.

Les doigts chauds

Rock&Folk : Aviez-vous la sensation lors de cette tournée 77 d'un niveau de jeu exceptionnel ?
Bob Weir : Je dirais que oui, mais il y a eu d'autres moments où j'avais eu l'impression qu'on était meilleurs, plus carrés. Mais c'était une bonne année et une bonne tournée, sans aucun doute. On avait beaucoup tourné, on avait les doigts chauds... Les morceaux de "Terrapin Station" ont également joué un rôle : avoir de nouvelles chansons aide toujours. Si j'ai réécouté les concerts ? Non, je suis trop occupé...

R&F : Quelles sont vos périodes favorites du groupe ?
Bob Weir : Les relations entre nous évoluaient en permanence et pour moi, les bonnes années étaient presque immédiatement suivies de mauvaises. Je n'ai pas de période favorite du coup, ça changeait constamment. C'est le propre de ce genre d'efforts de groupe dans le cadre d'un fonctionnement démocratique : les responsabilités changent, certains musiciens développent à un moment donné de nouvelles aptitudes qui modifient la dynamique générale, et tout cela représente à la fois des défis à surmonter et des gratifications.

R&F : Que vous inspirent le culte dont jouit le groupe et le fait que les bandes de Cornell soient conservées à la Bibliothèque du Congrès ?
Bob Weir : D'un côté, c'est agréable et édifiant, car on n'a jamais fait une musique qui était à la mode. Ça me laisse à penser que quelque chose dans notre approche était juste. De l'autre côté, on a fait ça il y a fort longtemps, et c'est ce qu'on fait aujourd'hui qui importe le plus à mes yeux.

R&F : Justement, comment est né Dead & Company ?
Bob Weir : J'ai rencontré John lors d'une émission télé qu'il animait *(le Late, Late Show sur CBS, en 2015)*, j'étais l'un des invités musicaux. On avait 20 minutes pour faire la balance et on a joué environ deux heures, jusqu'à ce qu'on nous coupe le son. On a estimé qu'on ne s'était pas tout dit et on s'est décidé à faire un groupe. J'aime le fait qu'il comprenne ce qu'on cherche ainsi que les langages musicaux avec lesquels nous avons grandi. Et il a vraiment du répondant quand on échange des idées sur scène. On doit essayer d'écrire des morceaux tous les deux à la fin de la tournée et voir ce que ça donne en studio.

La devinette de Jerry

R&F : Vous avez toujours le même plaisir à jouer les chansons du Dead ?
Bob Weir : Toute l'idée est de faire en sorte de conserver une fraîcheur. Ça a toujours été le cas, rien de nouveau ici. Le simple fait d'avoir de nouveaux musiciens — Oteil Burbridge à la basse et Jeff Chimenti aux claviers — apporte une nouveauté à certains éléments de cette musique. Mais notre approche n'a pas changé : on joue le thème, puis on emmène la chanson faire un tour dans les bois.

R&F : Quelle anecdote voudriez-vous partager au sujet de Jerry Garcia ?
Bob Weir : Je me souviens d'une devinette absurde qu'il m'a posée il y a plus de 50 ans, on jouait dans un groupe folk à l'époque (*Mother McCree's Uptown Jug Champion's*). Sa question était la suivante : *"What's the difference between a duck ?"* Et la réponse est : *"One leg is both the same"*. ★

RECUEILLI PAR BERTRAND BOUARD
Album *"Cornell 77"*
BO 3-CD de "Long Strange Trip" (Warner)

Muchas Garcia

Jerry Garcia, fondateur du Dead, a laissé un héritage dans la pop culture au-delà de sa musique. Les glaces Ben & Jerry's ont un arôme à son nom (Cherry Garcia). Le rappeur Proof, proche d'Eminem, a sorti l'album "Searching For Jerry Garcia" dix ans, jour pour jour, après sa mort. En 2014, le Madame Tussauds de San Francisco (équivalent du musée Grévin anglophone) a dévoilé une statue de cire de Jerry, sur Haight & Ashbury. 2 200 concerts (dont 1 000 enregistrés) plus les sessions studio : Garcia est le guitariste le plus enregistré de l'histoire du rock, avec plus de 15 000 heures d'archives.

Photos : Jon Reis-DR

Photo Jamie Wdzieklonski-DR

“C’est un disque aux paroles très nihilistes, très pessimistes, mais c’est un disque honnête”

KING GIZZARD & THE LIZARD WIZARD

Le septuor psychédélique australien continue sa surprenante et frénétique cavalcade. Rencontre avec Stu Mackenzie son gourou pas si fou.

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

Une après-midi de canicule dans le parc de la Villette, un Stu Mackenzie tout sourire accorde une interview à un magazine de guitare. L'entretien dure car il y a beaucoup de choses à dire au sujet des secrets soniques de King Gizzard & The Lizard Wizard. Les chiffres sont affolants : le septuor a récemment sorti son onzième album, "Murder Of The Universe", le deuxième dans cette année où il a prévu d'en publier *cinq*… A la fois prog et très agressif, "Murder Of The Universe" apparaît pourtant comme relativement normal dans la discographie du *Roi Gésier*. En début d'année les Australiens frappaient un grand coup avec "Flying Microtonal Banana", fantastique album joué sur des guitares *microtonales*, c'est-à-dire construites sur des gammes en quart de tons et donc aux sonorités très déroutantes. Une lubie de hippies ? Vraiment pas. Plutôt le seul album psychédélique agréablement novateurs des dernières années. Il n'était qu'à voir le triomphe du groupe au Cabaret Sauvage devant un parterre de jeunes gens chantant à tue-tête les riffs orientalisants du disque. En communion totale avec ce groupe à deux batteurs, barré mais absolument pas bordélique. Pas mal pour des types en bermudas.

Un groupe parallèle

ROCK&FOLK : Il faut revenir sur "Flying Microtonal Banana". Un album déroutant puisque construit sur des quarts de tons et non les douze demis tons habituels…

Stu Mackenzie : Le point de départ, c'est que je me suis intéressé à des tas de groupes psychédéliques turcs des seventies, Erkin Koray notamment qui était un peu le parrain du mouvement. Il a fait un disque incroyable nommé "Elektronik Turkuler" qui est un mélange de musique traditionnelle et de garage rock. J'ai pété les plombs quand j'ai entendu ça. On l'écoutait beaucoup quand on faisait "I'm In Your Mind Fuzz". Erkin Koray jouait de la guitare mais aussi du baglama, un instrument à cordes local. Donc, j'ai acheté un baglama puis je suis parti en Turquie pour essayer de trouver des disques et m'imprégner de cette culture. Une fois rentré, en essayant de jouer des trucs sur mon baglama, j'ai commencé à développer quelques idées de chansons. Evidemment, ça a beaucoup plus au groupe qui a voulu faire un album entier au baglama. C'était notre point de départ : un disque vaguement inspiré par le folk turc. Quand on a commencé à essayer de mettre nos instruments dessus ça ne marchait pas vraiment. On a mis le projet de côté. Puis, coïncidence, mon ami Zac m'a appelé en me disant qu'il voulait me construire une guitare. Ça tombait bien car je voulais transposer les sons du baglama sur une guitare électrique, en rajoutant des frettes pour jouer les microtons de l'instrument turc. Les frettes du baglama ne sont pas arrangées de la même manière que sur une guitare... Finalement il m'a construit une guitare qui s'approchait du baglama, avec des frettes qui marquaient les quarts de tons exacts. C'était plus pratique. Il fallait faire des compromis. Ce qui nous a permis de modifier d'autres guitares, une basse et même un clavier. Une fois que nous avions tous ces instruments, nous disposions en quelque sorte d'un groupe parallèle. Il a fallu réapprendre à jouer complètement de nos instruments. On a laissé de côté tous les morceaux écrits au baglama et on en a écrit de nouveaux. J'ai joué de la guitare toute ma vie et je me sens perdu sur cette nouvelle guitare, c'est merveilleux. Je peux me perdre dans des zones musicales où je n'ai jamais été. Faire cet album a été une explosion créative, on l'a écrit en quelques jours comme une très longue chanson.

“Je me suis intéressé à des tas de groupes psychédéliques turcs des seventies”

Flightless Records

L’hyperactivité de ce groupe semble sans limite. Mackenzie et ses six collègues tournent sans cesse, enregistrent le reste du temps dans leur antre, où ils supervisent les superbes pochettes et bricolent des vidéos. Cela ne suffit pas. Eric Moore, le percussionniste de la bande mène également à bien la destinée d’un label, Flightless Records, qui publie les disques de King Gizzard en Australie, mais aussi quantité d’autres artistes : The Murlocs, Pipe Eye, Leah Rainbow, ORB, The Babe Rainbow... Stu Mackenzie : *“Eric a déjà sorti 35 références. Pas mal pour un musicien constamment sur la route... Le problème est que notre local croule sous les cartons de disques, on ne peut plus circuler.”*

R&F : Le message c’est que la gamme tempérée en douze intervalles est limitée ?
Stu Mackenzie : Oui, c’est comme découvrir d’un coup que tout ce qu’on connaissait est faux. Tu vas sur un piano et tu joues un do majeur, tu ne peux plus l’entendre de la même manière car tu sais que la tierce est un peu fausse en fait. Tu te rends compte que le tempérament avec lequel on travaille est plein de compromis mais qu’il est très pratique et permet de faire plein de choses. Et ça me va aussi. Avec nos guitares microtonales nous avons aussi fait des compromis... L’harmonie fait vibrer des cordes dans notre corps. L’harmonie n’est pas qu’un terme musical, c’est un terme scientifique. J’ai une nouvelle vision des choses depuis cet album. Je vois les tempéraments occidentaux différemment, mais je ne les renie pas du tout. Je me sens un peu plus ouvert, simplement. “Murder Of The Universe” est complètement occidental par exemple.

R&F : Vos albums ont souvent une idée principale, un concept même parfois. Quelle est la clé du dernier, “Murder Of The Universe” ?
Stu Mackenzie : C’est un ensemble de petites choses. Nous avons commencé l’album juste après “Nonagon Infinity”, qui lui même poursuivait la voie de “I’m In Your Mind Fuzz”. D’une certaine manière, nous essayons d’aller plus loin qu’avec ce dernier. Nous avons voulu faire un disque vraiment très heavy, qui fonctionne en concert. Les thèmes de l’album viennent aussi d’observations faites en voyage. Nous menons cette vie dingue où l’on voyage tout le temps. J’ai l’impression d’être un voyeur qui observe l’humanité dans son coin et qui n’interagit pas avec les gens de manière normale. Tout ça m’a fait penser à la place de l’humain en général sur la Terre. Je n’ai pas tellement foi en l’être humain. Il n’y a pas besoin d’être un grand scientifique pour comprendre que nous n’allons pas rester sur Terre longtemps, il y a pléthore de raisons de penser que nous allons tout faire foirer. A l’échelle de l’évolution, survivre encore 1 000 ans serait un clignement d’œil. Je doute que nous survivions davantage. J’essaie d’être lucide et je vois les choses comme ça. Tout ça me donne envie de voir des gens d’être membre d’une famille, d’une communauté, d’être le plus positif possible, de voir le bon côté. Mais faire ce disque était une manière d’évacuer toutes ces idées sombres. On y a ajouté un côté un peu perché, une touche de science-fiction, mais il y a des choses qu’on pense vraiment. C’est un disque aux paroles très nihilistes, très pessimistes, mais c’est un disque honnête.

R&F : Allez-vous vraiment sortir cinq albums en 2017 ?
Stu Mackenzie : On va essayer. Je regrette souvent d’avoir dit ça. L’an dernier nous avons commencé les deux albums qui sont sortis cette année, mais nous avions en tout cinq idées d’albums potentiels. C’est aussi pour ça que j’ai dit ça... On a beaucoup plus tourné que prévu cette année aussi. C’est super, mais ça ne nous laisse pas beaucoup de temps... On verra.

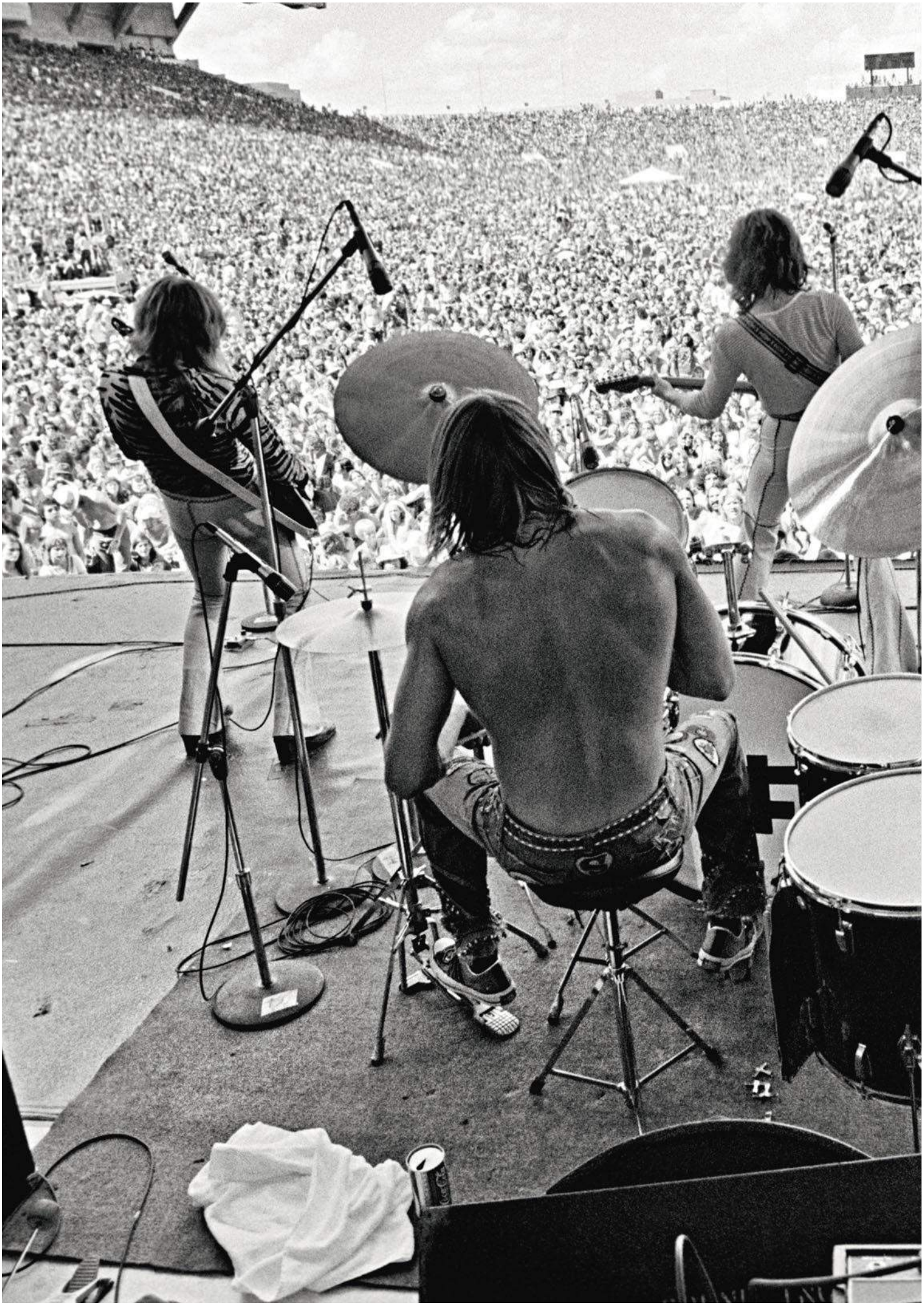
R&F : Est-il vrai que vous apprenez à jouer d’un instrument de musique par an ?
Stu Mackenzie : Plus ou moins. J’ai commencé par apprendre le sitar pendant l’été australien, en 2012. Je n’avais rien d’autre à faire. Il faisait une chaleur de dingue et j’ai vu ce sitar dans un magasin. Je me suis assis dans mon jardin et je me suis entraîné. Experience géniale, j’avais l’impression de devenir indien. Etre musicien, c’est comme être acteur, on apprend des trucs. L’année suivante, je me suis dit que j’allais faire la même chose avec la flûte traversière. J’ai passé un temps fou là-dessus et j’en ai mis sur “I’m In Your Mind Fuzz” et “Paper Mâché Dream Balloon”. L’année suivante, j’ai voulu tenter la clarinette. Ça a été beaucoup plus compliqué. C’est un instrument très difficile. Alors que le saxophone est un peu plus facile. Ensuite je suis passé à ce trip microtonal... Et ces derniers temps, j’ai pas mal joué de clavier. J’ai un petit synthé à piles que je trimballe avec moi en ce moment en tournée.

Une ville grunge

R&F : Les membres de Pond, qui viennent de l’autre bout de l’Australie disent avoir appris à jouer de tous les instruments parce qu’il n’y avait rien à faire d’autre. C’est la même chose pour vous ? D’où vient cet appétit ?
Stu Mackenzie : La plupart d’entre nous avons grandi à Geelong, un endroit qui n’est ni la ville ni la campagne, une ville grunge en quelque sorte, où il n’y a rien à faire et beaucoup de gens sans emploi. Jouer de la musique était l’une des seules activités sociales, avec le surf et le football. J’imagine que c’est un peu la même chose pour toute la bande de Pond et Tame Impala. Aucun membre du groupe n’est natif de Melbourne, nous sommes tous des campagnards. On s’aperçoit quand on quitte l’Australie que l’Australie est vraiment loin d’absolument tout le reste du monde. Nous avons des super groupes à Melbourne, mais nous sommes vraiment dans notre bulle. L’Australie a une histoire terrible, très contrastée. Nous avons des génocides, beaucoup de racisme. Mais aussi une nature incroyable, des gens gentils. C’est une terre très extrême, très bizarre. ★

Album *“Murder Of The Universe”*
(Heavenly/ Pias)

Photo DR



“On tournait avec notre propre avion”

BAD COMPANY

Avec ses refrains sans chichi, le groupe britannique a assis un règne discret mais efficace durant les années 70. Le chanteur **Paul Rodgers** se souvient.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

Le batteur Simon Kirke est catégorique : le succès de Bad Company, peu après sa formation en 1973, tient essentiellement au fait que le groupe ne tournait pas autour du pot. Alors que le glam rock tenait le haut du pavé, que le progressif anesthésiait les foules et que certaines formations hard délayaient leurs morceaux à coups de solos, de guitare ou d'orgue, d'un quart d'heure, l'alternative proposée par le chanteur Paul Rodgers (ex-Free, comme Kirke), Mick Ralphs (guitariste de Mott The Hoople) et Boz Burrell, qui venait de sévir chez King Crimson en tant que bassiste et vocaliste, allait enthousiasmer cette large frange du public friande d'authenticité.

Boosté au blues rock

Jusqu'en 1982, Bad Co va enregistrer six albums dont les extraits les plus connus (“Bad Company”, “Can't Get Enough”, “Good Lovin' Gone Bad”, “Movin' On”...) continuent d'être diffusés régulièrement par les radios classic rock. Salement dépité à la séparation de Free dont la carrière aurait pu être plus longue si le guitariste Paul Kossoff n'avait pas été victime d'addictions qui allaient lui coûter la vie, Paul Rodgers précisa d'emblée à Mick Ralphs qu'il ne remontait pas un groupe pour rigoler. Bien inspiré, le chanteur allait trouver chez le guitariste créateur de “Ready For Love” pour Mott The Hoople (également reprise par Bad Co), un partenaire aussi doué que l'était Andy Fraser, le bassiste de Free avec qui il avait composé l'essentiel des chansons, dont la célébrissime “All Right Now”. Recruter Burrell prit davantage de temps, mais l'obstination de Rodgers à trouver la bonne formule fit l'admiration de Peter Grant, alors manager de Led Zeppelin, qui signa Bad Company sur Swan Song, le tout nouveau label du groupe. Respectivement parus en 1974 et 1975, “Bad Company” et “Straight Shooter” résumaient parfaitement ce qu'était cette formation : un quatuor de types têtus (qui se sont battus avec leur management pour imposer leur nom), boosté au blues rock, porté sur les riffs et les mélodies, influencé par Jimi Hendrix, Cream et les Beatles, dont l'ambition, ouvertement affichée, était effectivement d'aller droit au but ! C'est-à-dire dans les charts, américains notamment, où le groupe figurera régulièrement en très bonne place jusqu'à sa (première) séparation. Si la voix de Paul Rodgers et le style de Mick Ralphs sont les éléments les plus reconnaissables des années dorées de Bad Co, la rythmique est aussi bigrement efficace. Boz Burrell, pour sa part, a souvent été à l'origine des idées les plus excentriques du groupe et notamment de ses débordements funky. Quant à Rodgers, qui joue également de la guitare et des claviers, il a régulièrement explosé les contours de la formation, insistant par exemple pour qu'un arrangement de cordes signé Jimmy Horowitz (talentueux enjoliveur pour Dusty Springfield, Steve Harley, Linda Lewis, Rod Stewart...) soit appliqué à “Run With The Pack”, chanson-titre du premier des deux albums (publiés en 1976 et 1977), qui viennent d'être réédités. Ebranlé par le décès de John Bonham en septembre 1980, Peter Grant finira par éprouver quelques difficultés à manager tout ce petit monde, et l'assassinat de John Lennon, en décembre de la même année, incitera de nombreux musiciens célèbres, dont Paul Rodgers, à se mettre en retrait. Après son départ et le split en 1982, le groupe revivra deux fois avec des chanteurs différents — Brian Howe (ex-Ted Nugent) et Robert Hart (ex-The Distance) — mais sans connaître le même succès. Depuis la fin des années 90, Rodgers, qui a chanté avec Queen et tourne régulièrement (en 2017 notamment) en solo, consacre également du temps à Bad Company (qui a parfois existé sans lui, avec Mick Ralphs aux commandes et Robert Hart au micro). Officiellement, une émanation du groupe est toujours en activité (Boz Burrell est décédé en 2006), mais de récents problèmes de santé ont éloigné Mick Ralphs de la scène. Selon ses proches, au moment d'écrire ces lignes, il se remettrait lentement mais sûrement.

Photo DR

De gauche à droite :
Boz Burrell, Simon Kirke,
Paul Rodgers et Mick Ralphs

HEROUVILLE & COMPANY

CHRIS KIMSEY, ingénieur du son de Bad Co, se remémore Bowie, Higelin et l'ambiance éthylique du fameux château d'Hérouville

Depuis quelque temps, on peut lire tout et surtout n'importe quoi à propos de ce qui s'est passé au château d'Hérouville, près de Pontoise, durant l'été 1976. La place nous manque pour tout raconter ici, mais Bad Company y a bel et bien séjourné en même temps que David Bowie et Iggy Pop qui travaillaient sur "The Idiot". En vérité, lorsque Bad Co a débarqué au mythique studio résidentiel, il a d'abord répété les titres qui allaient devenir ceux de "Burnin' Sky". Lorsque Bowie a filé à Munich avec Iggy et l'ingénieur du son français Laurent Thibault, le groupe a pu enregistrer. Selon ce dernier, la cohabitation entre le clan Bowie et Bad Co n'a duré qu'une dizaine de jours et s'est limitée à quelques regards en chiens de faïence. Bowie était bluffé par Paul Rodgers en tant que vocaliste, mais le côté bluesy de son groupe, un peu primaire alors qu'Iggy et lui inventaient une sorte d'indus-pop, le faisait sourire. Quant aux roadies de Bad Co, assez frustes, ils avaient tendance à se moquer du maniéré Bowie, dans son dos, lorsqu'il déambulait dans le parc du château. Ayant produit Mott The Hoople, David connaissait Mick Ralphs, mais n'a eu que peu de contacts avec lui. A noter qu'au début de cette année-là, les Bee Gees et Rick Wakeman ont également enregistré à Hérouville, et que Jacques Higelin, qui habitait alors la Bergerie, y a en partie mis en boîte "Alertez Les Bébés". Il entretenait alors avec la jolie Kuelan Nguyen, une relation par moments assez houleuse, notamment lorsque Iggy Pop tournait un peu trop autour de la future "China Girl"... Témoin clé de l'enregistrement de "Burnin' Sky", Chris Kimsey, l'ingénieur du son devenu producteur (Rolling Stones, Joan Jett, Psychedelic Furs, Soul Asylum...), s'est mis en mode flash-back pour *Rock&Folk* : *"Je n'avais jamais travaillé avec Bad Company avant 'Burnin' Sky' et n'avais jamais mis les pieds à Hérouville. Il est clair que le groupe, comme beaucoup d'Anglo-Saxons à l'époque, avait atterri là pour des raisons fiscales. Je connaissais le studio de réputation, mais en arrivant, j'ai demandé qu'on change les écoutes car je n'étais pas emballé par leur son. J'ai fait venir des JBL ! L'enregistrement n'a pas été une partie de rigolade parce que Paul Rodgers avait des problèmes personnels et picolait pas mal... Il arrivait qu'on voie des choses voler par la fenêtre de sa chambre au premier étage... En règle générale, on ne travaillait pas le week-end et Mick Ralphs était très bon pour organiser des moments récréatifs. Un soir, nous sommes tous allés déguisés au Café de la Paix, à Auvers-sur-Oise. Certains étaient habillés en fille et ont jammé une bonne partie de la nuit pour les gens du village. Ils ont joué tout ce qui leur passait par la tête, sauf du rock. Un autre soir, le tour-manager a emmené le groupe à Paris dans un minibus Transit jaune. Après avoir passé la nuit dans un club, ils sont rentrés à Hérouville aux premières lueurs du matin et Simon Kirke était tellement saoul qu'une fois le minibus garé, il est allé jusqu'à sa chambre en rampant. Il refusait catégoriquement qu'on l'aide ! L'ambiance durant l'enregistrement était plutôt bonne et même si beaucoup de morceaux ont été élaborés directement en studio, il y en a plusieurs qui ont bien vieilli. Il arrivait que Paul soit un peu bloqué sur le plan de l'écriture, mais Mick avait toujours de bonnes idées et il le poussait à donner le meilleur de lui-même. Durant le mixage, je me souviens que le niveau des voix me semblait élevé, alors qu'en réécoutant ailleurs, ça n'était pas le cas. C'est le problème d'avoir mixé dans une cabine que je ne connaissais pas. Je pense avoir fait un meilleur boulot lorsque j'ai travaillé avec Alvin Lee* (de Ten Years After) *qui était un vrai ami et qui s'y connaissait en prise de son. Mais pour le reste, c'était super. On a bien sûr enregistré de l'orage et aussi la cloche de l'église du village, toute proche. Je suis certain qu'elle est quelque part sur l'album, mais où ?"* ★

J.S.

“Ah ? Je ne me rappelle pas…”

ROCK&FOLK : C’est au tour de “Run With The Pack” et “Burnin’ Sky” d’être réédités. Que vous inspire ce travail d’exhumation de vos albums ?
Paul Rodgers : Nous avons tous compris qu’il s’agit de la dernière manne… Mais, d’un autre côté, je suis surpris de constater qu’il y a véritablement une attente des amateurs de rock pour les *out-takes*, ces versions différentes, rares ou inédites que les musiciens n’avaient pas souhaité publier à l’époque… Le public a l’impression, à juste titre quelque part, de mieux comprendre comment a été élaboré un album qu’il a aimé et continue d’aimer… Pour être honnête, je n’étais pas plus emballé que ça au départ, mais lorsque notre label a ramené des archives de bonnes choses que nous avions totalement oubliées, je me suis laissé convaincre.

R&F : Ian Gillan, de Deep Purple, confiait récemment que selon lui, un album était un fruit de son temps, qu’il n’était pas nécessaire de le rééditer en changeant le son ou en y apportant autre chose.
Paul Rodgers : Je peux comprendre ça. Il y a véritablement deux écoles sur ce sujet. Mais, par exemple, nous avons retrouvé dans les bandes de “Runnin’ With The Pack”, une chanson totalement inédite, “Let There Be Love”, dont personnellement je ne me souvenais pas et que nous jouons désormais avec Bad Co. Par contre, lorsque le travail de remastering implique de trop nettoyer, je ne suis pas d’accord. Vous savez, dans le *shunte*, à la toute fin de la chanson “Red House” de Jimi Hendrix, sur le vinyle de “Are You Experienced”, on peut entendre Chas Chandler qui dit quelque chose, du genre : *“Hey, c’était une bonne prise Jimi, on la garde…”* Lorsque l’album a été réédité en CD, ils ont viré ça…

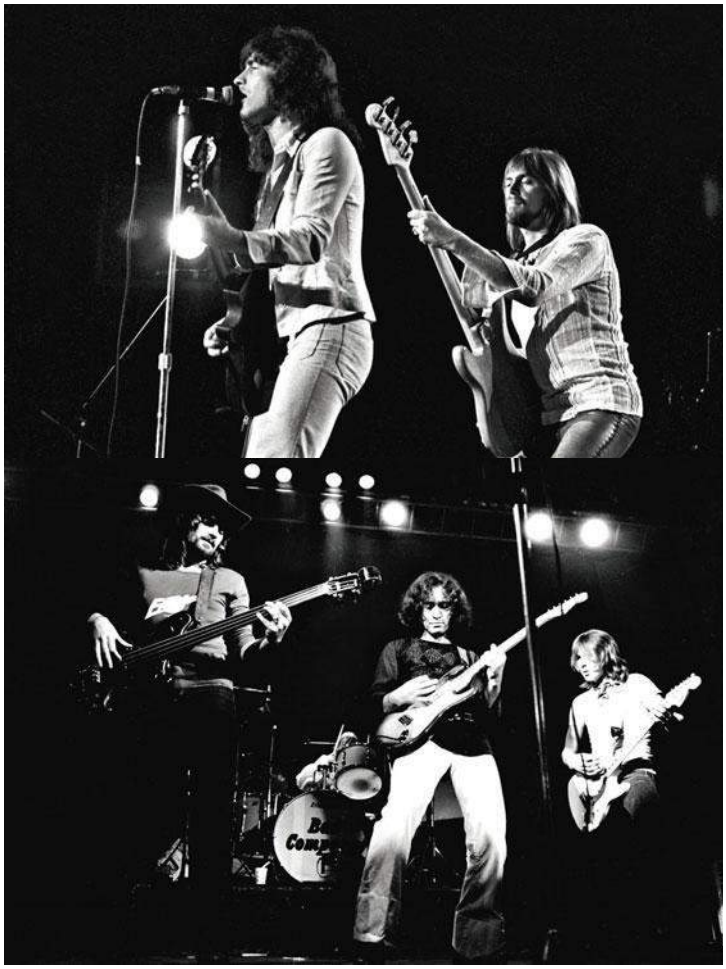
R&F : Ces deux disques ont été enregistrés en France : “Run With The Pack” avec le studio mobile des Rolling Stones, à Grasse…
Paul Rodgers : En fait, dès notre premier album, on avait appris de Led Zeppelin qu’enregistrer dans une maison, au milieu de nulle part, sans distractions autour, était l’assurance de bien bosser. On l’a souvent fait car ça fonctionnait bien pour nous.

R&F : Et cette reprise de “Young Blood”, ce classique du répertoire des Coasters…
Paul Rodgers : Je crois me souvenir que c’était une suggestion de Boz. C’est toujours lui qui avait ces idées un peu dingues. Le plus drôle, c’est qu’on était en Angleterre lorsque les Américains ont sorti la chanson en single, et en retournant aux USA, on a été agréablement surpris de constater qu’elle y cartonnait. Boz m’a aussi fait chanter “Palace Of The King” de Freddie King. Il était funky !

Une ou deux vaches

R&F : L’enregistrement de “Burnin’ Sky” a eu lieu au Château d’Hérouville, en pleine vague de chaleur…
Paul Rodgers : Ah, ce fameux été ! On est arrivés et les fenêtres du studio étaient ouvertes. David Bowie travaillait là, avec Iggy Pop, et on a pu entendre des bribes de leur musique.

R&F : Vous avez écrit davantage de titres sur “Burnin’ Sky”…
Paul Rodgers : Ah ? Je ne me rappelle pas… En fait, on fabriquait nos morceaux à partir de ce qu’on avait de meilleur au moment de l’enregistrement. Je sais qu’avant de faire ce disque, on a passé pas mal de temps sur la route, sans trop composer, et on était un peu limités en compositions nouvelles… J’ai écrit la chanson-titre dans un hôtel à Paris, en un week-end, avant de retourner à Hérouville. Et j’ai dû terminer les paroles au moment de les enregistrer *(rires)*.



Photos DR

R&F : Jimmy Page expliquait il y a peu que trouver du temps pour écrire des chansons, à cette époque où les groupes vivaient littéralement sur la route, n’était pas évident.
Paul Rodgers : Certes, mais être seul avec un petit calepin au fond du bus ou dans sa chambre d’hôtel, ça peut aussi avoir du charme.

R&F : Le succès de Bad Company jusqu’au début des années 80, confirmé par ces deux albums, vous a-t-il surpris ?
Paul Rodgers : A vrai dire, on ne s’en est pas aussitôt aperçus car nous étions emportés par une sorte de vague, mais quand j’y repense aujourd’hui, je constate que ce qui nous est arrivé est stupéfiant. On tournait avec notre propre avion, un Vickers Vicount, dont tous les sièges avaient été virés, réaménagé avec des écrans de télévision et une chambre à l’arrière, un vrai palace… On était au septième ciel, à tous les points de vue. Lorsqu’on atterrissait, la police nous attendait sur le tarmac et nous escortait jusqu’à la salle de concert… Mais tout ça ne dure qu’un temps et heureusement, car on peut y laisser sa peau. Il faut savoir atterrir.

R&F : On a interviewé Chris Kimsey pour connaître son sentiment sur cet enregistrement à Hérouville.
Paul Rodgers : Notre ingénieur du son ? C’est dingue ! Vous savez quel est le truc le plus fou ? A cette époque, on n’arrêtait pas de faire des blagues avec lui sur la Seconde Guerre mondiale en imitant les voix des pilotes de bombardiers qui rentraient de mission… C’était une sorte de running gag. Et à Hérouville, une nuit, peut-être à cause de la chaleur, une crevasse s’est formée dans un champ proche du château. Une ou deux vaches sont tombées dans ce qui, en fait, était d’anciennes galeries creusées par les Allemands et certainement utilisées par la Résistance… D’un coup, ça a calmé notre envie de plaisanter avec ça. ★

Rééditions Deluxe CD et vinyle :
“Run With The Pack” et “Burnin’ Sky” (Warner)

Photo: David Alexander- DR

Photo Bill Carrier/ Courtesy of Stax Archives-DR

Voici 60 ans, l'autre grand label de Memphis voyait le jour. Notre reporter est allé dans le Sud retracer cette grandiose histoire mélangeant rhythm'n'blues, soul, funk et émancipation noire.

PAR THOMAS E FLORIN

"*Est-ce que je peux vous demander un truc ?*" 110 000 personnes, un cinquième de la population noire de Los Angeles, hurlent : "*Yesss*" Rufus Thomas, 55 ans en cette année 1972, a enregistré chez Sun et est l'un des premiers Noirs à avoir poussé la porte du label Stax avec sa fille Carla. Il écarte sa cape rose, dévoile son costume : veste et short roses, bottes blanches montant à mi-mollet. Voix de la communauté à Memphis via son émission de Radio sur WDIA, c'est dans cet habit que Rufus va laver les horribles souvenirs que les émeutes de Watts de 1965 ont laissés dans les mémoires. Ces émeutes que le festival Wattstax est venu commémorer. En invitant l'ensemble du public à quitter les gradins de l'immense Los Angeles Memorial Coliseum, Rufus provoque une explosion de joie, immortalisée dans le film consacré au festival. On y voit des centaines et centaines de personnes sauter les barrières, courir, crier, danser, coude cassé, jambes fléchies, buste droit, fièrement, magnifiquement, offrant au monde des images proches et pourtant opposées à celles diffusées par les journaux sept ans auparavant. La séquence du "Funky Chicken", la beauté de cette jeunesse afro-américaine, l'orgueil de ses coupes de cheveux, la provocation des minijupes, minirobes, la puissance des mouvements de danse, montre un peuple qui plus jamais ne courbera l'échine. Tout cela lessive les coups de matraque, les mouvements de panique, les silhouettes cassées à coups de canon à eaux, à coups de feu. Les corps debout, dansants, animés, remplacent les corps allongés, gisants sous un drap blanc taché de sang. La vie reprend ses droits, plus intensément, au son de cette musique salvatrice créée par un des labels déterminant de l'histoire : Stax Records.

Carla Thomas

Le GPS nous a perdus. Si vous possédez une carte de Memphis, placez un compas au croisement entre East McLemore Avenue et College Street. L'emplacement de Stax. Tracez un périmètre d'un rayon équivalant à 3 kilomètres. Observez cette zone : elle a vu naître et grandir Aretha Franklin, Booker T Jones, Carla Thomas, J Blackfoot, Anita Ward, mais aussi Rosco Gordon, Johnny Ace, Memphis Minnie, Memphis Slim... Un quartier noir où se condense une partie de l'histoire de la *Black Music*. Fin mars 2017, notre chauffeur demande son chemin à un homme d'une soixantaine d'années semblant faire le pied de grue devant une maison. Le soleil brille de ses 30 degrés, de jeunes types baladent des pitbulls, des bandes éclusent des canettes sur des trottoirs où les pipes à crack se brisent sous les semelles, un petit pavillon est littéralement éventré par un arbre... L'homme nous dit de nous garer sur le bas-côté. Une arme à la ceinture, il indique le chemin de quelques gestes, puis part à la rencontre d'un gosse avec un bracelet électronique à la cheville : c'est un *bondsman*, chargé d'amener les prévenus en liberté conditionnelle devant le juge.

Sur le parking flambant neuf du Stax Museum, partagé entre les bâtiments du musée, de l'académie de musique et l'école financée par la fondation Stax, on descend de voiture au son du thème de "Shaft". Le riff à la wah-wah, celui qui griffait l'air au moment où le révérend Jesse Jackson, un homme ayant vu Martin Luther King tomber sous les balles de James Earl Ray, retirait le chapeau d'Isaac Hayes sur la scène du Wattstax. La foule s'est mise à hurler quand ce dernier levait les bras en signe de victoire, dévoilant, par ce geste, un corps uniquement couvert de chaînes en or. "*Nos chaînes d'hier ont fait nos trésors d'aujourd'hui*, semblait-il dire, *et notre peau notre fierté.*" Black Moses profère que désormais "*Black is beautiful*". Par Isaac Hayes, le label créé en 1957 par Jim Stewart et sa sœur Estelle Axton deviendra, 10 ans plus tard, une voix de poids pour les revendications politiques des Noirs d'Amérique. C'est en hommage à cet esprit, qu'aujourd'hui, le musée Stax et sa fondation permettent le financement de cette école pour les enfants du quartier et les 650 étudiants de l'académie de musique. Pourtant, ce tournant, pris par Stax entre 1967 et 1968, n'était que le résultat d'une série d'accidents tous plus tragiques les uns que les autres.

Booker T & The MG's

A son commencement, quand Stax s'appelait encore Satellite, Jim Stewart n'a même pas dans l'idée d'enregistrer un jour cette *race music*, euphémisme désignant la musique noire. Il prête bien une oreille à Ray Charles et aux premiers disques de John Lee Hooker, mais son temps libre d'employé de banque semble entièrement consacré à la production de disques country, s'aventurant parfois vers le rock, le plus souvent vers la pop. Deux personnalités viendront lui montrer ce qui se passe *de l'autre côté de la voie ferrée* : Chips Moman, futur patron du American Recording Studio, responsable 10 ans plus tard du succès des Box Tops et de l'album du come-back d'Elvis : "From Elvis In Memphis". Surtout, Jim profitera des connexions de son neveu, Packy Axton, un gosse à la mode des délinquants juvéniles de l'époque, branché comme pas deux, cachetonnant dans les clubs de la ville avec son groupe, les Royal Spades, où officient Steve Cropper et Donald Dunn, deux piliers des MG's. Ces gamins de Memphis, en passe de devenir les Mar-Keys, travaillent un show rhythm'n'blues qu'ils trimbaleront jusqu'à Graceland, où le jeune Steve Cropper essaya d'empêcher le King de se fracasser la main lors d'une démonstration de karaté. Une génération née dans des milieux plus que modestes, profitant du formidable dynamisme de ce début des Trente Glorieuses. Mais l'acte de naissance de Stax sera bel et bien cette visite du parrain de la scène, Rufus Thomas, l'homme ayant vu débarquer BB King et Sam Phillips en ville, qui viendra avec sa fille de 15 ans, Carla, enregistrer le single "Cause I Love You". Le petit hit local tombera entre les mains de Jerry Wrexler, ancien journaliste du Billboard et associé chez Atlantic, qui signera un contrat de distribution avec le label de Memphis. Ensemble, ils tiendront leur premier véritable succès : le tire-larme "Gee Whiz" de Carla Thomas. Stax s'installe dans un ancien cinéma, à son adresse dite historique, dans le quartier Sud de Memphis. Ils partagent la salle entre un studio et un magasin de disques tenu par Packy. Les *suspects habituels* y trainent leurs boots et finissent par enregistrer "Last Night" sous le nom de Mar-Keys. Les sixties viennent de naître et Stax y entre en force.

Destinée mondiale

Aux USA, pays de la télévision, chaque visite de musée débute par un film exposant les données du problème. Le Stax Museum ne déroge pas à la règle. Sauf qu'au lieu de l'auto célébration que revêt souvent l'exercice,

Sam & Dave

Photos Bill Carrier/ Courtesy of Stax Archives-DR

Otis Redding

Photo Atlantic Records-DR

Stax fait la part belle à *la grande histoire*. Portant le glorieux gospel d'Odetta et Sister Rosetta Tharpe en Cinemascope, payant son dû à la Motown et au Delta blues, donnant la parole à des artistes n'ayant jamais travaillé avec le label, la fondation Stax tire les choses au clair : ce qui a forgé son son, c'est l'émergence du style de Detroit réinterprété par les manières brutales des musiciens du Sud. Car il y a quelque chose d'Andre Williams dans les instrumentaux des Mar-Keys, des accents de Fred McDowell dans les syncopes des Triumphs, de la romance des Supremes dans les morceaux en 6/8, la signature rythmique de la Southern Soul de William Bell. L'aboutissement de l'esthétique Stax première période réside, bien entendu, dans le "Green Onions" de Booker T & The MG's. Après la sortie du single en 1962, le label allait prendre pour cinq ans de Telecaster acérée et d'orgue nonchalant. Bien sûr, le film d'introduction du musée montre tout cela : les trouvailles des débuts et le paroxysme de cette formule dans la personne d'Otis Redding. Otis ou l'ascension d'un label provincial montant vers une destinée mondiale. Otis, pétri de gospel, qui sera le seul à faire choir Elvis du classement des meilleurs chanteurs au monde. Otis, la figure classique de Stax, l'artiste *top of mind* de quiconque aura rencontré dans sa vie les quatre lettres magiques. Il dirigeait les séances torse nu, improvisait ses textes, réalisa "Otis Blue" en 36 heures... La première fois qu'Isaac Hayes entra chez Stax, ce fut pour remplacer le jeune Booker T sur l'une des sessions d'Otis. Mais si Otis faisait équipe avec les MG's, et particulièrement Cropper, pour composer, Isaac allait créer un contre-pouvoir en formant un duo de songwriters avec son ancien concurrent des *amateurs nights* de Rufus Thomas : David Porter. Les deux compères héritèrent d'un duo amené par Jerry Wexler chez Stax, les impétueux Sam & Dave. Ces deux-là quand ils ouvraient pour Otis, le poussaient à bout de force. Et c'est dans la collaboration du duo de chanteurs et celui de songwriters que germa la réinvention de Stax.

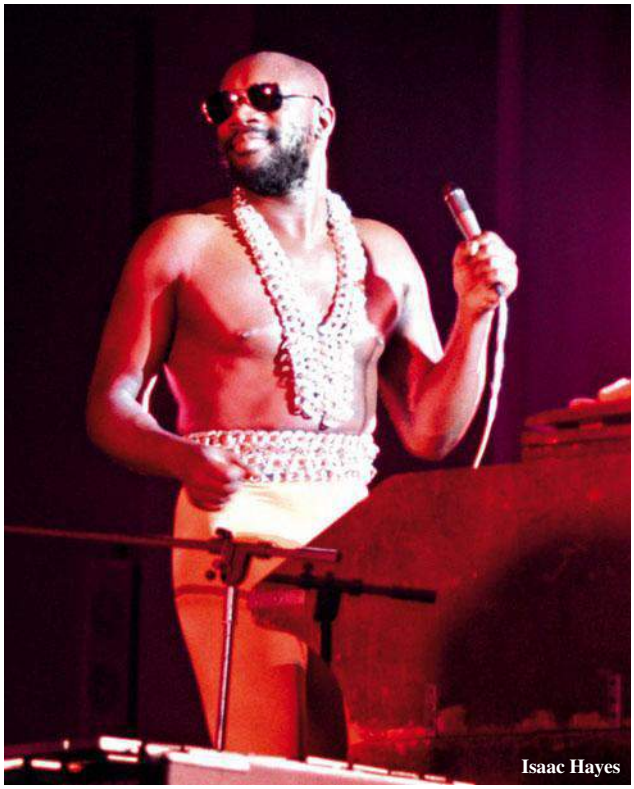
1967, Detroit s'enflamme sous les cocktails Molotov. Isaac Hayes regarde les images à la télévision quand un journaliste annonce : *"Les émeutiers épargnent tous les bâtiments arborant le mot* soul *sur leurs murs."*

Le futur Black Moses lit entre les briques : comme une réminiscence de l'épisode de l'Exode où les maisons juives marquées du sang des agneaux sont épargnées du courroux de Dieu, le mot *soul* protège la communauté. Mieux : il sonne le ralliement. Le lendemain, Isaac Hayes arrive avec un nouveau morceau pour Sam & Dave : "Soul Man". "*J'ai été élevé dans une ruelle, j'ai appris à aimer avant de pouvoir manger*", dit un couplet. Acte occulte : Steve Cropper joue l'introduction de slide avec un briquet Zippo. Mais les ravages chez Stax n'allaient pas venir du feu : ils advinrent par trois événements. Le premier : la mort d'Otis Redding et d'une partie des Bar-Kays dans l'accident de leur avion le 10 décembre 1967. Le deuxième : l'assassinat de Martin Luther King le 4 avril 1968 au balcon du Lorren Motel où l'équipe Stax avait pour habitude d'aller se baigner. Le troisième : la découverte, suite à la renégociation des contrats avec un Atlantic fraîchement racheté par Warner, que son back catalogue ne lui appartenait plus. Ces trois événements signaient l'obligation pour le label de se réinventer entièrement, entamant au forceps une nouvelle période où le pouvoir allait passer de Jim Stewart à Al Bell, premier cadre noir de Stax arrivé en 1965, et l'abandon progressif de la soul music pour le funk naissant. 1968, année érotique pour Stax.

Les concerts de trois heures

Signe de la révolution : le logo change. Du tas de disques impersonnels de la première période, l'on passe à cette main qui claque des doigts. Symboliquement, on passe des Mar-Keys de "Last Night" au Bar-Kays de "Soul Finger", du R&B nonchalant au funk méchant, des romances sucrées à la sexualité, de la naïveté aux revendications scandées à la manière des prêcheurs baptistes. Le mouvement des droits civiques non violents laisse place aux Black Panthers, les sit-in où l'on essuie les coups aux défilés en armes. L'Amérique noire se réincarne en panthère montrant les crocs et Stax affûte ses griffes. Même ce bon

Les armes à feu entrent dans les locaux à mesure que le quartier se délite



Isaac Hayes

The Staple Singers

Photos Courtesy of Stax Archives-DR

vieux Albert King durcit le ton avec un "Born Under A Bad Side" où sa guitare n'a jamais sonné aussi vicieuse. Mais avec la disparition d'Otis, célébré dans le quasi-rock "Big Bird" de Eddie Floyd, et la confiscation par Atlantic de Sam & Dave et de ses enregistrements passés, le label a perdu sa locomotive. Elle va s'en découvrir une autre en la personne d'Isaac Hayes qui, en 1969, enregistre "Hot Buttered Soul" en catimini dans les studios Ardent. Sans cet album de seulement deux morceaux par face, pas de "What's Going On" de Marvin Gaye, pas de Funkadelic, pas de Michael Jackson, pas de Barry White ni même de Kanye West. Avec ce disque, Isaac Hayes met fin au règne des chanteurs pour inaugurer celui des artistes/ producteurs. Les sons moites et caverneux, les guitares fuzz, les cascades de cordes et le delay sirupeux montrent une soul music sous influence de psychédélisme pop. Ce n'est pas par hasard que Terry Manning est l'ingénieur de cet album, lui qui, avec John Fry, façonnera le son de Big Star. A partir de ce disque, Isaac Hayes deviendra la plus grosse star du label. Ce raz-de-marée impulsera un tournant dans l'histoire de la musique noire : son crâne rasé, ses chaînes en or, ses lunettes noires, son corps bodybuildé avec l'aide de son coach Arnold Schwarzenegger, les concerts de trois heures avec orchestre symphonique... Les futurs artistes pop noirs allaient en prendre pour leur grade pendant 30 ans, ne cessant, depuis, de le mimer, le sampler, que cela soit dans le funk, R&B moderne ou le hip-hop. Sauf qu'Isaac n'était pas qu'un musicien de génie : il était, avec Al Bell, l'homme le plus politisé de Stax, celui qui devait diner avec Luther King le jour de son assassinat. Entre bling-bling et contestation, Stax devient la maison du porte-parole d'une génération. Résultat, la vieille garde du label se terre, les MG's se séparent, Steve Cropper se retrouve au chômage technique. Le label *s'assombrit* : Al Bell fait appel à un service de sécurité à moitié composé de voyous, les armes à feu entrent dans les locaux à mesure que le quartier se délite. La conscience s'accroît à la même vitesse que la décadence. En moins de 10 ans, le label coule à cause de prêts frauduleux. En 1989, le studio original est détruit. Stax était voué à rester dans les limbes de l'histoire. Jusqu'à l'aube des années 2000.

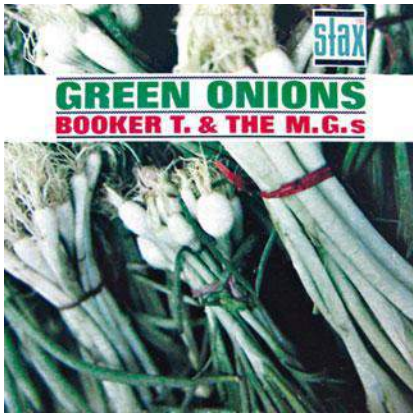
L'ampli de Steve Cropper

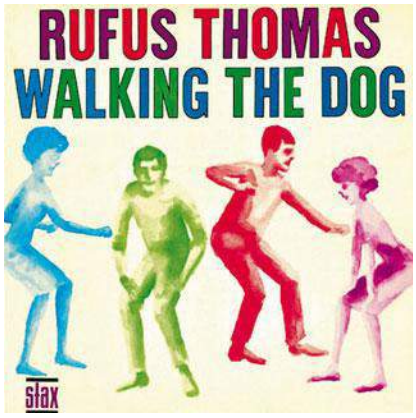
Une ado gothique, à t-shirt *Green Day*, fait face à la minirobe en strass et aux escarpins Laura de Tina Turner. Des gamins dansent le *funky chicken*, un casque sur les oreilles, pendant que leur grand-mère commente, avec sa fille, les images du Wattstax. Une famille entièrement relookée Sun Studio regarde des rediffusions des line-dance de l'émission Soul Train. Ce qui marque au musée Stax, c'est que contrairement à l'ensemble des attractions touristiques de Memphis, chaque tranche d'âge, sexe et couleur de peau y est présente. Aussi, en mêlant l'histoire de l'Amérique noire à celle de la soul music, la fondation Stax réussit son pari et devient un lieu d'échange : les plus âgés se remémorent l'époque et ses enjeux devant des plus jeunes qui comparent avec leur quotidien. Se retrouver face à l'ampli Fender Princeton de Cropper (tone à 10, volume à 12 !), devant la basse à tête brisée de "Soul Finger", l'ensemble des LP Stax originaux, a évidemment quelque chose de poignant. La puissance joyeuse de cette musique inspire et rappelle en quoi l'art doit faire plus que converser avec son époque : elle a le pouvoir de la modifier. Aujourd'hui, Stax, comme fondation, aide, par le biais de son école et de son académie à donner des perspectives à la jeunesse de ce quartier en décrépitude. Ce qui a été créé spontanément revit par la volonté d'hommes et de femmes, donateurs anonymes, ayant bénéficié d'un meilleur contexte économique. Voici qui compose, à ce jour, le plus bel exemple de perpétuation de l'esprit de cette culture. Celui d'un contre-pouvoir insufflé par la volonté d'individus, de la capacité de faire naître l'espoir par l'émerveillement de la musique. Stax, aujourd'hui comme hier, est un îlot de fierté au milieu d'un océan de souffrance. ★

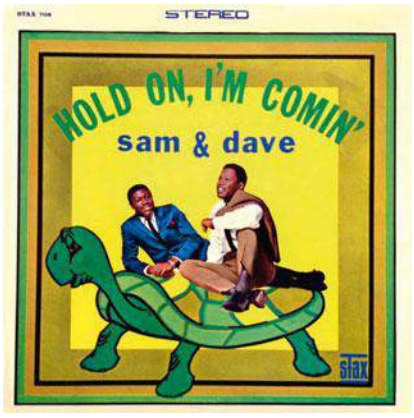
Rééditions

DISCOGRAPHIE STAX

Même si les labels Stax et Volt furent longtemps préoccupés par les singles (à ce titre, les coffrets "Complete Stax/ Volt Singles" restent indispensables), la maison de Memphis a tout de même sorti une belle flopée de très grands albums. Sélection très exigeante... PAR NICOLAS UNGEMUTH







BOOKER T & THE M.G.'S

"Green Onions" *(1962)*

Dès les premières mesures de "Green Onions", on comprend que les Mods anglais aient été instantanément tétanisés en découvrant cet hymne ultra *sharp*. Le grand manifeste *modernist* est enchâssé dans ces deux minutes et quarante-cinq secondes et est parfaitement souligné dans le film "Quadrophenia" comme sur sa BO. L'orgue, la guitare tranchante de Cropper découpant le silence comme un sabre électrique, le groove phénoménal : voici les tables de la loi. Le reste de l'album aligne des reprises instrumentales de tubes de l'époque mais brille éternellement par un sens de la retenue d'une classe absolue.

RUFUS THOMAS

"Walking The Dog" *(1964)*

C'est en assistant à la séance d'enregistrement ahurissante d'efficacité et de rapidité que Jerry Wexler, l'homme d'Atlantic, réalisa le potentiel et le génie de la maison Stax. Il faut dire que Thomas, légende cabotine de Memphis qui avait déjà servi pour le label Sun de son ami Sam Phillips, envoyait alors avec une spontanéité confondante une soul crue à mille lieues de ce qui se pratiquait alors chez Motown. Les versions de "Ooh-Poo-Pah-Doo", "Land Of 1 000 Dances" ou du "Boom Boom" de John Lee Hooker envoyaient le bois de la vraie croix, et comme chacun le sait, les jeunes Rolling Stones ne restèrent pas insensibles au charme brutal du morceau enregistré durant la séance en question.

OTIS REDDING

"Otis Blue/Otis Redding Sings Soul" *(1965)*

Le troisième *long player* de la légende est aussi le premier à sonner véritablement comme un album et non comme un assemblage de bricoles. Sur cette merveille, Otis chante pas moins de trois classiques de son héros Sam Cooke, qu'il revisite avec génie (voir sa version de "A Change Is Gonna Come"), avant de s'attaquer aux Rolling Stones, qui restèrent médusés devant son dynamitage en bonne et due règle de "(I Can't Get No) Satisfaction". Et comme si tout cela ne suffisait pas, "Respect" et "I've Been Loving You Too Long" (repris par Jagger et ses troupes) achèvent de défoncer l'auditeur par KO.

SAM & DAVE

"Hold On, I'm Comin' " *(1966)*

Historiquement, ils furent d'abord signés chez Atlantic, qui les imposa à Stax, qui ne s'en plaint pas (ce qui leur coûta leur carrière lorsque Atlantic les récupéra après s'être séparé de Stax). Et ils furent, d'ailleurs, les seuls poulains de Stax capables de rivaliser en violence et brutalité avec les champions d'Atlantic comme Wilson Pickett (qui fut, techniquement au moins un moment, un artiste Stax puisqu'enregistrant chez Stax avec le groupe maison des compositions écrites par le staff de Stax). Sam & Dave, avec leur *trilbies* impeccables, assuraient comme des bêtes, et le duo de songwriters Isaac Hayes/ David Porter les traita bien en leur écrivant "Hold On, I'm Comin'" pour ce premier album délirant ("I Take What I Want", "Ease Me", "You Don't Know Ike I Know", etc.).

OTIS REDDING

"The Soul Album" *(1966)*

Après le choc de "Otis Blue", Redding atteint le sommet de sa carrière avec "The Soul Album", qui contient probablement les choses les plus belles qu'il ait jamais enregistrées : "Just One More Day", "Cigarettes And Coffee". Il réinvente ici la musique noire américaine, au même titre que son idole Sam Cooke (dont il reprend encore un titre avec "Chain Gang") l'avait fait avant lui. Ailleurs, "Nobody Knows You

Les jeunes Rolling Stones ne restèrent pas insensibles au charme brutal du morceau

(When You're Down And Out)", "Good To Me", "Scratch My Back" ou "634-5789" enfoncent le clou : la soul ne sera plus jamais la même.

CARLA THOMAS

"Comfort Me" *(1966)*

Petite merveille de soul sudiste flirtant parfois avec la pop ("What The World Needs Now", de Bacharach), "Comfort Me" est le premier grand album de la fille de Rufus. Le disque bénéficie de plusieurs compositions signées Cropper ou Hayes, ce qui ne l'empêche pas de reprendre un titre Motown. La miss allait plus tard signer un album légendaire avec Otis Redding, "King & Queen", avant d'être sacrée définitivement "Memphis Queen" en 1969.

THE MAR-KEYS

"The Great Memphis Sound" *(1966)*

La colonne vertébrale du son Stax captée sur un album entier. Voici en effet, *le* son de Memphis sur cet album d'instrumentaux incisifs envoyé par le groupe mythiquement funky composé par Steve Cropper, Duck Dunn, Isaac Hayes, Al Jackson, Wayne Jackson (trompette), Andrew Love (sax) et Gene Parker (sax). A l'époque, pour trouver des gens jouant aussi bien, deux uniques solutions : Muscle Shoals ou New Orleans...

THE BAR-KAYS

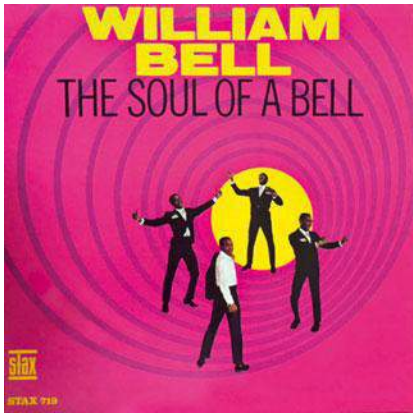
"Soul Finger" *(1967)*

Collectif de musiciens super doués pensés comme des petits frères des Mar-Keys (Steve Cropper, Duck Dunn, etc.) à qui ils étaient un peu ce que les Stooges étaient aux MC5, les Bar-Kays, chaperonnés pas Booker T et Al Jackson devaient cartonner en 1967 avec leur instrumental furieux "Soul Finger". Le groupe, décimé dans l'accident d'avion qui coûta la vie à Otis Redding, devait se reformer avec de nouvelles recrues et briller longuement en compagnie d'Isaac Hayes. Sur ce premier album, il s'agit bien de la formation vintage qui envoie onze instrumentaux à la sobriété et au dénuement grandioses.

WILLIAM BELL

"The Soul Of A Bell" *(1967)*

L'un des plus grands albums sortis de chez Stax, un monument d'équilibre : sur la première face, William Bell s'impose comme l'un des plus grands chanteurs du genre deep soul, maîtrisant à la perfection l'art de la grande ballade. Sur la face B, le tempo s'accélère et les chansons lorgnent du côté de Detroit, même si rien n'y fait : l'esprit de Memphis lui colle à la peau. Grand chanteur, Bell bénéficiait également



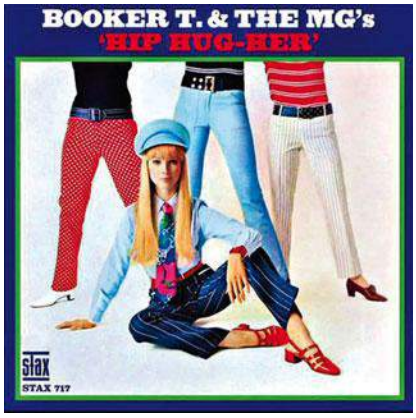
d'un répertoire de premier ordre avec des chansons signées Isaac Hayes, Dan Penn et Chips Moman ou Jerry Butler. Bell lui-même n'étant pas précisément un manchot dans le genre (voir son propre "You Don't Miss Your Water").

SAM & DAVE

"Soul Men" *(1967)*

Un an après "Hold On, I'm Comin' ", Sam et Dave ne touchent plus terre. Isaac Hayes et David Porter se sont surpassés et ont écrit l'hymne ultime : "Soul Man" est un crochet dans les tempes. Et le reste du disque est à l'avenant, envoyant directs et uppercuts à chaque round : "Just Keep Holding On", "Hold It Baby",

DISCOGRAPHIE

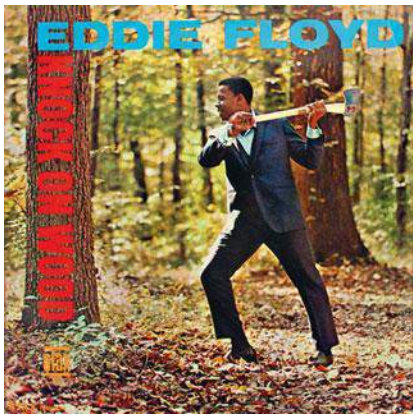


"Rich Kind Of Poverty", "Don't Knock It", n'en jetez plus... Gilbert Bécaud est à la fête ("Let It Be Me"), et notre Jean-Pierre Leloir national signe la photo de couverture. Chic.

EDDIE FLOYD

"Knock On Wood" *(1967)*

C'est durant cette grande année soul qu'apparut Eddie Floyd, venu rappeler que le Summer of Love psychédélique n'était bon que pour les femmelettes. Le temps d'un premier album stupéfiant et d'un tube en or



massif ("Knock On Wood", qu'il a coécrit avec Steve Cropper), Floyd rivalisa avec les plus grands, et il faut dire que son album enchaîne tuerie sur tuerie, tandis qu'autour de lui, Steve Cropper, Al Jackson, Isaac Hayes, Booker T, Duck Dunn et Wayne Jackson s'en donnent à cœur joie le temps de mettre en boîte ce monument. Classique.

BOOKER T. & THE MG'S

"Hip Hug-Her" *(1967)*

Cinq ans après le séisme de "Green Onions", Booker T et ses MG's affichaient encore une forme insolente. Sur cet album à la pochette mythique, le groupe chauffe à blanc une soul sudiste à l'instrumentation saignante. Cropper, Dunn, Jackson et les autres lèvent un peu le pied sur les versions de tubes à la mode et se mettent à composer des trucs brûlants comme "Carnaby St.", "Booker's Nation", "Double Or Nothing" ou l'imparable "Soul Sanction". Admirable !

ALBERT KING

"Born Under A Bad Sign" *(1967)*

Avant de signer chez Stax, Albert King végétait en pratiquant un blues certes digne mais rarement surprenant. Lorsqu'il rejoint le

label en 1966 et qu'on le met dans une pièce avec Cropper, Dunn & Co, les étincelles fusent et le guitariste enregistre fissa plusieurs morceaux et singles qui, une fois assemblés, donneront ce qui restera considéré pour l'éternité comme son plus grand. Blues, soul voire franchement funky, un nouveau genre est inventé au 926 E. McLemore Avenue (même si John Lee Hooker, qui enregistra le très correct "That's Where It's At" pour Stax, resta, lui, fidèle à son style primitif).

JOHNNIE TAYLOR

"Who's Making Love…" *(1968)*

Après avoir sorti un premier album très correct chez Stax en 1967 ("Wanted : One Soul Singer"), Johnnie Taylor touche le jackpot un an plus tard avec un album porté par un tube aussi furieux que le meilleur de James Brown, Sam & Dave ou Wilson Pickett. Le single, funky à souhait, encombre les radios, le public se rue sur le 33 tours qui est également excellent, bien que montrant un net penchant pour le blues, sur toute sa longueur. Stax prouvait qu'après les sommets vertigineux atteints en 1967, il y avait encore de quoi s'amuser.

THE MAD LADS

"The Mad, Mad, Mad, Mad, Mad, Lads" *(1969)*

L'une des plus grandes incongruités de Stax/Volt : les Mad Lads étaient un groupe vocal fortement influencé par le doo-wop, qui sonnait presque comme du Philly avant l'heure, voire au genre subtil lancé par les Impressions. Mais on ne se défait pas du Sud aussi facilement, et leurs morceaux délicats, très différents de ce à quoi le label avait habitué ne sombrent jamais dans la mièvrerie ni les dégoulinades. Superbe.

En 1973, la maison Stax est en grande difficulté mais les filles assurent

ISAAC HAYES

"Hot Buttered Soul" ***(1969)***

Mais que lui a-t-il pris, à lui, compositeur génial de dizaines de tubes pour Stax, chefs-d'œuvre de concision et de sobriété lorsqu'il s'est lancé dans sa "*chaude soul beurrée*" ?! Un album comprenant quatre morceaux dont trois écrits par d'autres — un comble pour ce songwriter brillant — s'ouvrant par une reprise sous Tranxene du "Walk On By" de Bacharach durant douze minutes, et se clôturant avec une version de dix-huit minutes du classique de Jim Webb "By The Time I Get To Phoenix" introduite par un monologue parlé qui en compte plus de huit... L'idée était osée, mais payante : cette extravagance ultra-suave s'est vendue à plus de huit millions d'unités l'année de sa sortie. Compliqué à réécouter mais historique.

ISAAC HAYES

"Shaft" ***(1971)***

Après trois albums fonctionnant de manière similaire (de la soul reposant sur quelques morceaux ralentis et étirés au maximum), Isaac Hayes serre tous les boulons et montre au monde entier quel compositeur, mais surtout, quel arrangeur il est. Que dire de cette BO géniale, sans doute l'une des plus grandes de toute l'histoire du cinéma ? Que dire du morceau éponyme, féerie à l'efficacité monstrueuse, de la musicalité des Bar-Keys qui, derrière, rugissent à plein régime ? Rien si ce n'est qu'on atteint ici la perfection absolue.

MELVIN VAN PEEBLES

"Sweet Sweetback's Baadasssss Song" ***(1971)***

Sans être grandiose (contrairement à "Shaft" ou "Superfly"), la B.O du film de Van Peebles a atteint un statut quasi légendaire : funky à souhait, composée par le réalisateur en personne, elle est exécutée par des Earth Wind & Fire débutants qui ne *re-soulaient* pas encore dans la confiture. Les cuivres sont excellents et l'ensemble lorgne davantage vers le jazz que les excursions cinématographiques d'Isaac, Marvin ou Curtis. Valable.

THE STAPLE SINGERS

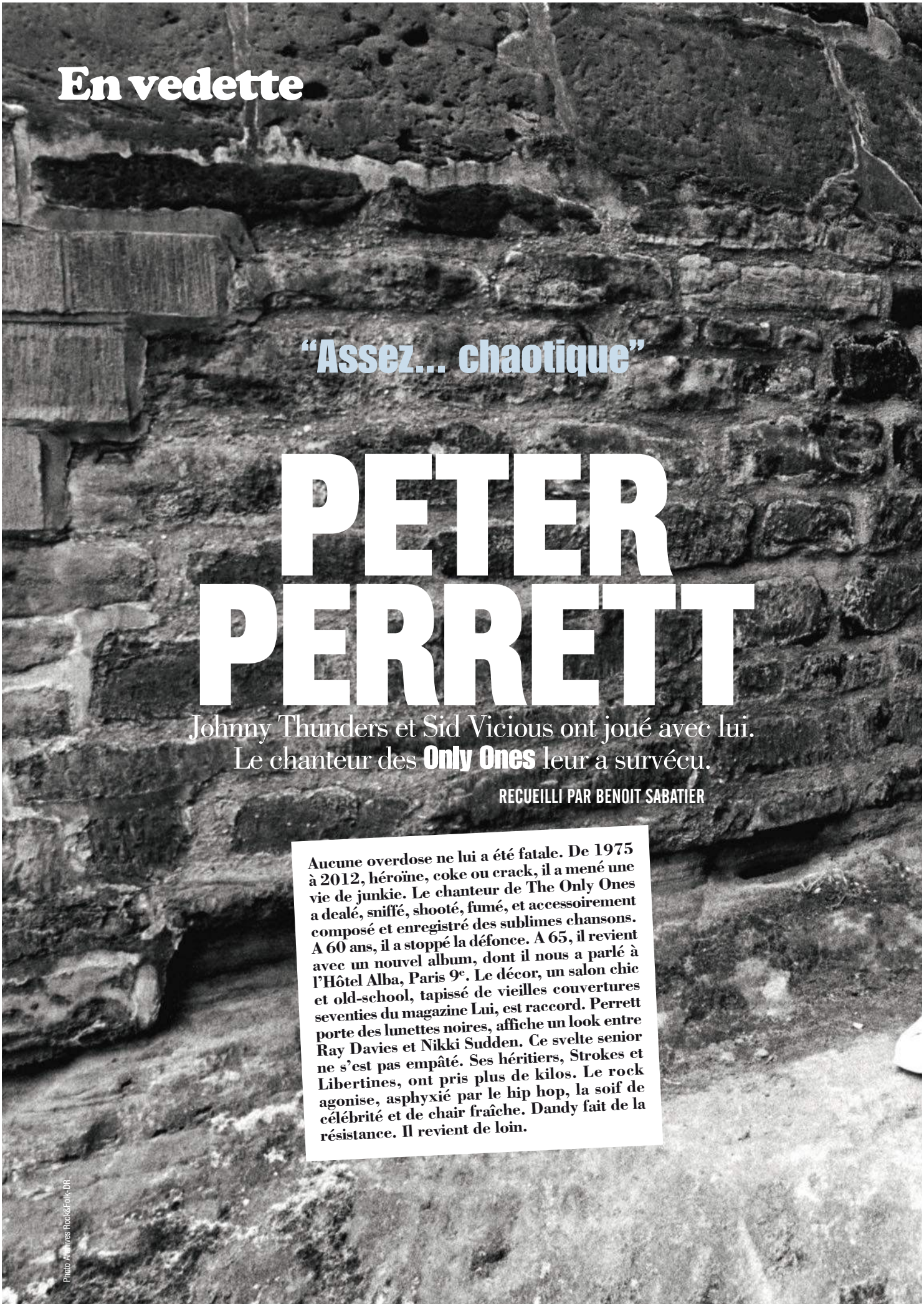
"Be Altitude : Respect Yourself" ***(1972)***

Vieux routier de la musique (il était né dans la même plantation que Charley Patton), Pops Staple n'était pas exactement le perdreau de l'année lorsque son groupe familial cartonna en 1972 (sa fille Mavis avait également signé chez Stax un petit chef-d'œuvre en 1970, "Only For The Lonely"). Ces légendes du gospel et des droits civiques eurent la chance de se payer trois tubes issus de ce même album grandiose et funky, pas très loin (bien que plus sage) de ce que pratiquait Curtis à l'époque : "Respect Yourself", "I'll Take You There" et "This World". Ce n'était que justice.

THE SWEET INSPIRATIONS

"Estelle, Myrna and Sylvia" ***(1973)***

En 1973, bien qu'amputées de Cissy Houston, la tante de Whitney, les choristes d'Elvis sont encore en grande forme. La maison Stax est en grande difficulté mais les filles assurent. Avec l'aide de David Porter, les cuivres des Memphis Horns et les cordes satinées du Memphis Symphony, Estelle Brown, Myrna Smith et Sylvia Shemwell enregistrent un grand album dramatique tout en ballades ultra lyriques et paroles au cœur brisé. Les influences gospel sont naturellement omniprésentes. ★



“Assez… chaotique”

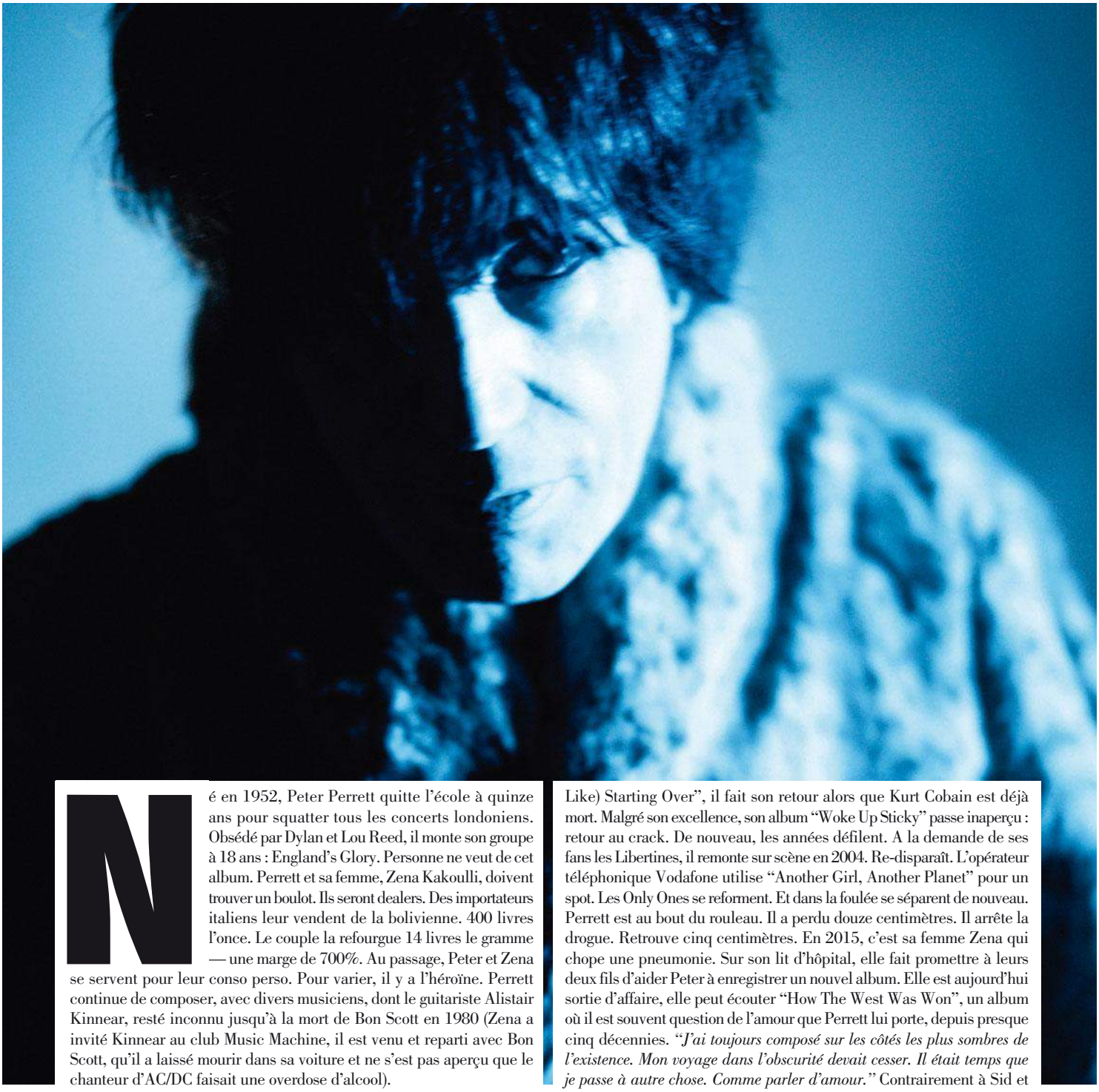
PETER PERRETT

Johnny Thunders et Sid Vicious ont joué avec lui. Le chanteur des **Only Ones** leur a survécu.

RECUEILLI PAR BENOIT SABATIER

Aucune overdose ne lui a été fatale. De 1975 à 2012, héroïne, coke ou crack, il a mené une vie de junkie. Le chanteur de The Only Ones a dealé, sniffé, shooté, fumé, et accessoirement composé et enregistré des sublimes chansons. A 60 ans, il a stoppé la défonce. A 65, il revient avec un nouvel album, dont il nous a parlé à l'Hôtel Alba, Paris 9e. Le décor, un salon chic et old-school, tapissé de vieilles couvertures seventies du magazine Lui, est raccord. Perrett porte des lunettes noires, affiche un look entre Ray Davies et Nikki Sudden. Ce svelte senior ne s'est pas empâté. Ses héritiers, Strokes et Libertines, ont pris plus de kilos. Le rock agonise, asphyxié par le hip hop, la soif de célébrité et de chair fraîche. Dandy fait de la résistance. Il revient de loin.

Photo Archives Rock&Folk DR



Né en 1952, Peter Perrett quitte l'école à quinze ans pour squatter tous les concerts londoniens. Obsédé par Dylan et Lou Reed, il monte son groupe à 18 ans : England's Glory. Personne ne veut de cet album. Perrett et sa femme, Zena Kakoulli, doivent trouver un boulot. Ils seront dealers. Des importateurs italiens leur vendent de la bolivienne. 400 livres l'once. Le couple la refourgue 14 livres le gramme — une marge de 700%. Au passage, Peter et Zena se servent pour leur conso perso. Pour varier, il y a l'héroïne. Perrett continue de composer, avec divers musiciens, dont le guitariste Alistair Kinnear, resté inconnu jusqu'à la mort de Bon Scott en 1980 (Zena a invité Kinnear au club Music Machine, il est venu et reparti avec Bon Scott, qu'il a laissé mourir dans sa voiture et ne s'est pas aperçu que le chanteur d'AC/DC faisait une overdose d'alcool).

En 1976, boosté par l'explosion punk, Perrett rassemble enfin les Only Ones. Leur deuxième single, "Another Girl, Another Planet", sort en avril 1978. Ce n'est pas un hit, c'est mieux : un classique. Perrett rattrape le temps perdu, composant en trois ans, trois albums. Tous indispensables. Contrairement à ses contemporains (de Devo à Human League), Perrett ne crée pas une musique axée sur la nouveauté. The Only Ones, c'est du classic-rock à l'ère post-punk, du Velvet Underground dix ans plus tard. Le guitariste, John Perry, lui aussi carbure à l'héroïne. Conséquence évidente : le groupe se disloque. Une tournée en 1980 en première partie des Who doit le ressouder. Perry voyage avec des brouettes d'héroïne, une maîtresse et sa femme. Cette dernière se fait arrêter pour deal. Perrett aussi part en vrille. Mauvais shoot : il rentre en Angleterre avec une hépatite B. Et sans groupe.

Les années 80 débutent, tout le monde espère maintenant un album solo de Peter Perrett. Il faudra attendre 1996. L'ex-Only Ones est retourné au job qui lui rapporte le plus : dealer. Quand sa femme et lui se retrouvent coincés entre gangs et police, mêlés à des trafics qui dégénèrent, Perrett tente vaguement de décrocher, en vain. Il a quitté le milieu musical à une époque où John Lennon cartonne dans les charts avec "(Just Like) Starting Over", il fait son retour alors que Kurt Cobain est déjà mort. Malgré son excellence, son album "Woke Up Sticky" passe inaperçu : retour au crack. De nouveau, les années défilent. A la demande de ses fans les Libertines, il remonte sur scène en 2004. Re-disparaît. L'opérateur téléphonique Vodafone utilise "Another Girl, Another Planet" pour un spot. Les Only Ones se reforment. Et dans la foulée se séparent de nouveau. Perrett est au bout du rouleau. Il a perdu douze centimètres. Il arrête la drogue. Retrouve cinq centimètres. En 2015, c'est sa femme Zena qui chope une pneumonie. Sur son lit d'hôpital, elle fait promettre à leurs deux fils d'aider Peter à enregistrer un nouvel album. Elle est aujourd'hui sortie d'affaire, elle peut écouter "How The West Was Won", un album où il est souvent question de l'amour que Perrett lui porte, depuis presque cinq décennies. *"J'ai toujours composé sur les côtés les plus sombres de l'existence. Mon voyage dans l'obscurité devait cesser. Il était temps que je passe à autre chose. Comme parler d'amour."* Contrairement à Sid et Johnny, Peter est vivant. Et avec lui, l'amour du rock aussi.

Clean un mois

ROCK&FOLK : Comment êtes-vous revenu sur le circuit ?

Peter Perrett : J'ai composé quelques morceaux en 2015. Mon manager les a fait écouter à Domino, qui a voulu me signer pour un album... J'ai flippé : OK, je pouvais encore écrire des chansons, mais tout un album ? J'ai très peu composé tout au long de ma vie. J'ai été si feignant ! Mais finalement, en un an, j'ai amassé suffisamment de morceaux.

R&F : C'était un plaisir ou une torture ?

Peter Perrett : Je retrouvais la vraie passion de ma vie : la musique. A quinze ans, le choc d'écouter Bob Dylan, j'ai compris que la musique me procurait quelque chose de physique et métaphysique, une illumination. J'ai négligé cette passion, à cause du mode de vie que j'ai adopté. Je faisais de la musique pour la musique, pas pour me droguer. Et pourtant... La drogue a fait passer la musique au second plan... Composer de nouveau m'a fait redécouvrir ma vraie passion.

R&F : Une chanson comme "Troika" le prouve : l'inspiration est toujours là.
Peter Perrett : C'était à la base un texte que j'avais écrit en 1985, en sortant de désintox. J'ai été clean un mois, j'ai rédigé le premier couplet à ce moment-là. En 1992, j'ai de nouveau été clean un court moment, hop, deuxième couplet. J'ai mis de l'ordre et finalisé tout ça, unifié les différentes parties, accordé l'ensemble à mon état d'esprit actuel — je ne suis plus le même aujourd'hui. C'est une chanson sur trois personnes, un homme et deux femmes, c'est difficile pour moi d'en parler maintenant, parce que j'aime ma femme, mais il semblerait qu'en 1985, j'étais dans une relation à trois... J'adore le jeu de guitare de mon fils Jamie sur cette chanson, il joue comme James Honeyman-Scott, mon ami des Pretenders, et c'est étrange, parce que j'avais Chrissie Hynde à l'esprit en écrivant la chanson...

R&F : Ce nouvel album, vous l'avez enregistré avec vos fils. Pourquoi, alors que vous vous étiez reformés, ne pas l'avoir fait avec les Only Ones ?
Peter Perrett : Notre reformation, c'était des concerts. Quand on a été en studio pour enregistrer des nouveaux morceaux, ça n'a pas collé. Pas d'émulation, rien de constructif. Pas à la hauteur de notre passé. Les Only Ones, ont enregistré trois albums, j'en suis tellement fier, il ne faut pas gâcher ça.

R&F : Vos fils ont débuté avec Baby Shambles…
Peter Perrett : Pas longtemps, ils ont vite monté leur propre groupe, Love Minus Zero, puis Strangefruit. Quand ils jouaient dans Baby Shambles, en 2004, Doherty m'avait invité à rejoindre sur scène les Libertines. Un concert qu'ils donnaient au Rhythm Factory, à Londres. J'ai joué avec eux "Don't Look Back Into The Sun", et on a tous repris "Another Girl, Another Planet". J'ai traîné avec Doherty, c'était sympa, quoiqu'un peu étrange. On est devenus amis, mais à cause de notre différence d'âge, je n'étais pas à l'aise. Quand on est plus vieux, on est censé apporter sa sagesse... Déjà avec mes enfants, ce n'était pas évident, alors avec Peter...

R&F : Quels artistes vous ont donné envie de faire de la musique ?
Peter Perrett : Les Small Faces sont apparus quand j'avais treize ans. Je suis devenu un mod, je voulais m'habiller comme Steve Marriott, je portais les mêmes pantalons. Et au même moment, 1965, je découvre Bob Dylan. Je n'imaginais pas être autant affecté par des paroles, de façon si profonde et durable. Bob Dylan, à cette période, c'est le musicien le plus cool qu'on puisse imaginer, impossible de dépasser cet état de grâce. Il a influencé tout le monde, même John Lennon. Ensuite, à quinze ans, c'est le choc Velvet Underground. Lou Reed n'est peut être pas aussi puissant que Bob Dylan, mais tout m'a plu chez lui, sa voix, ses paroles. C'est dommage, le Velvet Underground n'est jamais venu jouer en Angleterre. Mais on avait Pink Floyd, avec Syd Barrett, eux, je les ai vus pas mal de fois, trois ou quatre, dont une à l'Alexandra Palace, en 1967.

"J'ai été si feignant !"

Vie unidimensionnelle

R&F : Quand vous montez votre groupe England's Glory, les sixties, c'est terminé.
Peter Perrett : On a enregistré notre album en décembre 1971. En dix heures, à cinq livres l'heure. On en a pressé 25 copies en janvier 1972. Je pensais que les maisons de disque allaient se précipiter. Il ne s'est rien passé. On me disait qu'il n'y avait pas la place pour un autre Lou Reed. Je ne comprenais pas que mon génie ne soit pas célébré. Mais la vie restait excitante. J'avais 19 ans, je prenais des drogues, je savais que ce mode de vie bohème était pour moi, que bientôt je serai reconnu comme artiste. Je fumais des pétards, passant à la coke en 1975. Et quand tu te mets à sniffer, il arrive que tu te mettes dans les narines d'autres trucs...

R&F : L'héroïne est arrivée avec le punk ?
Peter Perrett : Non, j'en ai pris dès janvier 1975. Pendant six ans, ça allait. C'était plutôt récréatif. Et il fallait qu'on assure, avec les Only Ones. Mais quand le groupe a splitté, je me suis retrouvé à rien foutre, et là, l'héroïne a pris toute la place. Ma vie est devenue unidimensionnelle.

R&F : Au moment où vous formez les Only Ones, vous rencontrez Johnny Thunders ?
Peter Perrett : C'était un de nos premiers concerts au Speakeasy, en janvier 77, il est venu me féliciter à l'issue du concert, on a sympathisé. Les New York Dolls n'existaient plus, il était avec les Heartbreakers. Ils se sont produit deux mois après nous au Speakeasy, et ils ont sorti "LAMF" quand nous, les Only Ones, finissions notre premier album. A l'époque, je bossais : l'album "So Alone" de Johnny a été enregistré juste dans la foulée du premier Only Ones. On a fait une version de "Subway Train" avec Chrissie Hynde, Patti Palladin et Koulla Kakoulli, la soeur de ma femme et du bassiste de England's Glory. La guitare sur "You Can't Put Your Arms Round A Memory", c'est la mienne. Il y a aussi sur cet album Steve Marriott, et Steve et Paul des Sex Pistols, plus Phil Lynott... Début 78, on avait monté un groupe ensemble, pour le fun, avec Johnny : The Living Dead. On a fait plusieurs concerts, dont un avec Sid Vicious à la basse.

R&F : Vous connaissiez déjà Malcolm McLaren quand il manageait les New York Dolls ?
Peter Perrett : Oui, avec Zena on trainait dans son magasin de Kings Road, Let It Rock, il venait dîner chez nous avec Vivienne Westwood. Il me disait qu'il s'occupait des New York Dolls, mais je ne prenais pas ce groupe au sérieux — j'avais l'impression que c'était juste du Rolling Stones façon provoc'. J'aimais les paroles de Dylan et Lou Reed, comment pouvais-je prendre au sérieux celles des Dolls ?

R&F : Quels étaient les meilleurs paroliers du mouvement punk ?
Peter Perrett : A part moi ? Strummer, un mec très sympa : pas mal... Lydon, je préfère les textes de PiL, comme "This Is Not A Love Song". Les Pistols, je les ai vus en concert fin 75, tout le monde détestait, ils me faisaient beaucoup rire. Live, c'était le meilleur spectacle au monde. C'était nouveau, drôle, violent, ils ont inventé une nouvelle forme d'entertainment. Leurs premiers concerts, c'est la définition parfaite du mot punk.

R&F : Entre England's Glory et The Only Ones, vous composiez ?
Peter Perrett : Tous les ans, j'enregistrais des démos. Certaines, comme "Prisoners", sont sorties sur "Remains", le disque posthume des Only Ones...

R&F : Keith Richards a craqué sur ce morceau ?
Peter Perrett : Oui, on l'enregistrait dans un studio seize pistes de Londres, il passait par là, avec son fils Marlon, il s'est assis dans la salle de contrôle, d'abord à rien dire, faisant finalement quelques suggestions. Il a voulu nous revoir, on l'a invité à une autre session, c'était assez surréaliste, on n'avait rien demandé, on n'était rien, et lui, la superstar du rock, s'entichait de nous. Il y avait beaucoup de coke, c'était entre nous deux à qui s'en enfilerait le plus, à un moment il s'est mis au piano, il a tenté de jouer, donnait des idées pour "Prisoners", et il a proposé de nous produire...

R&F : Keith Richards produisant les Only Ones : pourquoi ça ne s'est pas fait ?
Peter Perrett : Peut-être était-ce de sa part des paroles en l'air. Peut-être que je n'ai pas manifesté assez d'enthousiasme. Tout le monde était tétanisé en sa présence, il dégageait une sacré aura, il fallait que son entourage le flatte, je ne suis pas rentré dans ce jeu. J'aimais "Aftermath", "Paint It Black", mais ça datait d'une éternité, il n'était pas un héros pour moi. Même si on a passé une soirée à sniffer de la coke, il restait un étranger.

R&F : Pas de regret ?
Peter Perrett : De toute façon, il a du aller jouer en février 1977 avec les Stones à Toronto, où il s'est fait choper avec de l'héroïne : il a été retenu là-bas un bon moment, il n'était plus question de produire les Only Ones. On ne l'a jamais revu.

Photo Steve Gullick-DR

“La télévision toujours allumée, durant seize ans”

R&F : Le premier single sorti par The Only Ones, c’est “Lovers Of Today”, un succès.
Peter Perrett : Single de la semaine dans le NME, et plein d’articles partout... On l’avait sorti sur notre propre label, Vengeance Records, pour se venger du silence de l’industrie concernant England’s Glory, et comme tout le monde s’est excité sur ce single, toutes les maisons de disques ont voulu nous signer.

R&F : Vous choisissez CBS la major où était Dylan.
Peter Perrett : Ce qui n’était pas malin. Seymour Stein de Sire et Chris Blackwell de Island nous voulaient aussi, ils auraient été de bien meilleurs choix. Ils aimaient vraiment notre musique, alors que les gens de CBS s’en foutaient.

R&F : “Another Girl, Another Planet” n’est devenu un hit qu’au fil des ans…
Peter Perrett : Oui, il y a plein de films qui l’utilisent, beaucoup de groupes l’ont repris... Et puis il y a la téléphonie, avec la pub Vodafone...

R&F : Ce qui a provoqué la réunion des Only Ones en 2007…
Peter Perrett : J’ai découvert cette pub à la télé. Personne ne m’avait demandé l’autorisation. American Express m’avait déjà proposé un énorme paquet d’argent, mais je m’étais embrouillé avec la compagnie des droits de publishing, ça ne s’était pas fait. Pour Vodafone, ils se sont carrément passés de mon feu vert ! Ça m’a finalement bien arrangé. Le morceau était diffusé à la télé dix fois par jours, j’ai touché plein de fric, et une nouvelle génération a découvert ma musique... C’est juste dommage que ce soit arrivé quand je prenais encore plein de drogues : l’argent est passé dedans...

R&F : En 1980, vous tournez aux Etats-Unis en première partie des Who.
Peter Perrett : On avait déjà joué aux Etats-Unis, ça s’était très bien passé, mais là, avec les Who, on s’est retrouvé dans des stades avec un son super pourri. Peut être pour qu’on ne fasse pas d’ombre aux Who, les techniciens nous ont fait un son tout riquiqui, même pour ma chambre la sono aurait été trop faible. On a fait huit concerts avec eux, c’était assez... chaotique.

R&F : Pourquoi ?
Peter Perrett : Ça n’allait plus au sein des Only Ones. On ne s’entendait plus, chaque problème engendrait des drames. On s’est retrouvé à Los Angeles à ne rien faire en attendant notre prochain concert, et là, tout a déraillé. J’avais loué une voiture, mais le gardien du parking m’a cherché des noises. Ça m’a rendu fou, je lui ai foncé dessus. Il a sauté dans des poubelles au dernier moment, j’étais vraiment à deux doigts de l’écraser. Sur le moment, ça m’a beaucoup fait rire, c’est dire l’état dans lequel j’étais. C’était n’importe quoi. On n’a pas attendu notre retour pour se séparer : après la dernière date à New York, les Only Ones, c’était terminé — même si on a encore fait en Angleterre deux concerts en 1980 et un en 1981.

R&F : On aurait pu croire qu’un album solo de Peter Perrett allait sortir en 1982. Il a fallu attendre 1996. Qu’est-ce qui s’est passé ?
Peter Perrett : Je ne sais pas. Je jouais pourtant de la guitare. Mais je me droguais, surtout. C’est mon seul regret : pourquoi ne pas avoir enregistré un disque à ce moment ? Créativement, j’aurais été au top. Après, le reste des années 80, j’étais malade, une santé catastrophique. Quand ça a été mieux, j’ai enregistré “Woke Up Sticky”. On était déjà en 1996.

Une santé catastrophique

R&F : Revenir après un trou de seize ans, ça devait vous faire bizarre, il s’était passé 100 000 trucs en musique : vous suiviez l’actualité ?
Peter Perrett : J’étais au courant qu’un groupe nommé Nirvana était apparu et avait disparu. Je suivais tout ça à la télévision. Je n’étais pas scotché devant, mais elle était toujours allumée, durant seize ans, quoi que je fasse. Et quand “Smells Like Teen Spirit” s’est mis à résonner dans la lucarne, ça m’a fait le même effet que pour tout le monde : ça faisait du bien. Kurt Cobain, on l’entendait : il avait le courage de ses convictions. Avant, qu’est-ce qu’il y avait ? Il y a eu les Smiths, excellents. Jesus And Mary Chain... Je n’ai pas retenu énormément de trucs...

R&F : Les Only Ones se sont reformés en 2007, à une époque où de nombreux groupes, que ce soient les Strokes ou les Libertines, vous citaient comme influence. Vous en étiez fier ?
Peter Perrett : Oui... Ce n’était pas comme si je me disais, en écoutant ces groupes : mais qu’est-ce qu’ils racontent, je n’ai rien à voir avec eux ! Ils sont bons.

R&F : Vous regrettez d’avoir consacré l’essentiel de votre vie à la drogue ?
Peter Perrett : Ce que je pourrai regretter, c’est que la drogue m’a empêché de composer davantage. Mais quand je vois la carrière de musiciens reconnus, qui ont sorti 30 albums et tourné dans 2000 stades, alors non, ce n’est pas ça que je regrette. J’ai choisi ce mode de vie, je ne vais pas chercher aujourd’hui à me faire plaindre. J’ai retrouvé ma passion pour le rock, alors fuck les regrets. ★

Album *“How The West Was Won” (Domino)*

Photo Steve Gullick-DR et Archives Rock&Folk-DR

Six chansons

commentées par Peter Perrett

"SHOWDOWN" (sur "England's Glory", 1987)

"On retrouve ici Zena et son frère Harry Kakoulli, notre bassiste, qui ralliera ensuite Squeeze. Un jeune journaliste du NME, Nick Kent, a écouté une copie, on lui a fait croire que c'était des démos de Lou Reed, il était bluffé. On est devenus très amis."

"NO PEACE FOR THE WICKED" (sur "The Only Ones", 1978)

"Il n'y a pas que 'Another Girl, Another Planet' ! On avait plein de morceaux pour ce premier album, on a sélectionné nos plus récents. Comme 'No Peace For The Wicked', qu'on a enregistré juste après avoir signé chez CBS."

"SOMEONE WHO CARES" (sur "Even Serpents Shines", 1979)

"Le plan était de sortir cette ballade en single, dans la foulée de 'Another Girl, Another Planet', qui devait être un hit. Ça n'a pas été le cas, alors il a fallu sortir pour notre deuxième album un autre morceau up-tempo, 'You've Got To Pay'... Comme ça on a pu prendre le temps de retravailler 'Someone Who Cares', on a eu l'idée de rajouter des cordes, ce qu'on a fait avec un synthé, un ARP Solina, ça a donné au morceau une dimension supérieure. C'est une de mes chansons que ma mère préfère."

"MY WAY OUT OF HERE"

(sur "Baby's Got A Gun", 1980)
"Une chanson d'Alan Mair, le bassiste, c'est lui qui la chante. Il m'en a voulu parce que le morceau m'est crédité, mais je n'y suis pour rien, c'est une erreur du label."

"PRISONERS" (sur "Remains", 1984)

"Composé en 76, enregistré avec Kellie, Alan, John soient les Only Ones tout juste formés, plus Gordon Edwards au clavier, qui jouait avec les Pretty Things. Keith Richards a craqué sur ce morceau."

"NOTHING WORTH DOING"

(sur "Woke Up Sticky", 1996)
"Même si ce morceau signifie **'Ça valait pas le coup'**, *revenir en 1996 avec ça, si, ça valait le coup. Je ne suis pas mécontent de l'effet flanger que j'ai mis".*

Enfant au regard espiègle

DE SYD BARRETT A PINK FLOYD

Comment Pink Floyd a-t-il démarré ? Emmenée par un curieux jeune homme originaire de Cambridge, une bande d'étudiants en art découvre le psychédélisme naissant et la vie souterraine londonienne.

PAR ERIC DELSART

Les versions divergent quant au premier emploi du surnom de Syd pour désigner Roger Keith Barrett. La version la plus connue veut qu'on lui ait attribué ce sobriquet à cause d'un bassiste de jazz local nommé Sid Barrett. Une autre version, défendue par Geoff Leyshon, un ancien camarade de classe au collège, voudrait qu'il l'ait gagné bien avant, aux alentours de 1959, un jour où il avait oublié son béret chez les scouts. Quoi qu'il en soit, le personnage de Syd a commencé à prendre vie alors que ce dernier était au collège, au début des années soixante, puis au sein de la scène musicale de Cambridge et son cercle d'amis. Mais pour sa famille proche, il est toujours resté Roger.

Exploration spatiale

Né le 6 janvier 1946 à Cambridge, Roger Barrett est le quatrième d'une famille de cinq enfants. Issu de la bourgeoisie, il a grandi dans la grande maison familiale du 183 Hills, en banlieue proche du centre de cette ville dominée par les universités. Sa sœur Rosemary, sa cadette d'un an avec qui il forme un binôme inséparable à l'enfance, le décrit comme un bambin joyeux, toujours prêt à faire le spectacle pour sa famille. Un trait de caractère qui plaît énormément à son père médecin qui, derrière son apparence austère, a toujours lui aussi nourri une fibre artistique. Musicien amateur, Max Barrett pousse ses cinq enfants à apprendre le piano dès leur plus jeune âge et apprécie les élans artistiques de son plus jeune fils qui très tôt manifeste un talent certain pour le dessin. Roger grandit ainsi entouré de livres et bercé de musique classique, non loin de la campagne dans laquelle il affectionne se promener. Un monde de quiétude et de verdure proche de celui décrit dans les contes de fées que lui lit sa mère Winifred. Cet enfant au regard espiègle qui amuse sa sœur en dirigeant un orchestre imaginaire depuis son lit, adore les contes de fées et la science-fiction, des thèmes qu'on retrouve au cœur de l'œuvre de Pink Floyd, de "Lucifer Sam" où le chat de Barrett rappelle le Cheshire Cat d' "Alice Au Pays Des Merveilles" à ce "Scarecrow" sorti tout droit du "Magicien D'Oz" en passant par l'exploration spatiale façon Dan Dare (héros de comic britannique) d' "Astronomy Domine". L'enfant qui adore le manège de la pieuvre de la Cambridge Midsummer Fair (immortalisé dans "Octopus") restera toute sa vie marqué par son enfance (un extrait du conte "The Little Grey Men" de Denys Watkins-Pitchford a même été lu à ses funérailles en 2006), devenue pour lui une sorte de paradis perdu à la mort de son père, d'un cancer, en 1961.

Adolescent fantaisiste

C'est après cet événement que l'attitude de Roger commence à changer et que la personnalité excentrique de Syd prend le pas. C'est à cette époque aussi qu'il rencontre au collège un noyau d'amis qui s'avéreront cruciaux dans l'histoire de Pink Floyd : Storm Thorgerson (futur designer de pochettes avec Hipgnosis), le guitariste Rado *Bob* Klose et surtout Roger Waters, avec qui Syd partage le fait d'avoir perdu son père. Adolescent fantaisiste et indiscipliné qui agace ses professeurs, il prend chez lui possession de l'ancienne salle de jeu des enfants Barrett pour en faire son QG. Il y entrepose peintures et disques, y reçoit petites amies et copains, notamment David Gilmour, rencontré au lycée, avec qui il passe des après-midis à perfectionner son jeu de guitare, sa nouvelle obsession. Chuck Berry et Bo Diddley sont passés par là, et bien que la peinture reste sa vocation première Syd commence alors à jouer dans des groupes amateurs tels que Geoff Mott And The Mottoes ou Those Without, en compagnie desquels il reprend Jimmy Reed. En septembre 1964, Syd quitte Cambridge pour entrer à Camberwell, prestigieuse école d'art londonienne et partage une maison à Highgate avec Bob Klose et Roger Waters, dont un des professeurs est le propriétaire. Waters possède déjà sa clique au Regent Street Polytechnic, son école d'architecture, et a formé plusieurs groupes avec deux copains d'école,

Photo Harry Goodwin/ Dalle

Roger commence à changer et la personnalité excentri

le batteur Nick Mason et le claviériste Rick Wright (Sigma 6, Architectural Abdabs puis The Tea Set). Bob Klose rejoint cette bande rapidement avant que Syd ne l'imite à l'automne 1964 à l'insistance de Roger Waters, ce dernier choisissant même de passer à la basse pour intégrer son ami d'enfance.

Pink Anderson et Floyd Council

Versé dans le rhythm'n'blues, The Tea Set — argot jazz pour désigner la marijuana — est alors le seul groupe amateur de l'école d'architecture, qui bénéficie d'une salle permettant de donner des concerts. C'est en ces lieux que le groupe parvient à obtenir quelques premières parties, notamment celle des Tridents menés par Jeff Beck. Aux environs de Noël 1964, le groupe entre pour la première fois dans un studio par l'entremise d'un ami de Rick Wright. C'est ici qu'ils enregistrent les six morceaux exhumés en 2016 dans le coffret "Early Years 1965-1972" de Pink Floyd : une reprise de "I Am A King Bee" de Slim Harpo calquée sur celle des Rolling Stones, une étrangeté pop écrite par Roger Waters nommée "Walk With Me Sydney", et les premiers morceaux de Syd. Parmi eux, on trouve un amusant mais oubliable Diddley beat nommé "Double O Bo", l'entêtante "Lucy Leave" qui montre un groupe R&B plutôt doué, la cinglante "Remember Me", véritable morceau garage rock à l'américaine (même le chant est accentué en ce sens) et ce "Butterfly" au refrain scandé qui offre un aperçu des choses à venir. Ainsi armé d'une indispensable démo, le groupe peut alors participer à des *battle of the bands* et passer des auditions, dont une pour la fameuse émission Ready Steady Go!, sans succès. Bob Klose quitte alors le groupe, un coup dur car il en est le meilleur musicien. Le groupe continue de se voir régulièrement malgré tout pour répéter durant l'automne 1965. A l'occasion d'un concert donné dans une base de la Royal Air Force près de Londres, un autre groupe à l'affiche joue déjà sous le nom de Tea Set. Il faut alors trouver un autre blase et Syd propose The Pink Floyd Sound au débotté. Un nom emprunté aux prénoms des bluesmen Pink Anderson et Floyd Council que le reste du groupe accepte sans trop poser de question. Subitement, le vent se met à tourner pour le groupe qui est engagé au Marquee à Londres pour une soirée nommée *The Trip*, comme un présage. L'époque est alors aux happenings et il est demandé au groupe de ne pas hésiter à faire durer ses morceaux. Doué pour l'exercice, Pink Floyd est engagé pour tous les dimanches suivants. Il joue dans des soirées intitulées *Spontaneous Underground*. C'est ici qu'il fait la rencontre de Peter Jenner qui, impressionné par la toile sonore créé par le son de guitare de Syd Barrett et le Farfisa de Rick Wright, devient manager du quartette. Il suggère de retirer le terme *Sound* du nom.

Freaks dégénérés

Ainsi, à l'automne 1966, sous la direction de Jenner et de son associé Andrew King, The Pink Floyd est mis en contact avec la London Free School, un collectif d'intellectuels illuminés qui a organisé en 1965 l'International Poetry Incarnation réunissant 7 000 personnes à l'Albert Hall autour du poète Allen Ginsberg. Un événement considéré comme la naissance de l'underground londonien des années 60. The Pink Floyd devient alors le groupe maison de la London Free School, participant aux concerts organisés par le collectif dans l'église All Saints de Notting Hill. Devant un parterre de marginaux sous emprise de psychotropes, le groupe commence alors à explorer les horizons psychédéliques, abandonnant peu à peu le R&B pour s'évader dans des morceaux aventureux écrits par Barrett durant l'été 1966. Sensation souterraine, le groupe est recruté pour assurer le concert d'inauguration de l'International Times, journal créé par John Hopkins pour promouvoir la contre-culture. En octobre, le groupe se produit à la Roundhouse, à Camden. Bien aidé par un light-show innovant, il fait très forte impression devant une foule immense composée de toutes les personnalités hip de Londres. Très vite, les rassemblements de ce genre deviennent un rituel hebdomadaire par l'entremise de Joe Boyd et de ses soirées UFO ("Underground Freak Out"). La première a lieu le 23 décembre 1966, au Blarney Club, dans le quartier de Tottenham Court Road. The Pink Floyd, véhicule idéal des voyages lysergiques de l'audience, en est l'évidente tête d'affiche. Malgré tout, les membres du groupe restent des outsiders au sein de toute l'assemblée de freaks qui naviguent dans cette scène. Les membres de Pink Floyd, de l'aveu de Nick Mason, ne sont alors pas de grands explorateurs en matière de drogues. Ils tournent encore à la bière et aux joints occasionnels. Seul Syd expérimente le LSD. Il vit désormais dans un appartement de Cromwell Road avec sa petite amie Jenny Spires, le photographe Mick Rock et quelques freaks dégénérés qui vouaient un culte à l'église de Timothy Leary. Très vite, la puissante drogue hallucinogène devient une habitude pour Barrett, capable de s'envoyer quatre trips dans la même journée. Un mode de vie qui provoque rapidement des effets dramatiques sur sa santé mentale, bien avant que le chanteur ne se détruise les neurones au Mandrax. On a parlé de schizophrénie au sujet de Syd Barrett, sa sœur Rosemary, qui fut infirmière, le voit plutôt atteint du syndrome d'Asperger,

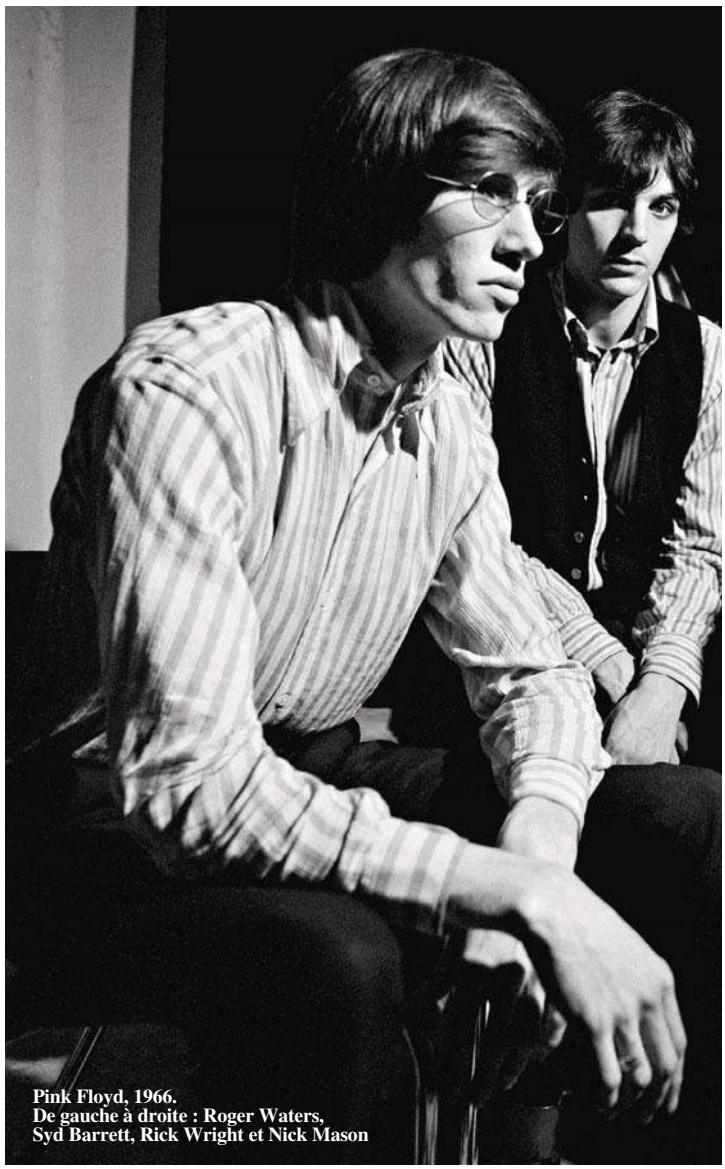


Photo Pink Floyd Music Ltd-DR

Pink Floyd, 1966.
De gauche à droite : Roger Waters, Syd Barrett, Rick Wright et Nick Mason

que de Syd prend le pas

une forme d'autisme. Syd présentait sans doute un terrain mental fragile, mais difficile de sortir indemne d'un tel régime de stupéfiants.

Rude réveil

En janvier 1967, Pink Floyd entre au studio Sound Techniques d'Old Church Street avec Joe Boyd, qui a des connexions chez Polydor. Entre autres extraits de son répertoire scénique, le groupe enregistre "Arnold Layne", malicieuse histoire d'un voleur de sous-vêtements féminins, condensée en 3 minutes de pop psychédélique, mais avant que le single ne soit publié, une révolution de palais a lieu : le succès du groupe est monté aux oreilles d'EMI — alors le plus grand label britannique et maison des Beatles — qui propose au groupe un contrat. Devant l'avance proposée et la perspective d'enregistrer aux studios d'Abbey Road, le groupe accepte sans hésiter, délaissant Boyd au passage, EMI préférant utiliser Norman Smith, son producteur maison pour l'album à venir. Ce n'est qu'à ce moment là que les membres du groupe quittent leurs études respectives. C'est aussi à partir de ce moment que le groupe commence à sillonner le pays pour faire connaître sa musique.

Photo Nick Helderman-DR

JACCO GARDNER
AMATEUR DE SYD

Le brillant musicien hollandais évoque son héros de jeunesse.

Dans son studio aux Pays-Bas, Jacco Gardner avait accroché au mur ses peintures d'adolescent : des portraits de Syd Barrett. Aujourd'hui localisé au Portugal, le musicien mène à bien une flopée de projets expérimentaux et joue de la basse avec un groupe psyché zambien culte des seventies (The Witch). Allo Jacco ?

ROCK&FOLK : Que représente Syd Barrett pour vous ?
Jacco Gardner : Quand j'avais 12 ans, j'écoutais du rock alternatif, du grunge ou des choses comme Rage Against The Machine. Découvrir Syd Barrett a représenté une sorte de libération. J'ai découvert quelqu'un de moins cynique, de très libre, qui correspondait parfaitement à ma personnalité. Un monde de rêve et d'imagination s'ouvrait à moi.

R&F : Que vous a-t-il appris ?
Jacco Gardner : Grâce à lui, les musiciens ont compris qu'il n'était pas nécessaire d'utiliser toujours les mêmes suites d'accords. Les groupes utilisaient les suites d'accord du doo-wop, Syd Barrett a prouvé qu'on pouvait faire autre chose, utiliser des accords inattendus, s'inspirer de la musique classique. Quelque part, il a montré la voie à ce que feraient les Kinks et les Zombies juste après.

R&F : Le côté héros crâmé au LSD vous fascinait aussi ?
Jacco Gardner : Ça faisait partie du mythe. Je voyais en lui un personnage téméraire qui avait expérimenté avec la drogue. C'était une des grandes quêtes de l'époque : voir où se trouve la limite de la réalité. C'est d'abord ce qui m'a fasciné, avant de comprendre aussi pour sa schizophrénie.

R&F : Votre chanson préférée de Syd Barett ?
Jacco Gardner : Choix difficile, je dirais "Long Gone", sur "The Madcap Laughs". Elle a quelque chose d'assez terre-à-terre au départ puis évolue en quelque chose d'absolument fantastique.

R&F : Pink Floyd sans Syd Barrett, vous aimez ?
Jacco Gardner : Oui, sachant qu'il existe une dizaine de périodes distinctes chez Pink Floyd. J'aime particulièrement Pink Floyd juste après son départ, le groupe est triste, mais au bon sens du terme. Il y a une mélancolie magnifique, le groupe a l'air complètement perdu sans Barrett. Un morceau comme "See Saw" est un monde en soi. Le groupe est encore assez enfantin et joueur. Il le sera beaucoup moins à d'autres périodes. ★

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

A L'OMBRE DE SYD

COMMENT PINK FLOYD A-T-IL CONTINUÉ SANS SON LEADER INSAISISSABLE ?

C'est toute l'histoire de la seconde vie du groupe, perpétuellement hantée par le souvenir de Barrett.

Dire que Pink Floyd ne s'est jamais remis du départ de son leader relève de l'euphémisme. Si on oppose volontiers la carrière du groupe avec ou sans Syd Barrett (nombreux sont ceux pour qui le groupe perd tout intérêt après son départ), il faut bien admettre que Syd Barrett est omniprésent dans l'œuvre Pink Floyd, qu'il figure ou non au sein du groupe.

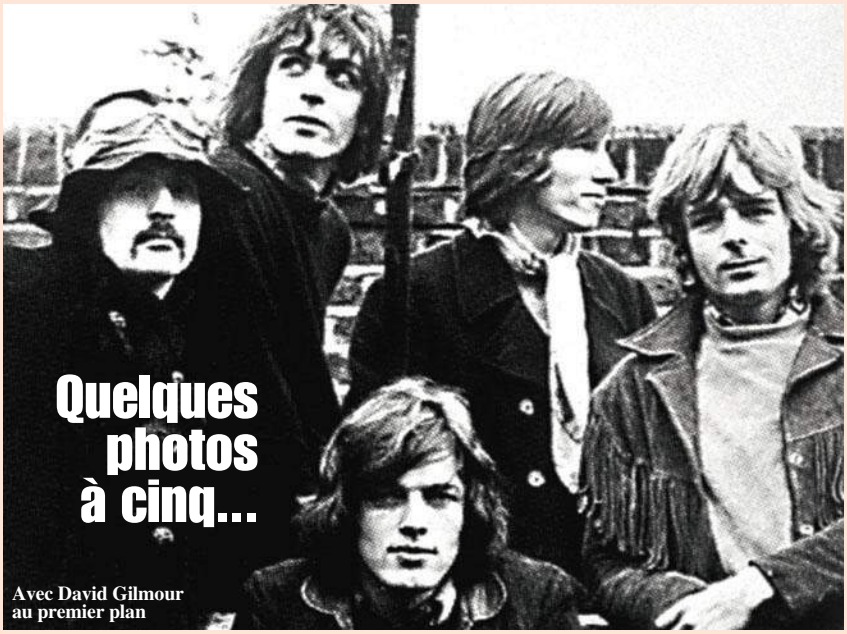
Attitude erratique

Bien sûr, dès les débuts de Pink Floyd, Syd Barrett en était la boussole. Son leader charismatique, guitariste, chanteur et principal auteur-compositeur de 1965 à 1968, soit sur une poignée de singles et un album devenu légendaire, "The Piper At The Gates Of Dawn". Même lorsque sa santé mentale a commencé à décliner, il en restait le focus. En témoigne le single "Vegetable Man"/ "Scream Thy Last Scream", prévu pour la fin d'année 1967, avant que son absence totale d'attrait commercial ne soit enfin remarquée par quelqu'un de sensé chez EMI. Il ne s'était écoulé que trois mois depuis la sortie de son premier album et Syd était déjà autre part, après une tournée américaine qui avait viré au désastre en raison de son attitude erratique. C'est ainsi que, fin décembre, le groupe a contacté David Gilmour pour — à l'origine — l'épauler sur scène, Pink Floyd tentant un moment de se convaincre qu'il pouvait fonctionner avec Syd comme membre on/ off à la façon de Brian Wilson. D'où quelques photos à cinq, avant que son départ ne soit acté début 1968, alors que le groupe enregistre son deuxième album. Il en résulte "A Saucerful Of Secrets", dont les initiales forment "SOS", comme si le groupe devenait un navire sans capitaine envoyant un message de détresse. Un album hybride où la rupture avec Syd n'est pas complète — la sera-t-elle jamais ? — comme en témoigne "Corporal Clegg", une vignette courte dans laquelle Roger Waters tente maladroitement d'émuler le style de son ami, et surtout avec sa conclusion "Jugband Blues", magistral chant du cygne de Syd Barrett dans lequel il se montre sarcastique envers ses amis (*"It's awfully considerate of you to think of me here / And I'm most obliged to you for making it clear that I'm not here"*). Pink Floyd, par l'entremise de Rick Wright, tente alors de produire des chansons au format pop dans la veine de Syd ("Point Me At The Sky", "It Would Be So Nice", échecs commerciaux) et continue brièvement de ne jouer que son répertoire. Un court instant, cette formule fait la blague, avec un David Gilmour singeant au mieux le style et vaguement la dégaine de Barrett, mais très tôt le groupe s'en détache pour entrer dans une phase d'expérimentation et de concepts morts-nés. Quand "Ummagumma" sort en 1969, c'est un Pink Floyd en pleine quête d'identité qui se dévoile. L'album, double, révèle sur son premier disque studio quatre musiciens ayant chacun composé dans leur coin dix minutes de musique expérimentale sans véritable direction, ni liant. Heureusement, le second disque live sauve l'album du naufrage, notamment grâce à une version dantesque d' "Astronomy Domine" en ouverture.
Une fois de plus, le groupe s'en remet à Syd. Chose étonnante, ce dernier s'en remet également à ses anciens camarades à la même période. En plein milieu des séances d' "Ummagumma", Syd, après avoir passé la fin de l'année 1968 en hôpital psychiatrique, a sollicité ses anciens partenaires et amis pour l'aider à terminer son premier album solo. En deux jours, les 12 et 13 juin 1969, l'essentiel de "The Madcap Laughs" est mis en boîte, avant d'être bouclé en juillet. Richard Wright et David Gilmour remettront le couvert l'année suivante pour "Barrett", son ultime album. Comme s'il avait payé sa dette envers son créateur, Pink Floyd commence enfin à s'affirmer autour de cette période et finit par trouver sa voie, celle d'un blues cosmique porté aux nues par des claviers stellaires, des guitares claires et au groove souverain. Un style qu'on entraperçoit sur "Atom Heart Mother", malheureusement noyé sous des flonflons indigestes et qui atteint sa plénitude sur "Meddle", le premier chef-d'œuvre du groupe sans Syd. C'est en 1973 que cette version de Pink Floyd atteint son zénith critique et commercial. Pourtant, sous la houlette de Roger Waters, parolier en chef du groupe, Pink Floyd aborde des thématiques angoissantes, preuve que le traumatisme de la déchéance de Syd n'a pas été surmonté. "Dark Side Of The Moon" s'ouvre sur une voix désincarnée énonçant *"I've always been mad"* et fait de multiples références à Syd Barrett, notamment sur "Brain Damage" (*"There's someone in my head but it's not me"*). L'ombre de Syd plane bien plus encore sur son successeur, "Wish You Were Here", qui se montre plus direct : c'est un album hommage dans lequel Waters se languit d'avoir perdu son vieil ami ("Wish You Were Here") et lui adresse une chanson poignante ("Shine On You Crazy Diamond").

Folie et isolement

Syd, qui se fait de nouveau appeler Roger, vit désormais reclus chez sa mère à Cambridge et sa visite impromptue aux studios d'Abbey Road alors que le groupe y enregistre cet album qui lui est dédié, affectera durablement les musiciens. L'œil hagard, chauve, en surpoids, les sourcils rasés, le *diamant fou* que décrit le groupe est méconnaissable. Gilmour et Waters n'auront alors de cesse d'essayer de l'aider en plaçant régulièrement ses morceaux dans des compilations afin de lui assurer des royalties. Dès lors, l'œuvre du groupe prend un tour sombre. En 1977, Pink Floyd publie "Animals", aux sonorités inquiétantes et à la noirceur glaçante. Deux ans plus tard, "The Wall" poursuit l'exploration des thématiques de folie et d'isolement inspirées par Barrett. Ambitieux sur la forme — un opéra-rock sur deux disques — "The Wall" narre les mésaventures de Pink, un anti-héros modelé d'après Syd qui, après des épisodes de folie et de violence, se coupe du monde derrière un mur de briques. De toutes les chansons de l'album, "Nobody Home" est celle qui trace le lien le plus direct entre Pink et Syd (*"I've got wild staring eyes"*). Malheureusement, "The Wall" marque aussi le début de la discorde entre David Gilmour et Roger Waters, et ce dernier s'en ira avec fracas peu après la sortie de "The Final Cut". Deux factions se forment, et Gilmour récupère le nom et les droits de Pink Floyd qui poursuit sa route avec un son désormais plus édulcoré et des albums fainéants. Syd devient alors une sorte de figure tutélaire à laquelle Pink Floyd se réfère sans cesse. Chaque concert est l'occasion de lui rendre hommage et Gilmour n'oublie pas de glisser "Astronomy Domine" dans le coffret "Pulse" de l'ultime tournée du groupe en 1994. Le sommet est atteint avec le clip du tube "High Hopes", issu de "The Division Bell", dans lequel on voit une foule promener un buste gigantesque de Syd Barrett aux alentours de Cambridge. Syd est statufié par son propre groupe qui met alors son histoire entre parenthèses. Désormais, quand Pink Floyd refera parler de lui, ce sera pour une reformation d'un soir, à l'occasion du Live 8 en 2005, l'opportunité de dédier deux chansons à Syd, comme si, pour Waters et Gilmour, l'unique possibilité de se trouver sur la même scène passait par un amour mutuel pour leur mentor. Par sa présence, ou son absence, Syd Barrett est le ciment qui lie Pink Floyd. Alors que, depuis 30 ans, Roger Waters et David Gilmour se disputent l'héritage du groupe, chacun ayant pour lui des arguments forts à faire valoir, aucun des deux n'aura jamais le dernier mot : depuis 1965, Pink Floyd est le groupe de Syd Barrett. Il n'a jamais cessé de l'être. ★

ERIC DELSART



Avec David Gilmour au premier plan

Photo Archives Rock&Folk-DR

Photo Andrew Whittuck/ Redferns/ Getty Images

Syd, le regard perdu...

Le réveil est rude. Avec un seul single peu diffusé sur les ondes, le groupe est vu comme une curiosité pour le public des clubs provinciaux peu enclins aux happenings psychédéliques. Les réactions vont de l'indifférence à la violence, et de nombreux promoteurs refusent de payer le groupe après ses prestations. Pourtant Pink Floyd tourne sans relâche, sans se rendre compte que la santé de Syd commence à décliner et revient une fois par mois à l'UFO. Le couronnement de ce bouillonnement psychédélique londonien a lieu lors du 14-Hour Technicolor Dream organisé le 29 avril à l'Alexandra Palace. Un festival qui réunit la crème de l'underground (Soft Machine, Tomorrow...) et dont Pink Floyd est la tête d'affiche. Durant le concert, Syd, le regard perdu, épuisé par un marathon de concerts, affiche des signes inquiétants. Dans son autobiographie "Gong Dreaming", Daevid Allen (Soft Machine puis Gong) décrit la situation : "*Je regardais, fasciné, ce jeune homme aux yeux fous et fixes qui caressait sa guitare avec des objets en métal. La musique ainsi créée était presque wagnérienne dans sa puissance émotionnelle (...). Néanmoins il y avait quelque chose de dérangeant à sa racine. Le guitariste au glissando donnait l'impression qu'il n'avait pas envie d'être là.*"

Quinze jours plus tard, le groupe publie son deuxième single "See Emily Play" qui se classe à la cinquième position des charts, ce qui permet au groupe de passer à Top Of The Pops avant de filer enregistrer son premier album à Abbey Road. Des séances qui parviennent à saisir l'essence de Syd une dernière fois avant que son feu sacré ne s'éteigne. Enregistré essentiellement entre février et mai, "The Piper At The Gates Of Dawn" sort au crépuscule du Summer Of Love, le 5 août 1967. C'est déjà une photographie du passé. Le Syd facétieux que l'on entend sur les comptines lumineuses que sont "Bike" ou "Lucifer Sam" n'est déjà qu'un souvenir. Son été de l'amour se déroule à Formentera, une île au large d'Ibiza, en compagnie d'un médecin et de sa petite amie. Son comportement erratique empire, si bien qu'une semaine exactement après la sortie de "The Piper", Pink Floyd annule sa venue au Windsor Jazz Festival, officiellement pour cause de *"fatigue nerveuse"*. La première annulation d'une longue série, et déjà le début de la fin pour Syd, qui n'a alors que 21 ans. ★

“Déjà ailleurs”

“The Piper At The Gates Of Dawn”

Le premier album de Pink Floyd fascine depuis cinq décennies. Voici quelques clés pour appréhender ce disque fondateur du psychédélisme à l’anglaise.

PREMIERE PARUTION LE 5 AOUT 1967

La meilleure définition de Pink Floyd, à l’époque du premier album, a été donnée par Norman Smith, producteur, qui qualifiait sa musique de *“billet d’humeur musical”*. Artisan, en tant qu’ingénieur du son, de celui des Beatles jusqu’à “Rubber Soul” (inclus), Smith a été, de son propre aveu, déstabilisé par les chansons non-conventionnelles de Syd Barrett, et les arrangements dont le claviériste Richard Wright était en grande partie responsable. Il est évident, en écoutant “The Piper At The Gates Of Dawn”, que sa production est allée dans le sens des compositions excentriques. Suggérée par sa direction (EMI), la collaboration a été scellée après que Norman Smith a vu Pink Floyd en concert au UFO Club. Mais l’arbre de la scène lui a caché la forêt du studio. Il a rapidement constaté que ce que le groupe proposait en live n’était qu’une partie de ce qu’il comptait enregistrer. Smith s’est également aperçu, un peu moins vite, que quelque chose ne tournait pas tout à fait rond chez Syd Barrett, principal compositeur du groupe, et aussi que les drogues, et plus précisément le LSD, avaient un effet désastreux sur son comportement. A ce sujet, on précise que parmi les rares survivants de l’entourage de Barrett, deux factions s’affrontent : la première prétend qu’il aurait consommé du LSD pendant deux ans en quantité astronomique, tandis que l’autre soutient qu’il n’en aurait pris que de rares fois, mais sans mégoter sur le dosage. Où la vérité se situe-t-elle ? Nul ne le sait. Ce qui est probable par contre, c’est que si le LSD a déclenché quelque chose de fatal en Barrett, le terrain (sa condition cérébrale) était vraisemblablement propice à un genre d’auto-lobotomie définitive. Quoi qu’il en soit également, même s’il devait être une proie facile pour les dealers qui s’incrustaient dans le sillage des musiciens à l’époque, il n’est pas le seul à avoir abusé de substances et tous n’en sont pas morts. Les faits sont pourtant là : à la fin du Summer Of Love, Barrett sera jugé inapte à poursuivre l’aventure du quartette qu’il aura dirigé, sur le plan artistique, depuis ses débuts.

Mixage compris, les séances de “The Piper” se sont étalées, aux EMI Studios (qui ne s’appelaient pas encore Abbey Road), entre le 21 février et le 20 juillet 1967. Dès le 7 août, Pink Floyd y retournera pour enregistrer les chansons de l’album suivant, “A Saucerful Of Secrets”. Les sessions ont principalement eu lieu dans le studio 3 (les Beatles, en mode “Sgt. Pepper”, occupaient généralement le 2), et Norman Smith a travaillé avec plusieurs ingénieurs du son et assistants : Peter Brown, Jeff Jarrett et Michael Sheady, le plus souvent. Le challenge de Smith a été de faire cohabiter sur un même album ce qu’il avait compris de Pink Floyd en le voyant sur scène et les chansons plus courtes, dans l’esprit de “Arnold Layne”, face A d’un single produit par Joe Boyd aux Sound Techniques Studios, paru en mars. Ayant signé le groupe fin février, EMI a évincé Boyd au profit d’un producteur maison. Norman Smith va enregistrer assez vite et sans trop interférer les titres du répertoire live dans lesquels l’improvisation est conséquente : “Astronomy Domine”, “Interstellar Overdrive”, “Pow R Toc H” et “Take Up Thy Stethoscope And Walk”. Si les trois premiers se ressentent de l’influence de Syd Barrett, le quatrième, signé Roger Waters, trouvera naturellement sa place sur l’album (à l’origine, en fin de première face). Régulièrement joués devant un public assez snob à Londres et suscitant l’indifférence en province, ces morceaux justifient qu’à l’époque, le management de Pink Floyd privilégiait le mot *“performance”* pour annoncer ses concerts. Si les quatre membres de la formation écoutaient avec assiduité tout ce qui sortait dans le registre pop-rock, Syd Barrett avait un faible pour le

musicien avant-gardiste Sun Ra et surtout le groupe AMM. Ce quintette free jazz repoussait les limites du genre, qualifiait ses concerts de *"sessions"* et son guitariste, Keith Rowe, a été l'un des pionniers de la guitare préparée. Cet anticonformisme trouve un écho dans les titres précités, mais instille également les chansons dites plus conventionnelles du Floyd des débuts, notamment "Arnold Layne" et l'autre single enregistré pendant les séances de "The Piper" : "See Emily Play". Un demi-siècle plus tard, on ne peut affirmer avec certitude qui était Emily, mais une chose est sûre : d'un point de vue purement musical, sur le plan harmonique et de la construction, l'audace de la chanson est remarquable. Guitariste, Barrett compose en naviguant du mineur au majeur (et vice-versa) quand d'autres hésiteraient à le faire, et beaucoup des accords qu'il passe ne sont séparés que d'un demi-ton. Dès lors, ses mélodies aux résonances enfantines donnent l'impression d'être suspendues, en équilibre instable. Ainsi, les *comptines* de Syd, passées à la moulinette d'un groupe qui met en exergue leur côté déjanté, se révèlent bien plus complexes qu'elles en ont l'air. "Lucifer Sam", écrite pour son chat et sa petite amie de l'époque, comme "Matilda Mother" qui fait référence aux souvenirs d'enfant farouche qu'il était, résultent de juxtapositions d'éléments que peu de groupes auraient osées. "Flaming" démarre comme une chanson pop viciée par ses arrangements proches de l'illustration sonore, avant d'en passer par une sorte de section instrumentale sans repère, mais jamais confuse. Avec son départ à la "See Emily Play", "The Gnome" est une des chansons, d'humeur folk, faussement naïves du disque. La grille d'accord est complexe et si JRR Tolkien est la première influence des paroles, la mélodie est purement *barrettienne* et préfigure l'œuvre solo de Syd.

Le milieu des années 60 est propice à la contestation. Dans le même temps, la musique indienne fait irruption en Occident et, via la méditation transcendantale ou la lecture d'ouvrages tels que le "Yi Jing" ou "Le Livre Des Morts Tibétain", les courants spirituels venus d'Asie commencent à faire de nombreux adeptes. Pour les jeunes, ces découvertes s'ajoutent à celles des écrivains beat et des premiers disques psychédéliques.

"Chapter 24", inspirée par le "Yi Jing", doit son caractère incantatoire à un genre de bourdon, une constante de la musique indienne (et celtique), qui donne l'impression de la traverser de part en part. Troisième chanson consécutive de l'album sur laquelle Nick Mason (musicien le moins expérimenté du groupe, il a parfois cédé ses baguettes à Norman Smith) joue des percussions plutôt que de la batterie, "The Scarecrow", merveilleusement agencée, est aussi chahutée que l'esprit de son créateur. Ni totalement expérimentale, ni foncièrement psychédélique, "The Scarecrow" ne dure qu'un instant, mais ses arrangements ciselés (l'entrée de la guitare douze-cordes, la basse jouée à l'archet par Roger Waters) en font un des sommets de l'album. Il s'achève par "Bike", aux accords élémentaires, dont le texte renvoie à l'enfance et trahit des préoccupations d'ordre sentimental. Le LSD a fait voyager Syd Barrett dans le temps. Bon nombre de ses références (le titre de l'album, notamment, qui est celui d'un des chapitres de "The Wind In The Willows", de Kenneth Grahame) proviennent de ses lectures de môme, des univers d'Edward Lear, Lewis Carroll ou Hilaire Belloc, dont la découverte peut s'avérer traumatisante. Mais, loin d'être régressifs, les textes de "The Piper" et certaines mélodies illustrent également la situation de mal-être dans laquelle Barrett s'est retrouvé au bout de quelques semaines d'enregistrement. Dès 1965, l'underground s'est organisé à Londres. Mais Barrett, qui ne s'est plus senti en phase avec ses camarades à partir du moment où Pink Floyd a signé avec EMI (Waters criait alors sa seule ambition — *"tirer des jolies filles et acheter de belles voitures"* — sur tous les toits...), n'a pas davantage apprécié d'être devenu le groupe phare de la contre-culture. Etre pris pour un étendard (l'épouvantail de "The Scarecrow" ?) va le déstabiliser. Dédaigneux du show-biz et du star-system, il trouvera momentanément refuge dans la dilution de l'image du groupe, sur scène notamment, où les effets spéciaux (les fameuses projections psychédéliques à base de mélanges d'huiles teintées et d'eau) vont faire disparaître les musiciens dans un tourbillon de couleurs mouvantes. Ce sera le notamment le cas lors du 14-Hour Technicolor Dream fin avril, ce concert-happening marathon immortalisé par Peter Whitehead dans son film "Tonight Let's All Make Love In London".

Certains estiment que Pink Floyd se résume à ses deux premiers 45 tours ou, plus restrictif encore, à "See Emily Play", souvent considéré comme le meilleur single de toute la pop anglaise. Pour mémoire, on rappelle que même s'il ne figure pas sur "The Piper" (et n'a pas été enregistré aux EMI Studios, mais à Sound Techniques — l'idée était de retrouver un son proche de "Arnold Layne" — qui n'avait rien d'exceptionnel, mais était doté d'effets de réverbération très spécifiques), c'est aussi Norman Smith qui l'a produit. David Gilmour était présent, à l'invitation de Barrett, à cette séance du 18 mai 1967. L'enregistrement de l'album, dont Syd voulait garder le contrôle malgré ses errances, n'était pas terminé, mais Gilmour prétend que *"Syd était déjà ailleurs"*, et ne l'a pas reconnu. C'est dans un état au tertiaire qu'il a chanté et joué de la guitare sur ce miracle. "The Piper", dont la réédition des quarante ans (triple CD, parue en 2007) reste la plus complète, est à la fois un des disques les plus précieux de l'année de sa parution et le plus tragique de la décennie. Depuis juillet 2006 et le décès de Syd Barrett, on sait qu'on n'en saura jamais plus que ce qu'on imagine à propos de cette œuvre unique, en forme de *Hello, Goodbye.* Certes, elle continue de livrer beaucoup à chaque écoute, mais pas assez de secrets pour remplir une soucoupe. ★

JEROME SOLIGNY

Photo Vic Singh/ Pink Floyd Music Ltd-DR

Brian était impressionné

ANITA PALLENBERG

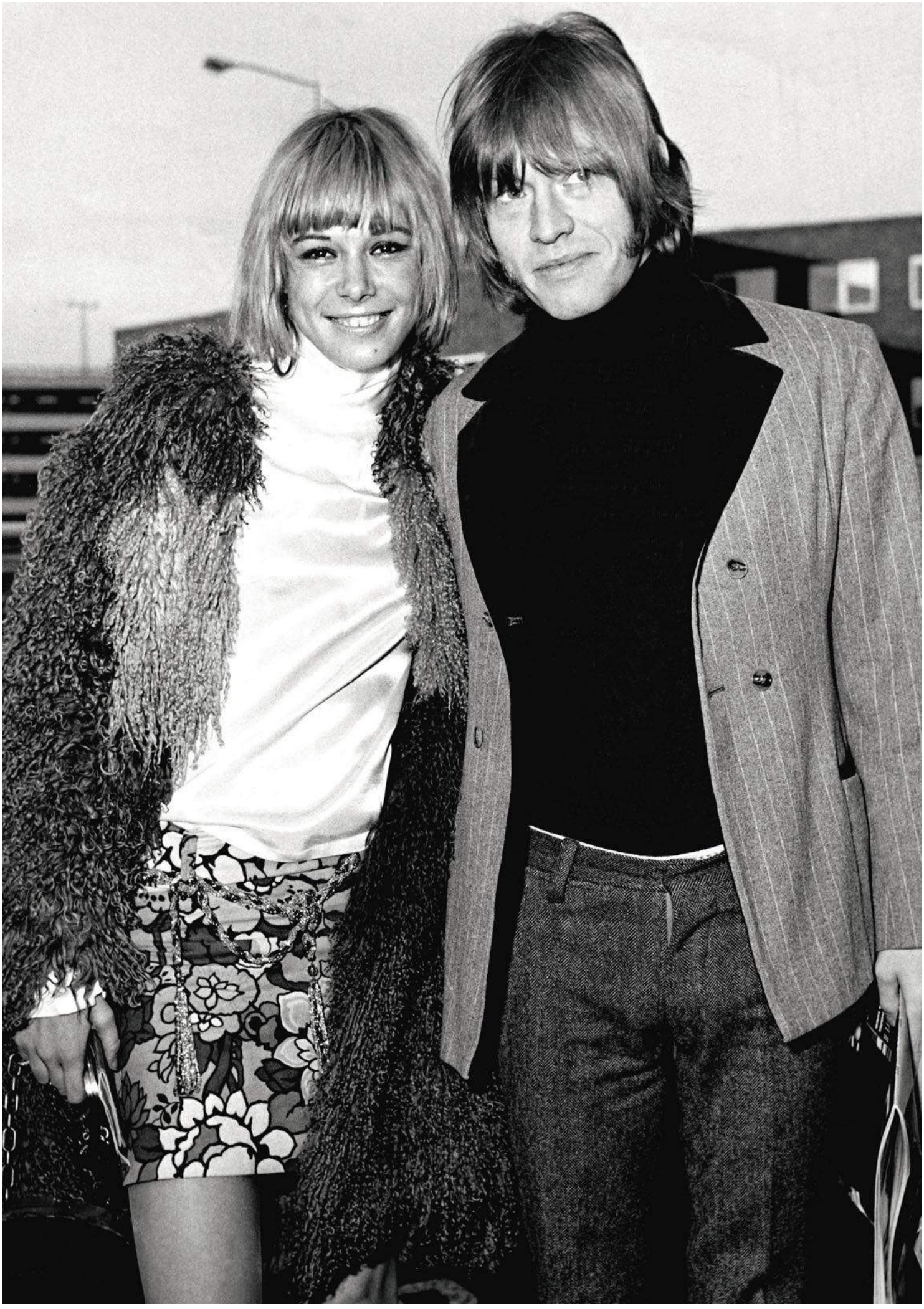
La fascinante compagne de Brian Jones puis Keith Richards s'est éteinte le 13 juin dernier.

PAR PATRICK EUDELINE

Octavio était l'amant des femmes délaissées de rock star, parties en tournées ou avec d'autres priorités… Sinon, c'était le meilleur ami de Johnny Thunders, une légende parisienne, un compagnon perdu.

1975. Je suis avec lui, et d'autres, au Gibus. Il est tard. Très tard. Un moment, il m'annonce. *"Anita va passer nous chercher."* Dont acte. Elle arrive en ce Gibus vide et en déshérence. Un endroit où nous allions alors pour tuer le temps, et pour les pizzas peut être... Un endroit qui ne sait pas qu'il va renaître avec le punk rock l'année suivante. Evidemment, l'arrivée d'Anita Pallenberg, que nous voyons soudain déboucher dans l'étroit couloir, est une apparition. Une farandole gipsy tintinnabulante de pierreries, en robe légère Ossie Clark et sandales argent Charles Jourdan.
Nous sortons. Avec l'idée d'un petit déjeuner. Il doit être six heures du matin, à peine... L'ouverture des métros, la ville qui s'éveille... A République donc. Dans les seventies, le quartier n'est que rades où les flippers marchent dès l'aube, dans une lumière froide et jaune. Il y a encore des œufs durs sur le comptoir. Et des *travailleurs*, le sel de la terre, prenant là un petit noir avant de commencer leur journée. Anita en choisit un. Le pire, évidemment. Nous entrons.
On imagine aisément la réaction de l'assistance devant cette poignée de rockers sapés façon Dolls et Anita...
Celle-ci s'approche de ceux qui sont déjà en bleu de chauffe, aux paupières lourdes. Elle a entre les seins une bouteille de Coca en or qui contient de la coke. Elle fourre le goulot de celle-ci dans les narines des travailleurs surpris. Qui n'ont, bien sûr, pas le reflexe de résister et se laissent faire, quelque peu estomaqués. Aspirant à fond. *"Prenez. Cela va vous aider... C'est bon pour vous."*
On imagine les réseaux dope d'Anita au milieu des seventies. Oui, c'est de la bonne. Et les *travailleurs* ressentent tous le flash qu'on imagine. Là-dessus, Anita éclate de rire et nous sortons.
Que penser de cette histoire ? Anita Pallenberg faisait-elle preuve, là, de charité chrétienne, offrant à ces ouvriers harassés un petit rush pour les aider à supporter leur dure journée à venir ?
Je l'ai pensé longtemps... J'étais jeune, naïf. Et quelque peu fasciné, évidemment. Et puis, héro et coke faisaient alors tellement partie du quotidien. Cela semblait drôle, rien de plus.
Maintenant, je ne sais plus. Anita était perverse, manipulatrice, fascinée par le mal. A côté d'elle, Nico, Zouzou ou Marianne sont des tendres. Ces trois-là d'ailleurs, sont unanimes.
Anita ? C'est une méchante.
Dixit Nico. Zouzou qui la connaissait depuis leurs aventures early sixties chez Catherine Harlé ne dit pas le contraire.
Et même Kenneth Anger, expert en sorcellerie s'il en est :
"A witch ? I don't know. But a bitch, for sure !"

Photo KPA/ Zuma/ Dalle



Elle aura appartenu à la légende sans qu'on sache vraiment ce qu'on lui doit

Et franchement, était-il indispensable de persuader le jeune Scott Cantrell de jouer à la roulette russe ? On le sait, le jeu était à la mode dans ces seventies décadentes et finissantes. Terry Kath, entre autres, en a payé le prix fort, mais c'était un grand garçon. Pas un gamin de dix sept ans impressionné par madame Rolling Stones, qui se sert de vous comme jouet sexuel pendant les absences de Keith, de Tony Sanchez ou de Stash, le Prince dandy ; et qui n'ose refuser de peur de passer pour vil dégonflé. Un *chicken* ! Comme dans les films fifties. Et puis Keith, n'est-ce pas... dormait tout le temps (la dope, messieurs, dames) alors qu'Anita se shootait des speedballs pour contrecarrer l'effet *downer* de l'héroïne sur sa libido. Elle s'ennuyait. Scott Cantrell est mort dans le lit d'Anita, et il fut fort difficile pour elle de se dépêtrer judiciairement de cette histoire. Elle put prouver — ou on témoigna pour elle — qu'elle avait déjà quitté la pièce quand le coup partit. L'anecdote déprima quelque peu Keith qui décida alors de la quitter définitivement. Anita, à vrai dire, était coutumière de ce genre d'accusations. Déjà à Nellcôte, on l'avait soupçonné de faire son premier fix de blanche à la fille d'une employée. Dans son sommeil. Plainte fut portée. Junk et magie noire, telle était Anita.

Les années 80 seront pour elle un purgatoire. Quant a son pire péché... Certains disent qu'elle n'avait pas eu une si bonne influence sur le fragile Brian. Celui-ci se croyait un dur, un vrai de vrai. Mais son cœur, dans tous les sens du terme, était fragile. Une santé délicate, pour ne pas dire problématique — tout le contraire de Keith — et des blessures secrètes (l'éviction des Rolling Stones, le groupe dont il était le fondateur et prétendu leader mais pour qui il n'arriva jamais à signer un morceau). *"Brian est parfait pour les petits trucs, un coup de slide par ci, un peu de marimba, un gimmick d'harmonica, mais il était incapable de finir une chanson..."* Keith avait statué. Dès 1965. Et Andrew Loog Oldham comme Mick Jagger pensent de même. Seul Alexis Korner était là pour témoigner de chansons complètes, que lui aurait fait écouter Brian, aussi tardivement qu'en 1968, alors que Jones cherchait à monter un nouveau groupe et prenait conseil auprès de son incontesté mentor. Donc, oui, Keith avait surpris Brian en train de taper sur Anita. Ce qui arrivait tout le temps, à vrai dire. Une excellente excuse pour jouer au père noble et kidnapper Anita lors d'une absence de Brian... Mais n'importe qui ayant rencontré Anita le sait : Anita en 1966, c'est autre chose que le fragile Brian. Celui-ci sort régulièrement de ces joutes hystériques avec bleus et cotes fêlées. Il est fréquent de le voir couvert de straps et pansements... Les choses n'étaient pas si simples.

La Cinecittà a seize ans, période Fellini et "Dolce Vita", en même temps que Nico, donc, puis New York avec le Living Theatre, où elle apparaît sporadiquement, et la Factory de Warhol, où elle traîne. Et puis Paris pour la mode et Catherine Harlé. L'Anita qui rencontre Brian Jones à Munich en 1965 avait tout pour épater ce dernier, habitué jusqu'alors aux lycéennes fans et immatures, comme Linda Lawrence ou Dawn Molloy. A qui souvent, Brian faisait un enfant par inadvertance avant de fuir. Anita, c'est autre chose. Brian est impressionné. Et sous influence. Elle le poussera vers la sortie des Stones. Elle l'a rencontré alors qu'il pleurait à chaudes larmes, seul, dans un coin du backstage. Cette nuit-là, il lui avait tout raconté : *"Ils ont volé mon groupe."* A Brian, comme d'ailleurs à Keith plus tard, elle répète le même incessant leitmotiv : *"Seul vaut le blues, leur pop est une compromission."* Elle s'impose à la manière de Yoko, bientôt, qui reprochera de même à John Lennon de *"perdre son temps"* avec les Beatles et leurs comptines immatures et commerciales. Un discours que Brian, dévot d'Elmore James, ne pouvait qu'entendre. De plus, ces morceaux moqués par Anita... les "Lady Jane", "Under My Thumb" et autres "Tell Me", sont l'œuvre de Keith et de Mick. Dès 1965, le ver est dans le fruit. Comme Clapton quittant les Yardbirds après "For Your Love" par ferveur blues, Brian Jones se détache des Rolling Stones qui, de toute façon, ne veulent plus de lui. Et rêve de blues cosmique. Du blues cosmique ? Celui-ci reste à inventer, c'est l'évidence. Et pourtant, Brian qui n'est pas un chanteur est un multi-intrumentiste doué, fait pour la pop. C'est là où il excelle. Le blues, il est allé jusqu'au bout avec "Liste Red Rooster" ou "Mona". La position d'Anita est un snobisme.

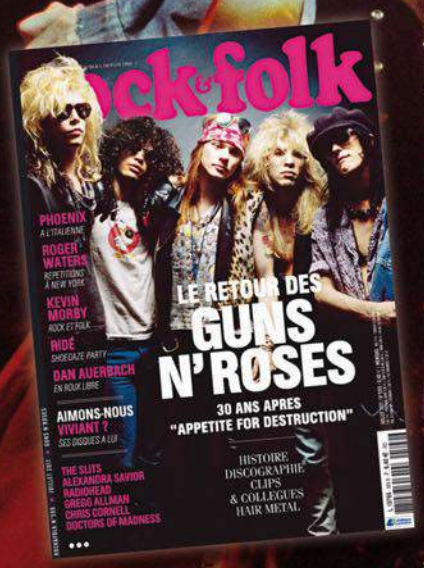
"Sur 'Their Satanic Majesties Request', Keith porte les vêtements d'Anita." Oui... Et Angie Bowie a appris à David Bowie à s'habiller... On connaît la chanson... En fait, Keith s'est réinventé en se laissant influencer par Brian Jones, le vrai dandy électrique du groupe. Qui porte déjà velours rayé de chez Hung On You et chemises jabotantes quand Keith se contente encore de Levi's et de blouson de daim. Oui, Anita l'aura poussé à imiter Brian. Plus ou moins consciemment. Mais ainsi vont les légendes. Anita et Marianne auraient poussé les Stones vers le satanisme... Il est vrai que dès 1965, les Stones rencontrent Kenneth Anger et que la maison de Brian à Courtfield Road, South Kensington, où il vit avec Anita est littéralement couverte de pentagrammes dessinés à même le sol, de statues ésotériques et de livres d'occultisme. Il est vrai que c'est elle qui pousse Brian à poser en grand uniforme nazi avec un bébé déchiqueté. Une photo qui, curieusement, passe alors quasi inaperçue. Une photo qui ne se comprend qu'en ayant lu "La Lance Du Destin" : les rapports entre nazisme et occultisme sont alors quelque chose d'underground et Anita est fascinée.

Anita qui jouera la sorcière jusqu'aux années 80. Comme Yoko (encore !) elle jette des sorts et prépare des charmes. Le jeu de la roulette russe se comprend dans cette optique. Son obésité soudaine et sa hanche foutue, comme la mort de leur fils Tara... Tout cela à l'orée des eighties. Ce sont des chocs en retour. La punition. On n'a rien sans rien. Elle paye. Elle en est persuadée. Il y a eu trop de morts autour des Stones, trop de vengeance. Tout ce qu'on sait et tout ce qui se perd dans leur halo. Anita sorcière. Oui. Anita Pallenberg styliste. C'est dans toutes les hagiographies posthumes recopiées. Comme une évidence. La réalité est différente... C'est seulement après la fin des Stones et de la relation avec Keith qu'Anita essaya de faire de son style une source de revenus. Il lui a fallu toutes les années 80 pour se remettre de la dope et de l'alcool. En 1990, elle s'inscrit à la Saint Martin School Of Art And Design, puis traîne avec Vivienne Westwood alors en pleine gloire. Comme elle fréquentera Marc Jacobs ou Anna Sui au cours de la décennie. Kate Moss ou Sienna Miller recherchent sa compagnie. Mais styliste ? On ne connaît aucune création concrète, signée. En vrai, elle vit d'un restaurant londonien dont elle acheté des parts à la séparation d'avec Keith et de l'argent que ce dernier lui envoie régulièrement. Elle voit peu Marlon Richards, son fils. Enfin, on ne sait trop.

Elle aura tourné dans "Barbarella" et dans "Performance". Appartenu à la légende sans qu'on sache vraiment ce qu'on lui doit... Dotée d'une voix impossible, elle ne chante, dit-on, que dans les chœurs de "Sympathy For The Devil". Une carrière ? Non, une vie. Anita Pallenberg est une image. Comme les dieux et déesses de la mythologie grecque. Alors que tout était à créer. Anita Pallenberg comme on le sait, est morte à 72 ans, des suites de son incurable hépatite. La maladie par excellence des junkies. Elle ne laissera donc ni un exemple, ni même une bio. Juste des images. D'un monde qui se meurt, s'en va, jour après jour. ★

ABONNEZ-VOUS

le concert enregistré au Texas lors de la tournée américaine "Exile On Main Street" en 1972



12 numéros
+ le CD Inédit des Rolling Stones "LADIES & GENTLEMAN"

73,50€ au lieu de 96,45€ soit 24% de réduction

© Eagle Vision / © Ethan Russell

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK & FOLK** - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tél : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

ROFP178A

OPTION 1 1 an soit 12 numéros pour **64,50€** au lieu de 77,30€ soit **16% de remise.**

OPTION 2 12 numéros **+** le CD Inédit "Ladies & Gentleman" de THE ROLLING STONES pour **73,50€** au lieu de 96,45€ soit **24% de remise.**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France 2017**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 30/09/2017 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,40€ et le N° spécial à 6.90€ + le CD pour 19,15 € frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Menu ROCK

ENTRÉES

Polk Salad Annie - Elvis Presley
Rock Lobster - The B-52's

PLATS

Hot Dog - Led Zeppelin
Pork & Beans - Weezer
Catfish - Bob Dylan
Little Red Rooster - The Rolling Stones

ACCOMPAGNEMENTS

Pea - Red Hot Chili Peppers
Green Onions - Booker T & the MG's
Vegetables - The Beach Boys

PLATEAU DE FROMAGES

Big Cheese - Nirvana

DESSERTS

Tutti Frutti - New Order
Fresh Strawberries - Franz Ferdinand
Chocolate Drops - Iggy Pop
Ice Cream Man - Blur
Savoy Truffle - The Beatles

BOISSONS

Champagne Supernova - Oasis
Tequila Sunrise - Eagles
Cheap Beer - FIDLAR
Piñata Colada - The Sapphics
Whisky and Green Tea - Supergrass
Mexicola - Queens of the Stone Age

Pink Lemonade - The Wombats
Like Soda - Violent Soho
Have A Cuppa Tea - The Kinks

GOÛTEZ TOUTES
LES SAVEURS DU ROCK

OÜI FM

#**ROCK**RADIO

Sorte de glam progressif

Dream Machine

"THE ILLUSION"

CASTLE FACE/DIFFER-ANT

Une fois n'est pas coutume, nous allons narrer une belle histoire d'amour. Le personnage principal est Matthew Melton, fringant bohémien à la sémillante moustache, guitariste au style chatoyant et au chant susurré. Dès 2010, on le remarque avec l'échevelé "Seeking Love" — il était donc déjà question de cela — qu'il a usiné en compagnie de Bare Wires, son power trio garage boogie d'alors, à San Francisco. La quête de l'âme sœur, il en a été souvent question sur toutes les galettes qui ont suivi. Qu'elle se prénomme Julia, Jeanie, Lola ou Ramona, cette figure féminine rêvée, fantasmée, devait l'aimer, le comprendre. C'est ce charme naïf, un rien suranné, allié à une power-pop de qualité, qui rendait son gang suivant, Warm Soda, assez unique. Matthew, lui, noyait son chagrin en taillant la route avec ses potes rockers, pirate charmeur, quasi sans-abri, voguant entre Oakland et Austin, où il a fini par installer son propre studio. Et puis, un beau jour, lors d'un concert à Rotterdam, son regard croise celui de Doris, poupée brune au teint de porcelaine, d'ascendance bosnienne. Le coup de foudre. Elle part le rejoindre au Texas, ils se marient. Et leur drôle de premier enfant est une nouvelle formation, Dream Machine, et ce disque étrange, "The Illusion". Doris et Matthew réhabilitent le couple rock (Yoko & John, Grace & Paul, Meg & Jack) mais aussi un *politiquement incorrect* assez navrant. Ils y vilipendent les réseaux sociaux, l'*illusion* du réel, le narcissisme. Dans les médias, ils clament que le *"conservatisme est le nouveau punk"*, et certains propos ouvertement réactionnaires à l'encontre des réfugiés, des immigrés clandestins ou des groupes de rock féministes leur ont même valu de se faire immédiatement saquer de leur label historique, Castle Face et répudié avec une violence hallucinante par l'ensemble des musiciens de la scène de San Francisco. Toute cette agitation risque donc, et ce serait dommage, de masquer la qualité extraordinaire de ce disque, soigneusement pensé et enregistré. Au niveau sonore, nos tourtereaux ont poussé le snobisme jusqu'à accorder tous leurs instruments sur le *la* 432 Hz (au lieu du 440 Hz habituel), jadis affectionné par Verdi. Pour le reste, ils ont tout composé à quatre mains, et la frétillante guitare de Matthew se retrouve donc confrontée à d'ambitieuses partitions de claviers imaginées par Doris, férue de musique classique, créant un amalgame stupéfiant : une sorte de glam progressif, au format chanson, nanti de refrains et soli enthousiasmants, où ils conversent, bataillent ou s'enlacent. On pourra songer évidemment à Ray Manzarek et aux Doors, Jon Lord et Deep Purple ou encore aux plus obscurs Birth Control, mais les morceaux de "The Illusion" ne sont jamais inutilement bavards. Efficacement écrits, avec des riffs doublés, ils sont souvent du genre chevaleresque et viril ("I Walked In The Fire", "Eye For An Eye"), d'autres fois baignés dans une atmosphère brumeuse avec d'ensorcelantes harmonies vocales rappelant les Electric Prunes ("Buried Alive", "Nothing Left"). "All For A Chance", miaulé par la demoiselle, possède un petit côté soul sixties. L'un des meilleurs titres, "Caught In A Trap" repose sur une ligne d'orgue pleine de mélancolie, une mélodie ensorcelante, déchirée ensuite par un synthétiseur gazouillant. "Back To You" démarre par un passage instrumental virtuose avant de virer hard rock, comme un Uriah Heep sans hurleur. Majestueuse conclusion, la fière "Weeping Statue" démontre une dernière fois cette alchimie particulière, mystérieuse, résolument unique. Voici donc un disque inclassable, à la fois vintage et terriblement original. Le premier rejeton d'un couple atypique qui a choisi de tracer son propre chemin sans se soucier des modes, et qui le fait à merveille.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Black Lips

"Satan's Graffiti Or God's Art ?"

VICE

A force de commenter leurs spectaculaires concerts, ces grands moments de crétinerie où les rouleaux de papier toilette et les extincteurs servent de cotillons, on en oublie l'essentiel. Les Black Lips d'Atlanta sont, aussi, un sacré bon groupe capable de trousser d'excellentes chansons. "Underneath The Rainbow" était un peu pauvre en la matière ? Jared Swilley (chant, basse) et Cole Alexander (chant, guitare, mollards) retentent ce qu'ils avaient fait avec Mark Ronson pour "Arabia Mountain" : engager un producteur pop, ici Sean Lennon, susceptible d'emmener ces sauvages vers des contrées plus élaborées. Comme Jay Reatard ou les Buzzcocks, les Black Lips sont des punks qui essaient de faire des choses

sophistiquées et mélodiques avec des moyens techniques limités. Le groupe retrouve ici un de ses anciens guitaristes (Jack Hines), accueille un batteur correct (Oakley Munson) et surtout une saxophoniste, Zumi Rosow, qui abonde en interventions approximatives et donc parfaites, à situer quelque part entre les Sonics et une sirène de cargo en perdition. C'est le saxo crade et inquiétant des disques de Little Richards ou Link Wray qu'on entend et qui donne tout son sel à l'album. Saul Adamczewski de Fat White Family participe également à la fête, apportant claviers, bongos et quelques bricoles sur une dizaine de titres. Souvent lugubre, touffu (car truffé d'intermèdes), "Satan's Graffiti..." est l'album rock'n'roll malsain des Black Lips, où émergent quelques mémorables plages : la ballade déglinguée "Crystal Nights", le martial "Occidental Front" (avec supplément cri primal de Yoko Ono), l'imparable "Can't Hold On" ou cette reprise braillarde à souhait d' "It Wont Be Long" des Beatles.

✪✪✪

BASILE FARKAS

Arcade Fire

"Everything Now"

COLUMBIA/ SONY MUSIC

Un temps, Arcade Fire fut un groupe fédérateur. Grâce à un rock *working class* généreux, à forte charge émotionnelle, et à une dynamique de troupe à l'énergie communicative, le groupe emmené par le charismatique Win Butler faisait presque l'unanimité. Adoubés par David Bowie, célébrés par la presse, Arcade Fire était l'espoir d'un monde en pénurie de rock star. Malheureusement, le bateau commence bien vite à prendre l'eau. Le groupe tente d'aller là où ne l'attend pas avec une telle ferveur qu'il se retrouve exactement là où l'on pouvait craindre de le voir aller : vers la facilité. "Everything Now" n'est pas une catastrophe, c'est une suite logique et attendue de "Reflektor" : un album de dance parfois inspiré, souvent crispant, unilatéralement vain. Le vrai problème de ce disque, et il est crucial, c'est le chant. Tant au niveau des paroles, d'une bêtise parfois gênante, que des mélodies presque inexistantes, Win Butler a perdu la fièvre qui en faisait un performer convaincant, entre Bruce Springsteen et David Byrne. Le tableau n'est cela dit pas totalement noir. On note çà et là quelques belles idées d'arrangements, de chouettes virages inattendus (ne menant souvent nulle part,

malheureusement), des influences élégantes (de Television aux Talking Heads en passant par ABBA) mais l'ensemble manque trop de corps et de cœur pour convaincre.

✪✪

JONATHAN HUME

The Strypes

"Spitting Image"

MERCURY/ UNIVERSAL

Ce troisième album sera majeur dans la carrière des Strypes. Déjà parce qu'aujourd'hui réussir à faire trois albums quand on fait du rock à guitares est un petit exploit et surtout, parce que c'est le premier album où les membres du groupe ont enfin tous 18 ans ! Paradoxalement, à l'âge où le comptoir leur est accessible pour autre chose qu'une grenadine, les Irlandais ont décidé de sortir du pub rock. Jeunes sur la carte d'identité, ils sont déjà de vieux briscards du rock et cela se sent. "Spitting Image" est un album tout en maîtrise, bien loin de la monochromie des anciens. On navigue entre arrangements eighties sur "Consequence", petite guitare acoustique d'été sur "Great Expectations" ou encore, sur "Turnin'

My Back", clavier et rythmique empruntés à Lio. Pas d'inquiétude cependant, les solos généreux et l'harmonica sont toujours là. Un gros travail a aussi été fait sur les mélodies. Ross Farrelly, le chanteur, a compris qu'il pouvait utiliser sa voix autrement qu'en grillant ses cordes vocales. Il peut désormais aussi *chanter*. Le binoclard a laissé la braillardise rocailleuse derrière lui, sa voix évoque désormais une nuit d'amour câline entre Paul McCartney et Jake Bugg dans le Los Angeles des années 70. Pop à souhait, "Spitting Image" nous apprend que les Strypes ont écouté les Beatles et se sont dit : "*Hey, c'est pas mal ce truc en fait !*" Le tour de force, c'est d'avoir déménagé mentalement à Liverpool mais en gardant leur déco Irlandaise.

✪✪✪✪

SACHA ROSENBERG

Doug Tuttle

"Peace Potato"

TROUBLE IN MIND/ DIFFER-ANT

Repéré avec le groupe MMOSS, puis avec ses remarquables albums solos, l'Américain Doug Tuttle est, comme disent les footballeurs, l'archétype du *gars sûr*. Voici "Peace Potato", troisième recueil du natif du New Hampshire, et tout de suite l'auditeur sait à quoi s'en tenir. Ce chevelu, à nouveau, démontre son talent pour les vignettes folk rock aux arrangements impeccables. Tout l'attirail auquel ce Louis la brocante néo-sixties a habitué est présent sur les quinze plages du disque : il y a de la 12-cordes électrique, de la guitare folk, de la basse à cordes filées plat, une jolie batterie feutrée sans oublier quelques touches d'orgue et de Mellotron. Dans une stéréo rudimentaire et analogique (la batterie est parfois isolée sur un seul côté), l'artiste a décidé d'aller à l'essentiel. Couplet, refrain, puis Tuttle coupe le magnétophone et passe à la suivante. Des chansons de deux minutes, ou moins, sur lesquelles il a même arrêté de jouer des solos de guitare (sa grande spécialité d'antan). Tout comme sa pochette, "Peace Potato" est agréablement bucolique. Peut-être en proie à quelque peine de cœur, Doug Tuttle est parfait dans le rôle du balladin mélancolique, mélodiste sensible, doublé d'un chanteur au timbre voilé dans la grande tradition Colin Blunstone/ Elliott Smith. Ecueil

fréquent, tout est impeccable ici, mais cet honorable artisan n'a pas encore le single fédérateur qui ferait décoller l'affaire. A moins que "It's Alright With Me, Ma", beau comme du Teenage Fanclub, ne remplisse cet office ? On le souhaite ardemment.

✪✪✪

BASILE FARKAS

Danzig

"Black Laden Crown"

AFM

Le démon noir est de retour. Moins de deux ans après l'album de reprises "Skeletons", Danzig revient, comme revigoré par la reformation des Misfits en 2016, avec ce premier disque de matériel original depuis sept ans. Bluesy, doté d'une dynamique sonore absente des CD actuels massacrés aux limiteurs, Black Laden Crown est une messe black metal, atmosphérique et *sabbathienne*. Enregistré en duo avec le fidèle guitariste Tommy Victor de Prong et une kyrielle de batteurs invités, parmi lesquels Joey Castillo et Johnny Kelly, "Black Laden Crown" est mid tempo et groovy, sans trainer en longueur. Ici, ce ne sont pas les Eagles Of Death Metal, mais les *Doors Of Death Metal*, sans les claviers. Il y a quelques hymnes instantanés, comme "Devil On Hwy 9"

ou "Last Ride", prévu à l'origine pour la bande son de la série télé "The Walking Dead" et finalement écarté. Si ces deux-là accrochent à la première écoute, mais ils ne doivent pas éclipser la qualité du reste : comme toujours chez Danzig, l'album grandit au fil des écoutes. Avec "Witching Hour", "Pull The Sun" ou "Skull & Daisies", on est quasiment au niveau des mémorables albums "I" à "IV". Du Danzig classique, mais modernisé, mélodique, avec toujours cette voix entre Elvis et Jim Morrison, parfois éraillée, qui fait du bien à l'âme. Comme toujours, l'album est aussi disponible dans une variété de vinyles de couleurs : noir, jaune, orange, rouge, et *splatter* divers. Collectionneurs, à vos marques.

✪✪✪

DAVID FAKRIKIAN

Laibach

"Also Sprach Zarathustra"

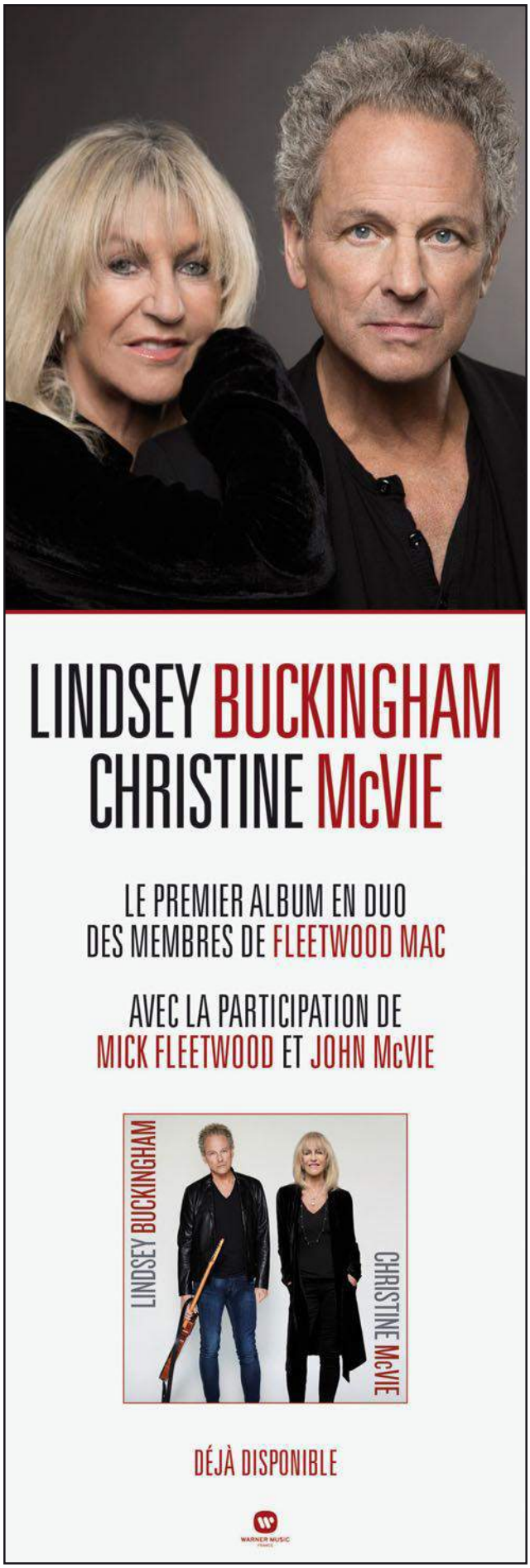
MUTE RECORDS/ PIAS

Qu'attendre d'un groupe slovène fondé voilà 35 ans (quand il était encore yougoslave, donc) qui a, parmi ses multiples accomplissements, celui d'avoir été le seul groupe occidental à avoir joué en Corée Du Nord, à Pyongyang, en août 2015 ? Pas une reprise de "The Final Countdown" d'Europe ou de "Life Is Life" d'Opus, quand même ? Non, pas cette fois, même si Laibach a déjà sorti plusieurs albums de reprises tordues ("Jesus Christ Superstar" en mode novö métallique avec une *cover* de "The Cross" de Prince, par exemple), ce nouveau projet lugubre et psalmodié en allemand est l'illustration musicale d'une adaptation théâtrale de "Also Sprach Zarathustra", l'œuvre maîtresse de Nietzsche. Si certaines compositions font dresser les cheveux sur la tête tant elles sont sépulcrales ("Ein Untergang" par exemple), d'autres sont d'une troublante beauté, comme le très orchestral "Vor Sonnen Aufgang", six minutes élégiaques où les cordes majestueuses convolent avec des chœurs célestes. L'orchestration s'éloigne de la musique électronique industrielle sur laquelle le groupe a bâti sa renommée mais en garde des traces, notamment sur "Ein Verkundiger", hypnotisant et sombre comme un crépuscule des Dieux. Laibach ayant

un sens de l'humour assez tordu, on ne sait à quel degré prendre ce nouveau projet. Plutôt que d'y voir du cynisme, apprécions donc l'ambition orchestrale et la beauté décadente de ces douze compositions, en attendant de les voir défendues sur la scène parisienne du Trabendo le 24 novembre prochain. A moins que ces gais lurons de Laibach n'en profitent pour refaire "The Final Countdown" et "Life Is Life" en version metal indus.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN



Stones

3 CONCERTS CULTES
ENFIN EN CD AUDIO !

LADIES & GENTLEMEN
Enregistré au Texas lors de la tournée américaine
"Exile On Main Street" en 1972.

SOME GIRLS: LIVE IN TEXAS '78
Enregistré à Fort Worth alors que *"Some Girls"* venait de se classer n° 1 au Top album US.

CHECKERBOARD LOUNGE: LIVE IN CHICAGO 1981
Le bœuf mémorable avec Muddy Waters, dans le petit club de Blues de Buddy Guy.

DÉJÀ DISPONIBLE EN CD

eagle records
UNIVERSAL
UNIVERSAL MUSIC GROUP
rock&folk

Disques pop rock

Girlpool

"Powerplant"

ANTI/ PIAS

Avec "Before The World Was Big", Girlpool avait sorti, voilà deux ans, un premier album d'une naïveté et d'une vulnérabilité confondantes qui avait ensorcelé bien des oreilles. Le duo folk punk féminin y dévoilait un son contemporain honnête qui évoquait pêle-mêle Big Star, The Moldy Peaches et Elliott Smith, et tranchait radicalement avec le reste de la production aseptisée. Girlpool, c'est surtout une histoire d'amitié entre Cleo Tucker et Harmony Tividad, deux filles qui ont des sentiments de leur âge et les évoquent avec la sagesse de femmes plus âgées, en se partageant toujours la guitare, la basse et les harmonies feutrées. Si pour ce second épisode, les copines se sont adjointes les services du batteur Miles Wintner et d'un autre guitariste, le

groupe de Los Angeles a su garder son propre son DIY et les chansons mélancoliques idoines. Pas de changement révolutionnaire à l'horizon, mais tout de même... Moins introspectives et davantage équilibrées, les chansons de "Powerplant" se révèlent tout simplement plus rock. Percussive comme jamais, la dynamique s'en trouve changée, et Girlpool atteint ici son apogée créative ("123", "It Gets More Blue") en déversant des torrents de saturation qui viennent s'échouer sur les récifs d'une belle écriture acoustique ("Corner Store", "Static Somewhere"). Leur son rêveur s'en trouve renforcé sans que cela affecte le moins du monde la qualité de chansons tranquillement intenses qui évoquent l'apathie, le découragement et l'amour. Si la dépression a de beaux moments devant elle, "Powerplant" offrira, en attendant les jours meilleurs, de quoi apaiser les plus atteints des cœurs brisés.

✪✪✪

VINCENT HANON

Aliocha

"Eleven Songs"

PIAS

Venu de Montréal où il a fait ses premières armes, le jeune Aliocha revendique ses influences entre Bob Dylan, Cat Stevens et Neil Young. Mais le premier album de cet auteur-compositeur-interprète doué (dans la foulée d'un EP conçu l'automne dernier à partir des mêmes sessions studio) a le mérite de s'affranchir de ces modèles envahissants pour imposer un ton et un univers très personnels. Pour débuter, "The Start" se présente comme une ballade blues rock qui met en valeur la voix délicate et la mélodie affirmée. Plus vif, "As Good As You" ne se départit pas d'une certaine nonchalance qui s'appuie sur des successions de moments dépouillés, presque acoustiques, et d'envolées instrumentales et vocales. Puis, porté par un mid-tempo lascif, "Sorry Eyes" constitue une ouverture vers un rock psyché plus musclé, avant un retour vers des ballades en apesanteur. Doté d'un timbre particulier et attachant et bénéficiant d'une grande aisance vocale, Aliocha mène une opération de charme sans s'enfermer dans un carcan, piochant entre folk, rock et pop au gré de son inspiration. Il apprécie les climats apaisés, sereins et mélodieux qui peuvent être soulignés par le bref éclat du refrain ("Milky Way"), mais cette douceur constitutive

ne verse pas dans la mièvrerie, et il sait s'amuser en chevauchant un rythme de guitare lancinant ("Crystal Plane"). Il n'est pourtant jamais aussi convaincant que lorsqu'un certain lyrisme met en évidence son romantisme séduisant et qu'il retrouve l'impact et la magie mélancoliques des chansons du *Sugar Man* Rodriguez ("Sarah", "Mr Garner") : espérons qu'il ne devra pas attendre comme ce dernier plusieurs décennies pour être reconnu à sa juste valeur.

✪✪✪

H.M.

Nicole Atkins

"Goodnight Rhonda Lee"

SINGLE LOCK/ MODULOR

L'affaire est entendue, cette môme aux yeux bleu-gris possède une voix à tomber, au niveau des divas soul dont elle est l'héritière. Ecrit à Nashville où cette native de Neptune (New Jersey) s'est installée depuis une décennie, on entend dans "Goodnight Rhonda Lee" autant un hommage à Dusty Springfield, Lee Hazlewood qu'à Roy Orbison. Ce dernier, dont Nicole Atkins a maintes fois donné de sidérantes versions de "Crying", hante le magnifique titre d'ouverture "A Little Crazy", co-écrit avec Chris Isaak. Adoubée par Nick Cave (le Bad Seed Jim Sclavunos participa à "Slow Phaser", son précédent album de 2014), Nicole Atkins s'est vue offrir les services de Ben Tanner (Alabama Shakes) et de l'ingé-son Joe LaPorta ("Blackstar"

de Bowie, rien moins !) à la production. Résultat, une palette de textures sonores ahurissante. Soyons clairs, ce quatrième album est un chef-d'œuvre qui sonne comme une renaissance. Les onze plages de "Goodnight Rhonda Lee" s'écoutent et se réécoutent comme un immense oui exalté à la vie où Nicole Atkins se débarrasse de Rhonda Lee, son *dopplegänger* cafardeux, et chronique la sortie d'un cauchemar f ait de deuils, d'errances, d'addictions, (*"I woke up from a nightmare to a dream"* répète-t-elle sur le final "A Dream Without Pain"). La voix a gagné en puissance, en assurance aussi, servie par des orchestrations toutes en majesté ("Darkness Falls", "Colors"), qui donnent leur ampleur à un tube irrésistible comme "Listen Up", une embardée country capable de rendre instantanément fou amoureux (la chanson-titre), une bombe soul aux cuivres rutilants sortis droits des chaudrons de Stax Records ("Brokedown Luck")... Courez ! La fin du monde n'est pas pour demain !

✪✪✪✪

ALEXANDRE BRETON

Loom

"Loom"

SILENT CULT RECORDS

Logique conséquence du Brexit, la scène anglaise semble déjà reverdir. Dans la foulée d'une nouvelle génération emmenée par Fat White Family : Cabbage, Life, Idles ou encore Loom, dont il est question ici. Un sombre quintette mené par Tarik Badwan, jeune frère de Faris des Horrors, frontman imprévisible, magnétique bellâtre gainé de cuir noir. Loom avait fait sensation avec une poignée de EP qui dévoilaient de bien recommandables influences : Pixies, Joy Division, Wire mais aussi Misfits ou GG Allin. Et puis il a fallu s'atteler à un premier opus, ce qui fut fait en compagnie de John Coxon (Spiritualized) dans les studios Konk jadis fréquentés par les Kinks. C'était il y a deux ans et, étrangement, le résultat n'est sorti qu'au Japon et jamais en Europe où l'attente était pourtant réelle puisque l'aura de Loom grimpait inexorablement jusqu'à ouvrir pour les Rolling Stones à Hyde Park ! Réorganisé sous la forme d'un percutant dix-titres, le voici qui débarque subitement sous nos latitudes. On retrouve donc le timbre tantôt grave, tantôt écorché de Badwan, les guitares tout aussi mercurielles de Matt Marsh et Joshua Fitzgerald, entre Joey Santiago et Kurt Cobain. Le tout au service de compositions brutales, grunge et punk, emplies d'une agressivité bizarrement entêtante :

l'extraordinaire tube en puissance "Bleed On Me", la rageuse "Hate", "Lice" ou la gothique "Nailbender" en sont de parfaits exemples. D'autres, plus frontales et presque hardcore, comme "Barbed Wire" ou "Seasick" (reprise à Jesus Lizard), montrent encore une autre facette, tout comme le pilonnage final de "Slowly Freezing Heart". Un véritable sans-faute, qui augure de bien belles promesses.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

CHUCK BERRY
L'Ultime album
Inclus «Big Boys»
Le premier enregistrement inédit de Chuck Berry à voir le jour en près de quarante ans.
10 nouveaux morceaux enregistrés à St Louis.
Feat : Gary Clark Jr., Tom Morello et Nathaniel Rateliff
CHUCK
LA FNAC AIME
Gagnez des albums de Chuck Berry en vinyle et CD sur rocknfolk.com
fnac
DEEZER
AUSSI SUR FNAC.COM
DECCA
ROCK&FOLK
5
fip

Disques classic rock

Alice Cooper

"Paranormal"

EARMUSIC/ VERYCORDS

Alice Cooper, la légende, a, comme toute les légendes, une discographie qui ne fait pas l'unanimité. La carrière du Coop' est souvent résumée en trois actes : l'âge d'or, les années 80/ 90 moisies, le comeback fourre-tout tendance metal des années 2000. Si la réalité est évidemment plus nuancée, ce constat permet néanmoins de résumer "Paranormal" de manière très simple : il y a dans ce disque tout ce que vous aimez et ce que vous détestez chez Alice Cooper. Avec, d'une part, des titres ciselés pleins de cette atmosphère unique qui faisait la saveur de ses meilleurs efforts et de l'autre, des boursouflures au goût douteux. On retrouve dans le single "Paranoiac Personality" un feeling très "Go To Hell", produit par Bob Ezrin en 1976. L'illustre

producteur est d'ailleurs ici de service. Efficacement. Sans zèle, il laisse toute latitude à la voix familière d'Alice qui nous emmène dans ses cauchemars de carnaval, un brin désuets mais qui ont tant fait fantasmer. Dans ce fourre-tout inégal, quelques pépites existent. Le boogie motard de "Fallen In Love" enrichi du groove imparable de Billy Gibbons à la guitare, le refrain délicieusement vintage de "Private Public Breakdown" ou le très power pop "Genuine American Girl". On savoure moins les trompettes de "Holy Water". De manière très pragmatique, "Paranormal" se situe dans le haut du panier des albums d'Alice Cooper de ces vingt dernières années. N'empêche qu'à l'écoute d'un disque qu'on nous annonçait comme un retour aux sources, avec membres du Alice Cooper Band d'origine et tout le toutim, on reste un peu sur notre faim.

✪✪✪

JOE HUME

Steve Earle

"So You Wannabe An Outlaw"

WARNER

Après le fils, voici le père. La famille Earle est omniprésente, ces derniers temps. Ça n'a pas toujours été le cas (Steve et Justin Townes Earle sont tous deux rescapés de diverses addictions), on s'en félicite. Steve est revenu chez Warner, label sur lequel il a publié de grands disques comme "El Corazon", sorti il y a tout juste vingt ans. Pour ce retour, il livre un album exceptionnel, hommage aux *outlaws*, ces hors-la-loi seventies de la country dont il poursuit l'héritage, en particulier le regretté Waylon Jennings, dont il révère le fondateur "Dreaming My Dreams". Dès l'ironique morceau titre d'ouverture, chanté avec l'autre grand rebelle, le toujours sémillant Willie Nelson, le ton est donné : Telecaster acide en avant, mélange détonnant de country et de rock, et cette voix inimitable d'ours mal léché... Steve Earle n'est pas un gentil *countryman* réactionnaire. Plutôt, comme il se définit, un *hardcore troubadour* revenu de loin, qui se penche sur ses racines avec un son résolument rock'n'roll, celui de son groupe de toujours, les formidables Dukes. Ça cogne, ça frotte et ça gratte, avec cet inimitable mélange de guitares abrasives et d'instruments typiques du genre (violon, pedal steel) joués sur le fil du rasoir. Produit par Richard Bennett à Austin, l'album est une pure merveille

de rock comme seuls certains Américains savent encore en faire. On est loin de l'*americana* de carte postale soft et geignarde distillé par des hipsters opportunistes. Earle joue et chante comme si sa vie en dépendait (écoutez l'écorché "Fixing To Die", véritable descente aux enfers), pour la simple raison que sa vie en dépend réellement et qu'il ne sait pas faire autrement... Formidable.

✪✪✪✪

STAN CUESTA

American Epic

"American Epic"

COLUMBIA/ SONY

Cet album est le volet VIP d'un projet plus large, lui-même intitulé "American Epic", produit par Jack White, T-Bone Burnett et Robert Redford (l'acteur) : trois documentaires sur les quinze premières années du disque rural américain, un long-métrage, un livre luxueux serrant cinq CD de titres d'époque, et ce double album plein de vedettes invitées à chanter de vielles chansons ou des originaux, mais toujours enregistrés dans les conditions des années 20 et 30. Ça tombe bien, l'ingénieur du son Nicholas Bergh a retapé la première machine à gravure électrique, technologie millésimée 1925. Avec, il momifie ces vedettes, trop nombreuses pour être toutes citées (Elton John, Nas, Beck, Stephen Stills, Alabama Shakes, Pokey LaFarge, Willie

Nelson...) dans un bain old-time, country, blues suavement frelaté, vieilles ballades sobres et pulpeuses, jazz primitif, gospel à une voix, pamoisons hawaïennes... Le résultat est sidérant, les orchestrations splendides, l'illusion parfaite, tout le monde se surpasse, même Elton, les mentions spéciales pleuvent (surtout Christine Pizzuti qui reprend le "Last Kind Word" de Geeshie Whiley, et en fait un mélo encore plus beau que l'original). Ces styles datent bien sûr d'avant la britpop et le stoner, mais on peut admettre que l'énergie n'est pas la fille obligée du décibel, on peut s'envoyer quelques chansons des années 30 sans devoir passer pour un traditionnaliste obtus, et même trouver une forme de dandysme dans ce plaisir de rosière. Les fleurs refermées n'ont plus besoin des saisons, ne dissipent plus de pollens irritants et gardent secret leur rock'n'roll pour quelques passants curieux.

★★★★

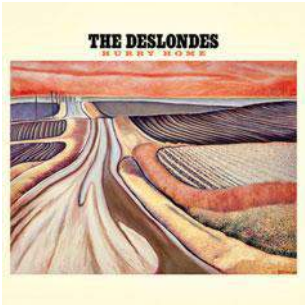
CHRISTIAN CASONI

The Deslondes

"Hurry Home"

NEW WEST

Ouvrir l'album par une ruade frénétique qui prenne l'auditeur à la gorge ? Pas vraiment le genre des Deslondes. Une mélodie de banjo placide comme les eaux du Mississippi en fin d'après midi, la voix bourrue et tendre de Riley Downing, quelques embellissements de piano et un refrain, superbe, en forme de bouffée d'air pur ("Muddy Water"). Les Deslondes, à dire vrai, ne font pas grand cas des conventions. Ce collectif de cinq songwriters/ multi-instrumentistes venus des quatre coins des Etats-Unis s'est relocalisé à la Nouvelle-Orléans, où il excelle aussi bien dans le rhythm'n'blues que dans la country, idiome plus rare en ces contrées. Point important : ces gusses savent trousser des chansons. Sobres et fignolées. Un trait de violon, une coulée de pedal steel, un contrepoint d'harmonica, une giclée de guitare électrique interviennent ici et là sur quelques mesures, toujours à bon escient, toujours pour servir le propos. Le premier album était un enchantement, celui-ci est du même tonneau, à quelques nuances près. Un peu de pur rock'n'roll ("Hurricane Shakedown"), un clin d'œil à Hank Williams ("One Of These Lonely Mornings"), une ballade soul échevelée ("This Ain't A Sad Song") et, à nouveau, cette façon de sublimer la langueur,



de l'atmosphère, des corps, en héritiers méticuleux d'un Bobby Charles. De multiples combinaisons de voix, également, qui rappellent l'éventail de The Band. Groupe démocratique, The Deslondes signent toutes leurs chansons collectivement, mais celles de Riley Downing (il les chante) se détachent, inexorablement, et révèlent un songwriter américain d'une immense finesse.

★★★★

BERTRAND BOUARD

COME DANCE AND BLOW YOUR MIND ON THE DEATH MARCH TOUR WITH
THE
BLACK ANGELS
AN EXHIBITION OF SIGHT AND SOUND
FEATURING THE MUSTACHIO LIGHT SHOW
COMING TO YOU LIVE IN PERSON THIS FALL
29 SEPTEMBRE
LA CIGALE
PARIS
WWW.THEBLACKANGELS.COM
NEW ALBUM 'DEATH SONG' ARRIVES APRIL 21st
LOC. : POINTS DE VENTE HABITUELS | RENS.: RADICAL-PRODUCTION.FR | LIC. 144109
RADICAL

Collection
Légendes du Rock

RADIO HEAD

COLLECTION rockfolk #1
RADIOHEAD
De "Creep" à "A moon shaped pool" – et au-delà !
"VOILÀ CE QUI T'ARRIVE QUAND TU TE FROTTES À NOUS..."
L'histoire complète du groupe de rock le plus intrépide
"J'AI CRU QUE J'ÉTAIS DEVENU UN MONSTRE"
Des interviews classiques de Thom Yorke et Radiohead, plus vues depuis des années
PAS DE QUARTIER!
De nouvelles critiques approfondies de chaque album
PLUS: LES ALBUMS SOLOS! LES RARETÉS! LA PANIQUE! L'ANGOISSE!
EN COLLABORATION AVEC UNCUT

Hors-série disponible sur
boutique.editions-lariviere.fr

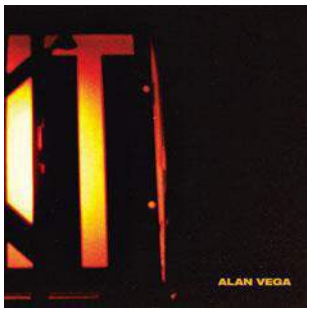
Disques punk rock

Alan Vega

"IT"

FADER

L'œuvre d'Alan Vega est un théorème — pour sa radicalité et sa cohérence. Dès ses débuts electro-punk à l'orée des années soixante-dix, avec Martin Rev flanqué au Vox Continental, Vega aura été un boxeur solitaire d'une constance rare. Un an jour pour jour après sa mort, la nuit du 16 juillet 2016, le label new-yorkais Fader publie le onzième acte solo de Vega et le premier posthume, intitulé "IT". "IT" en majuscules, c'est-à-dire *ça,* référent impersonnel, soustrait à toute nomination. Un extrait, "DTM" (pour *Dead To Me*), mis en ligne début juin, ouvre l'album : salves poétiques scandées sur fond de saturation et de rythmiques martelées. Le ton est donné dès le premier vers, avec un "*goodbye dreams*", programmatique de la sublime



noirceur de l'album. Composé entre 2010 et 2015, au cours de ses errances nocturnes, Vega y transcrit ses cauchemars ("Vision", "Prayer"*),* enregistre le bruit terrifiant du monde, consigne l'ultra-violence ordinaire ("Dukes God Bar", "Motorcycle Explodes"), jusqu'à ce passage à tabac qui l'a laissé pour mort en 2010 ("Prophecy"). Fin de l'humanité, fin de l'Amérique, fin de la vérité, fin du rêve. En neuf *rounds*, "IT" est une chronique du nihilisme contemporain ("Nothingness") — pas de posture, l'esthétique est minimale, au service de cette voix. La voix de Vega... tantôt claire (aussi claire et acérée qu'elle pouvait déjà l'être en 1977), tantôt rocailleuse, n'a jamais autant sonné *blues,* mais un blues froid, sépulcral, dont tout lyrisme est abrasé : écouter le cri de "Screamin Jesus" pour s'en convaincre. "IT" est un acte guerrier. Au repli auto-contemplatif de Bowie, s'étoilant et organisant sa propre mémoire, les visions de Vega opposent à ce monde la verticalité d'une résistance d'une incroyable vitalité.

★★★★

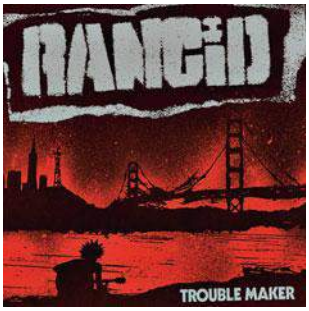
ALEXANDRE BRETON

Rancid

"Trouble Maker"

EPITAPH

Le climat des Etats-Unis a beau être oppressant, les périodes de catastrophes sont toujours balayées par des vagues de bonheur artistique total. Ainsi, depuis la récente élection présidentielle, l'amateur de musique combative et rythmée voit déferler avec enthousiasme toute une vague de disques punk excitants. A l'instar des Menzingers et autre Pissed Jeans, Rancid a mis les amplis au taquet pour faire savoir aux foules ce que le groupe pensait de certaines décisions récentes. Fidèle à son mélange de street punk et de ska, le combo californien vient d'enregistrer dix-neuf titres produits, comme il est d'usage chez Epitaph, par Brett Gurewitz, dans trois différents studios de la cité des anges s'étalant le long de Sunset Boulevard, du quartier d'Hollywood à celui de Silver Lake. Quand on sait que la spécialité de ces endroits est d'associer le matériel vintage avec le dernier cri de la technologie, personne ne s'étonnera du son extrêmement rond et chaud de ce disque très excitant à écouter d'un bout à l'autre. Quel que soit le style joué, Rancid va droit au but. Avec une collection de titres efficaces dont la durée moyenne se situe autour des deux minutes, on peut imaginer un avenir prometteur au groupe dans la livraison de pizzas à domicile si ce disque ne



marche pas. Pour le reste, Rancid fait le boulot des services sociaux avec "All American Neighborhood", un très inquiétant constat des ravages de l'oxycodone dans la rue. Comme une conversation entre potes au café du commerce, ce disque s'écoutera ou se commentera suivant l'humeur du jour tant il reflète la vie telle qu'on ne la voit plus trop à la télé.

★★★★

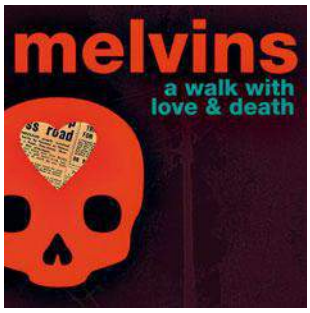
GEANT VERT

The Melvins

"A Walk With Love & Death"

IPECAC RECORDINGS / PIAS

Les années passent et le groupe originaire de l'Etat de Washington continue d'étonner un public de fidèles toujours près à le suivre jusqu'au bout d'une expérience sonore débutée en 1983. Considéré comme une des sources du phénomène metal, The Melvins est aussi un groupe avant-gardiste dès qu'il est question d'expérimenter une musique brutale puissamment martelée par une rythmique qui aurait pu sans problème travailler dans une aciérie spécialisée dans le blindage de cuirassé. Premier double LP du trio, l'engin n'est absolument pas un concept album comme on pourrait le redouter en découvrant son contenu. Il s'agit, en fait, de deux enregistrements différents. Le premier, référencé



"Death", est le nouvel album tandis que la deuxième rondelle, "Love", est la bande son d'un court métrage réalisé par Jesse Nieminen. En neuf titres en tout point fidèles aux standards du groupe, le trio Osborne, Crover et McDonald rend une copie très propre où chaque intervention musicale est clairement définie. De "Black Heath" en ouverture à son final "Cardboro Negro", ce premier disque est un agréable et surprenant moment de metal minimaliste susceptible de plaire à des foules pas forcément consommatrices du genre. Cerise sur le cake, le fan appréciera l'inclusion sur le disque de collaborations multiples telles que Joey Santiago (Pixies), Teri Gender Bender (Le Butcherettes/ Crystal Fairy) et Anna Waronker (That Dog). Pour ce qui est de la deuxième partie toujours produite par Toshi Kasai, il s'agit d'extraits audio à tendance bruitiste réalisés par le groupe. A écouter en faisant la distinction entre BO stridente et album classique des Melvins.

✪✪✪

GEANT VERT

The Fall

"New Facts Emerge"

CHERRY RED RECORDS

Et s'il ne s'était rien passé, musicalement s'entend, depuis 1976 ? C'est durant cette année prélude à la vague punk de 1977 que se forme le groupe mancunien The Fall autour du lider maximo Mark E Smith, unique point de gravité d'un combo dont il a trouvé le slogan : *"Si c'est moi et ta grand-mère aux bongos, alors c'est The Fall"*. Pas de mamie ici, mais une dizaine de titres qui sentent bon la lo-fi, le do it yourself seventies et le no future qui perdure. "Fol De Rol" tourne rond, avec son riff en forme de "Miss You" stonien dévoyé par Peter Greenway, un rageux de la six-cordes qui assure l'ossature de la majorité des compositions. "New Facts Emerge" est le 32ème album studio de The Fall mais, comme l'indique le communiqué de presse, il faut en comptabiliser *"trois fois plus si on ajoute les albums live et les compilations diverses"*. Près de cent disques en 41 ans d'existence, et pas de signe d'essoufflement : la rage de Smith est intacte, comme en témoigne sa voix éraillée qui beugle des lyrics cryptiques sur fond d'instrumentaux brutaux, comme ce "Victoria Train Station Massacre" qui s'arrête en plein élan au bout d'1 minute 14. On ne peut s'empêcher de penser à Johnny Rotten quand on entend le débit vocal de Smith sur "Second House Now", et on plane

en territoire new wave avec "Couples Vs Jobless Mid 30's", 8 minutes 44 de délire psychédélico-punkoïde, tandis que "Gibbus Gibson" se fait plus mélodique, à la limite du single radio (on en rajoute un peu). On quitte The Fall avec un dernier titre épique, "Nine Out Of Ten", entre nostalgie et chant de *lad* bourré dans un pub à l'heure de la fermeture, un soir de pluie à Manchester, durant l'été 1976. Grâce à The Fall, rien ne change sauf les saisons.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

ROCK & FOLK
ET LA FNAC
PRÉSENTENT LEUR SÉLECTION
CLUB VINYL
fnac
rock&folk
® un label Fnac
PETER GABRIEL
Birdy
Première incursion de Peter Gabriel dans les B.O. de films, Birdy est un album incroyablement sombre et torturé. Introspectives et méditatives, les compositions sont riches (The Heat), les arrangements multiples (Under Lock and Key) et la production stupéfiante (Close Up). Un joyau négligé !
THE LA'S
The La's
Avec cette pépite incontournable, ce groupe aura fait d'une pierre, deux coups : réaliser un album qui avait dix ans d'avance sur son temps et faire durer le mythe avec de l'éphémère. Un album hors du temps, redevable au passé, pointant vers l'avenir, mais ne faisant partie d'aucun des deux.
SIOUXSIE & THE BANSHEES
Superstition
À l'image du rose qui habille la pochette, la musique de Superstition est pop et douce. Si Fear (Of Unknown) et Drifter sont des classiques, Kiss Them for Me signe l'entrée du groupe dans les charts américains et Silly Thing est une vraie pépite !
THE STOOGES
Heavy Liquid – The Album
Revivez, en 17 chansons, la puissance qui anime les Stooges entre 1972 et 1973. Composé essentiellement d'outtakes et de démos, Heavy Liquid fait l'effet d'un pavé reçu en pleine face ! Crasseux, braillard, hargneux et punk à souhait… tout y est !
TEXTES : CHARLIE CHOFFLET
fnac
rock&folk

Rééditions

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Et là, bang !

The Rolling Stones

"LADIES & GENTLEMEN"
"SOME GIRLS LIVE IN TEXAS '78"
"MUDDY WATERS THE ROLLING STONES CHECKERBOARD LOUNGE LIVE IN CHICAGO 1981" *Eagle*

Ce n'est pas parce que Philippe Manœuvre ne dirige plus cette auguste revue que nous n'allons plus parler des Rolling Stones, qui sont à la fête ce mois-ci avec trois live dont deux très intéressants. "Ladies & Gentlemen" est la bande-son du film du même nom sorti en 1974. Bien connu des collectionneurs de bootlegs (et déjà sorti dans diverses formes, dont un coffret), le disque est l'illustration parfaite de ce qu'étaient les Stones en 1972. Avec, derrière lui, cet infernal enchaînement d'albums impeccables sortis sans un seul faux pas ("Beggars Banquet", "Let It Bleed", "Sticky Fingers" et "Exile On Main St."), le groupe était gonflé à bloc durant cette tournée que beaucoup voient comme leur meilleure (voir le pirate "Welcome To New York" qui devait à l'origine sortir officiellement). Réunissant des prestations captées à Fort Worth et Houston, "Ladies & Gentlemen" est un document exceptionnel de l'époque Mick Taylor, qui brille partout (notamment sur un "Love In Vain" mémorable), lâchant des solos d'une fluidité parfaite et faisant des miracles avec son bottleneck. Le groupe contient la formation mythique avec Bobby Keys au saxophone, Jim Price à la trompette et Nicky Hopkins au piano — le bon Ian Stewart se contentant de jouer du même instrument le temps de "Bye Bye Johnny". Le répertoire est hallucinant, considérant que tous ces titres venaient d'être écrits en quelques années : "Brown Sugar", "Dead Flowers" (version impeccable), "Happy", "Gimme Shelter", "All Down The Line", etc., n'en jetez plus... Le son est suffisamment clair pour écouter la colonne vertébrale rythmique de Keith Richards sur laquelle virevoltent les interventions perçantes de Taylor. L'approche est radicalement différente quatre ans plus tard avec "Some Girls Live In Texas '78", et c'est précisément ce qui rend cet autre live fascinant : l'interaction entre Ron et Keith est aux antipodes de ce qui se pratiquait en 1972 avec Taylor dans les rangs : Wood et Richards ne jouent pas ensemble, ou alors, jouent ensemble parfaitement, de manière télépathique, on ne sait trop. Keith ne mouline plus. Il joue des bribes d'accords sur trois ou quatre cordes, puis s'interrompt, aérant le tout comme un Miles Davis rock'n'roll. Wood fait la même chose. Parfois, ils jouent chacun des bouts de solo différents en même temps et alors, il n'y a plus de rythmique. D'autre fois, c'est le contraire : ils jouent chacun des accords, mais pas de la même manière (écouter tour à tour les mêmes morceaux joués sur la tournée de 72 et sur celle-ci montrent des différences criantes, et une nervosité inédite dans le line-up avec Wood). L'osmose est parfaite d'autant qu'en 1978, les Stones étaient en grande forme et venaient de lâcher l'un de leurs meilleurs albums, ce "Some Girls" tombant à pic pour réveiller une carrière en voie d'avachissement depuis trop de disques médiocres ("It's Only Rock'N'Roll", "Black And Blue"). Jagger exultait et pouvait enfin jouer sur les temps rapides que Richards lui avait toujours refusés auparavant, et la version de "All Down The Line" explose tout sur son passage. Le reste est à l'avenant, avec un "Shattered" éblouissant et quelques sérieuses cavalcades rock'n'roll dont "Respectable", "When The Whip Comes Down" ou un tonitruant "Star Star". Wood dégaîne son bottleneck, qu'il utilise d'une manière très différente de Mick Taylor avant lui : ses interventions ressemblent à des piqûres de frelon, le son est moins gouleyant (micros single coil obligent), plus acide. Keith met le turbo et y va même de quelques solos (ce qu'il ne fait désormais plus depuis longtemps) *berryesques*. La réédition sonne encore mieux que "Ladies & Gentlemen" et en fait l'un des meilleurs live des Stones officiellement disponibles (ce ne sont pas les mauvais qui manquent)... Cinq ans plus tard, le groupe se faisait une petite fête blues dans la ville mythique du genre. Dans un club de Chicago, ils s'amusaient avec Muddy Waters, Buddy Guy, Junior Wells et le fidèle Stu au piano. L'exercice sonne comme une sorte de recréation de stars rendant gentiment hommage à leurs idoles : sympathique mais anecdotique.

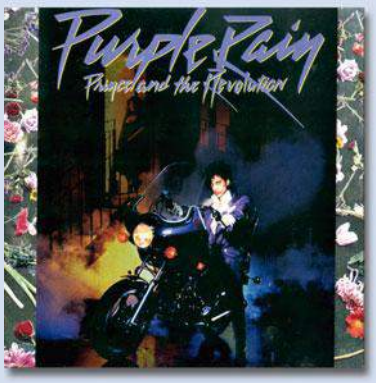
Dion

"KICKIN' CHILD - THE LOST ALBUM 1965"

Norton/ Columbia (Import Gibert Joseph)

Il arrive, parfois, qu'au hasard des sorties posthumes, ou rééditions de choses rares ou introuvables, le mélomane fasse des découvertes vertigineuses. Ce fut le cas avec Billy Nicholls, Margo Guryan, certaines choses de Karen Dalton... Et là, bang ! un album inédit de Dion vient tout remettre en question. L'affaire est révélée par Norton, le label de Miriam Linna (Cramps et associés) et de Billy Miller, et est, en quelque sorte, le chaînon manquant entre "Runaround Sue" (1961) et "Abraham, Martin & John" (1968). Plus encore qu'une révélation, c'est une épiphanie, un évangile... Signée chez Columbia, la star du Bronx était, après les Belmonts, en pleine révolution : Bob Dylan était son dieu, il en avait assez de chanter les amours adolescentes du coin de la rue. Et là, Columbia lui amène Tom Wilson en personne. Tom Wilson, producteur des fameux albums du Zim (et plus tard du Velvet). Dion di Mucci y alla évidemment de ses reprises ("It's All Over Now Baby Blue", "Baby, I'm In The Mood For You", "Farewell"), mais co-composa le reste d'un album à la grandeur indescriptible : sa voix, avant ou après, n'a jamais été aussi belle, la production de Wilson, entre Brill Building et folk rock, est une merveille, et les chansons sont infernales. L'album, bouclé en trois séances durant le printemps et l'automne 1965, ne sortit jamais, Columbia ne le trouvant pas à son goût. Le voici exhumé plus de cinquante ans plus tard. Dion en personne, qui participe aux notes de pochette, estime que c'est l'un de ses plus grands disques, et il n'a pas tort. Dylan, quant à lui, n'a jamais dévié d'un iota depuis l'époque de "The Wanderer" : *"If you want to hear a great singer, listen to Dion. His voice takes its color from all palettes — he's never lost it — his genius never deserted him".* Lou Reed n'en pensait pas moins.

Réédition du mois



Prince
And The Revolution
"PURPLE RAIN"
Warner

En 1984, Prince n'était pas exactement le perdreau de l'année... Il avait derrière lui cinq albums sortis depuis ses débuts en 1978. Encensé depuis ses premiers pas par une presse justement impressionnée, il avait su imposer sa vision étrange, assez différente du funk de ces années-là. Contrairement aux Rick James, Zapp et autres Earth, Wind & Fire, le gars Nelson avait défouraillé un funk minimaliste et electro qui faisait sonner son groupe plus comme un Suicide funky que comme le énième héritier du P-Funk (que par ailleurs, il aimait, ce qui est encore mieux). En 1980 et en 1981, avec "Dirty Mind" et "Controversy", il était arrivé au sommet de ce genre qu'il avait inventé. Sur scène, c'était une tornade, mais l'homme devait également se montrer grand compositeur, ce que tout le monde réalisa lorsqu'arriva en 1982 la bombe "1999", avec des merveilles comme le morceau donnant son titre à l'album, mais aussi "Little Red Corvette" ou "Delirious". En cette même année sortait "Thriller" de Michael Jackson déversant son tombereau de tubes et envahissant la planète. Son disque était bien fait et conçu pour conquérir la galaxie, ce qu'il fit, mais tout cela sonnait bien trop propre et lisse pour réellement passionner les mélomanes vraiment exigeants. Chez Prince, c'était tout autre chose : il y avait chez lui quelque chose d'artisanal, de bricolé, mais aussi de viscéralement profond. Normal, Prince était avant tout un musicien, plus Stevie Wonder que Michael Jackson, qui, lui, ne faisait pas grand-chose d'autre que chanter et danser (ce que Prince savait très bien faire aussi). Jouant de toutes sortes d'instruments, capable de faire des balances de quatre heures avant de jouer un concert de trois puis d'aller continuer tout ça dans une autre salle ou d'enquiller sur des heures de studio, il était, vraiment, un musicien renouant avec la grande tradition des grands héros noirs des années 70 (Wonder, Curtis, etc.). Les rockeurs intelligents l'adoraient. Paul Westerberg raconte que lorsqu'il habitait à Minneapolis aux premières heures des Replacements, rien ne le faisait plus frissonner qu'aller voir le petit homme sur scène.

Photo Larry Williams-DR

Que reste-t-il de l'album aujourd'hui ?

Tout était donc bien préparé pour la suite : avec "Purple Rain", Prince élargissait encore plus sa palette et lorgnait vers la pop et le rock, sans oublier ce funk nerveux et minimaliste qui avait fait son succès. En 1984, donc, une fois avoir — difficilement — accepté la laideur spectaculaire de la pochette (sans parler de ceux qui poussèrent la dévotion jusqu'à aller voir en salle l'infâme navet accompagnant le disque), le jeune qui posait le vinyle de "Purple Rain" sur sa platine se prenait une véritable orgie dans la face. Ce qui frappe, en réécoutant aujourd'hui le disque pour la première fois depuis des lustres (l'engin ressort dans une très belle version comprenant l'original remasterisé à Paisley Park en 2015, ainsi qu'un live féroce en DVD, un disque de singles et raretés, et un autre d'inédits provenant des mêmes séances), c'est sa jovialité. Un ouragan de joie embarque tout le monde dès les premières notes de "Let's Go Crazy", qui enchaîne avec le fabuleux "Take Me With You" (peut-être le plus grand morceau de l'album), lequel en dit long, dans toute sa perfection, sur l'état d'esprit d'un Prince qui avait alors pleinement confiance en lui et savait que le monde allait bientôt lui manger dans la main. Sur "The Beautiful Ones", il chante comme un dieu, puis arrivent "Computer Blue", l'extravagant "Darling Nikki", "When Doves Cry" (sans basse) et l'extraordinaire "I Would Die 4 U", autre merveille notable de l'album et funk monstrueux. "Baby I'm A Star" enfonce le clou et perpétue la bonne humeur globale, avant qu'on arrive aux choses qui fâchent : l'épouvantable "Purple Rain", assemblage de live et de studio, forçant vraiment trop lourdement sur la pédale mélodramatique (pleurnichages, cris en tous genres, guitare flangée, etc.), restera pour beaucoup comme l'une des plus terribles scies de cette première moitié des années 80. Que reste-t-il de l'album aujourd'hui ? Prince avait des goûts de maquereau (voir la pochette) et aimait tout ce qui brillait. D'où des sons de guitare parfois atroces et dignes de Van Halen, des boîtes à rythme terribles et des synthés proxo. Le tout fait un peu qatari. Mais bizarrement, ce qui, chez d'autres, deviendrait intolérable plus de trente ans plus tard, ne gâche en rien les qualités du disque. C'est même très surprenant, comme si l'artiste était le seul de son époque à pouvoir survivre aux gadgets sonores de son temps. Ce n'est pas le moindre de ses talents.

NICOLAS UNGEMUTH

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

Five Horse Johnson
"Jake Leg Boogie"
Small Stone records

Ce qui est chouette lorsque nous ouvrons le colis d'un fournisseur ou découvrons un bac de marchandise à mettre en rayon, c'est de se remémorer le moment fatidique de la commande: l'excitation revient et l'envie d'écouter une nouvelle merveille se fait sentir. Un peu d'appréhension et surtout du bonheur musical et visuel en bonus lorsque la pochette est décidément réussie.

Le nouveau Five Horse Johnson résume bien cette expérience: du blues rock furieux avec des riffs accrocheurs, une rythmique posée et groovy à souhait et puis ces soli d'harmonica de l'hirsute leader chanteur Eric Oblander. Le visuel, une fois de plus, est de Mark Dancey: Mark officiait auparavant dans le mythique groupe Big Chief, s'occupait de leur image et créa même un des meilleurs fanzines underground des années 80-90, le fameux Motorbooty (Ann Arbor, Michigan).

Originaire de Toledo, Ohio, notre quintet propose typiquement un son des plus américains mixant blues acide et rock n roll déjanté complètement addictif. Si en plus vous avez des prédispositions et des affinités avec AC-DC, Black Crowes, Lynyrd Skynyrd, Aerosmith et ZZ Top !

Depuis 1995, FHJ a su insuffler et diffuser à travers ses tournées avec QOTSA, R.L. Burnside, les potes de Clutch (concert épique à la Maroquinerie) son amour et sa foi du Classic Rock matiné de blues traditionnel: ils sont moches, mal fagotés, oublient de sortir le rasoir matinal et les costumes bien taillés, et alors ?
"Jake Leg Boogie" est du pur FHJ enregistré live studio avec un minimum d'overdubs, un mélange savant de MC5 et d'Hendrix pour le morceau « Hard Times », du pur boogie Texan avec « Smoke Blow » ou encore le Hard Rock bien senti de « Magic Man »...

La compromission n'est pas de mise, la prétention non plus.
Let « Jake Leg Boogie" do the talking ! A vous maintenant de l'entendre.

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

"Night Comes Down"
"60'S BRITISH MOD, R&B, FREAKBEAT & SWINGING LONDON NUGGETS"
RPM (Import Gibert Joseph)

On ne dira jamais assez de bien de cette série qui en est à son quatrième volume (après "Looking Back", "Keep Lookin' " et "Looking Stateside", ce dernier s'intéressant à la scène américaine) : à chaque fois, trois CD remplis jusqu'à la gueule de shrapnels sixties impeccablement remasterisés, avec un livret parfait signé par le spécialiste John Reed. La nouvelle fournée est tout aussi excellente, mélangeant R&B du début des sixties, freakbeat sauvage et pop ultra orchestrée. Comme d'habitude, tout cela est souvent très rare voire inédit, et une fois encore, le son est vraiment impressionnant. The Reaction, The Favourite Sons, Mike Sturat Span, The Exceptions, Sun Dragon, James Royal, Mark Wirtz, les Rocking Vickers de Lemmy, The Clockwork Oranges ou les fascinants Gnomes Of Zurich, c'est un festival indispensable pour tous les amateurs du genre sixties britannique. Tout cela, naturellement, serait impossible à trouver en vinyle.

"TONITE LETS ALL MAKE LOVE IN LONDON"
Instant/Charly

Ce n'est rien de dire que le truc est culte. Bande-son du documentaire mythique du même nom, "Tonite Lets (sic) All Make Love In London" marque bien la transition de la pop anglaise vers le psychédélisme. Initialement sorti sur Instant, label appartenant au grand Andrew Loog Oldham, le disque est assez sournois bien que génial en tant qu'artefact de l'époque, signant en fait la BO du Swinging London plus que l'avant-gardisme pas encore totalement né. Pour le psychédélisme, Pink Floyd est là le temps de deux titres (deux versions de "Interstellar Overdrive"), le reste étant

constitué de poulains d'Immediate pas tant psyché que ça (Twice As Much, Chris Farlowe, Vashti, les Marquis Of Kensington, les Small Faces), le tout entrecoupé d'interviews de Michael Caine, Julie Christie, Mick Jagger, Edna O'Brien (écrivain irlandaise de talent et petite princesse du milieu à l'époque), Lee Marvin (!), David Hockney et, on n'est jamais mieux servi que par soi-même, ALO en personne. L'objet est inutile, c'est pour cela qu'on l'adore.

Deutsche Amerikanische Freundschaft
"DAS IST DAF "
Mute

Las de la playlist du Dépôt ou de la Fistinière ? Autant rentrer dans le dur ! Avec *l'amitié américano-allemande*, on n'est pas chez Duran Duran. Les deux au look turbo gay, le chanteur Gabi Delgado et le bidouilleur (synthés, boîte à rythme etc.) Robert Görl, étaient de sacrés farceurs. Ces Teutons ayant trouvé le punk un peu conventionnel, ont décidé de faire passer Cabaret Voltaire pour Berlioz, et de tout réduire (comme on dit en cuisine), à l'essentiel. Avec la voix de macho de Delgado, manifestement très influencé par Alan Vega, et la *musique* basique de Görl (à partir du deuxième album), les zouaves allaient influencer

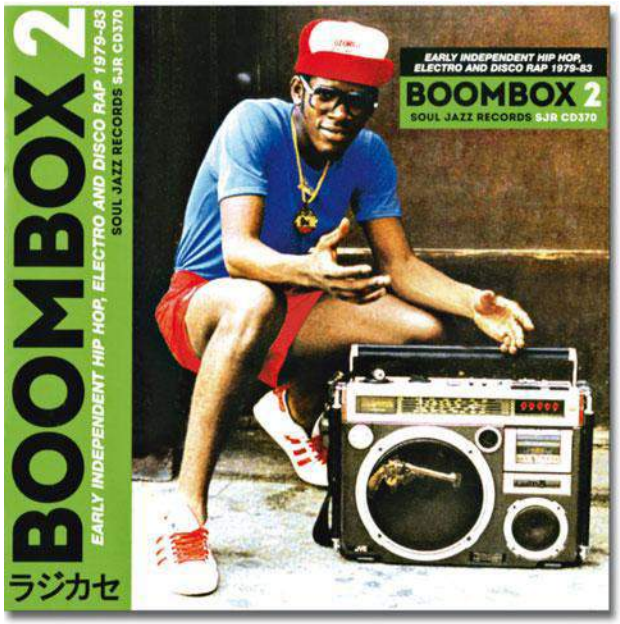
un paquet de groupes, de Neubauten à Laibach évidemment, en passant par Nitzer Ebb et Depeche Mode. Leurs textes étaient fabuleux *("danse le Mussolini, danse le Adolf Hitler, danse le Jesus Christ")* et la production du Lee Perry germanique, le grand Conny Plank (Kraftwerk, Neu !, Cluster, Ash Ra Tempel etc.) parfaite pour des chansons intitulées "Die Lüfstigen Stiefel Marschiren Über Polen" *("ces drôles de petites bottes qui marchent sur la Pologne")*, "Die Kleinen Und Die Bösen" *("les petits et les diaboliques")* ou leur reprise de "Ich Bin Die Fresche Lola", tirée de "L'Ange Bleu" et chantée par Marlene Dietrich. Leurs quatre albums, et en particulier le mythique "Alles Ist Gut" *("Tout va bien")* sont réédités, accompagnés d'un disque de remix, dont un de "Mussolini" rebaptisé "Gabi Delgado's Hysteric Disco Remix".

"Boombox 2"

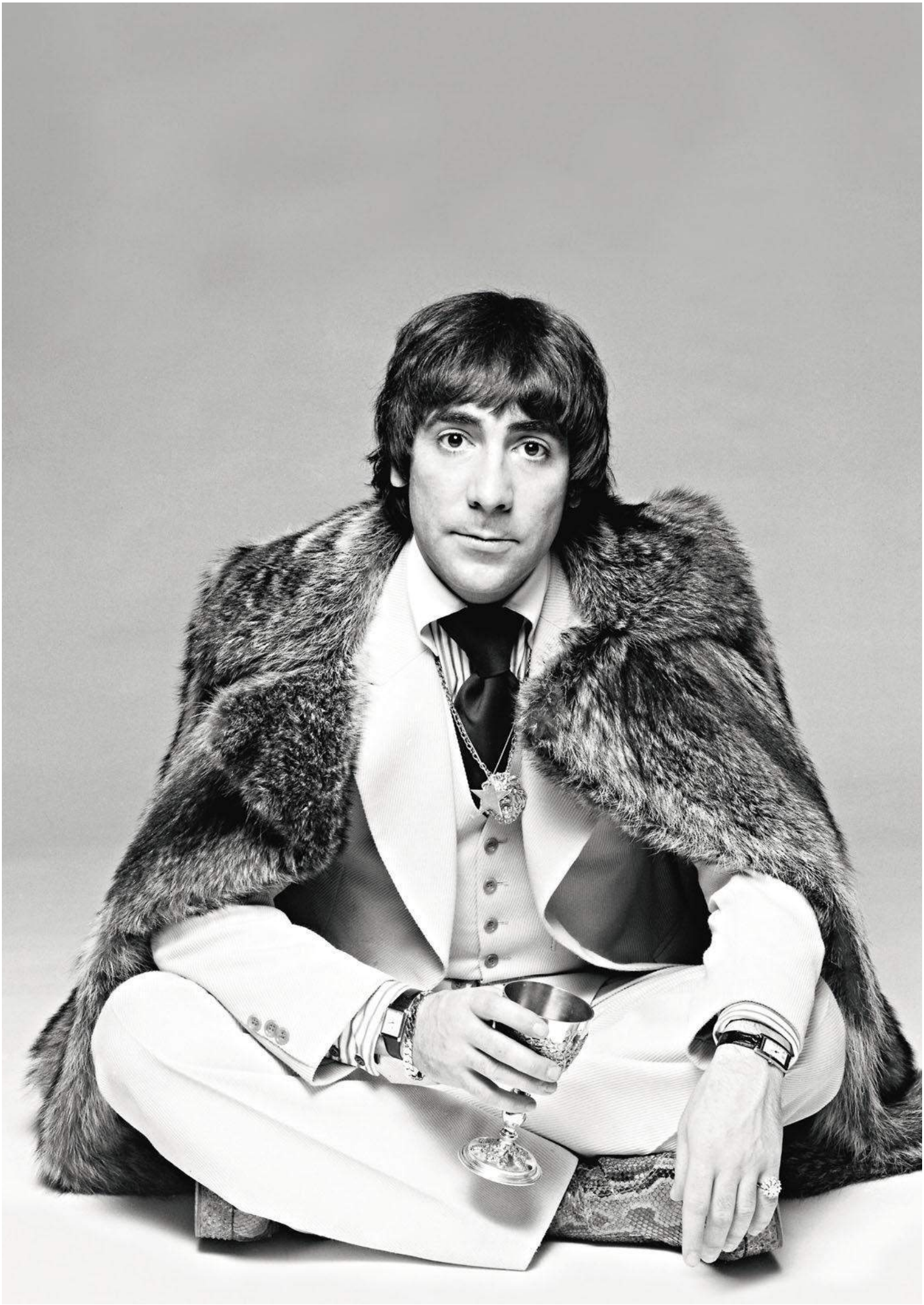
"EARLY INDEPENDENT HIP HOP, ELECTRO AND DISCO RAP 1979-83 "

Soul jazz (PIAS)

Pour rester dans le moite, quoi de mieux pour les vacances qu'une cure de ce bon vieux hip hop old skool ?! Soul Jazz envoie une suite à son excellent volume "Boombox", dédié aux labels indépendants du hip hop naissant. C'est, une fois de plus, un enchantement, avec des choses comme "Young Ladies" de Lonnie Love, "Ah, That's The Joint", de Kool DJ A.J ou Pee Wee Mel And Swann Controllers (idéal en visionnant "Deux Heures Moins Le Quart Avant Jésus Christ") tandis que s'enfilent les perles des labels P&P, Winley, Sugar Hill, Manujothi, Express, etc. En direct du Bronx, du hip hop super cool, funky et discoïde, pour ceux qui n'ont jamais rien compris à PNL (et le tout sur deux CD). ❑


BOOMBOX 2
EARLY INDEPENDENT HIP HOP, ELECTRO AND DISCO RAP 1979-83
SOUL JAZZ RECORDS SJR CD370
ラジカセ
EARLY INDEPENDENT HIP HOP, ELECTRO AND DISCO RAP 1979-83
BOOMBOX 2
SOUL JAZZ RECORDS SJR CD370

Bethune retro
#15
Hot Rods & classic cars
Shows Burlesques, Vintage market, Expos,
37 Concerts !
ISRAEL PROULX (CAN)
JIMMY VAN EATON (USA)
THE SAME OLD SHOES (ITA)
B & THE BOPS (CROATIE)
RIP EM UP'S (USA)
BARNY AND THE RHYTHM ALL STARS (FR)
THE REAL GONE TONES (POL)
SHORTY JETSON & HIS RACKETEERS (BEL)
THE ROYAL FLUSH (CH)
SPO-DEE-O-DEE (ALL)
MIKE BELL & THE BELLTONES (FIN)
THE HILLBILLIES (FRA) ...
entrée libre !
Festival Rockabilly & Rock'n'roll - Béthune (62) - à 30 min. de Lille
25·26·27 AOUT 2017
Camping gratuit : centre sportif - Renseignements : 03 21 63 00 49
bethune retro officiel
BETHUNE CAP 2020
greasyrider
CAMPUS



Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

Derrière la nouba, l'angoisse

Keith Moon

"TWO SIDES OF THE MOON"

MCA/ Polydor

Critiques publiées à l'époque : *"L'album de karaoké le plus cher de l'histoire du rock"*, *"Un échec colossal, l'ivrognerie comme preuve de la pire auto-indulgence"*, *"Même au second degré : ce disque craint"*, *"Fascinant de médiocrité"*. Et si ça ne suffit pas : Brian Wilson raconta qu'en écoutant ici la reprise de sa chanson "Don't Worry Baby", il éclata en sanglots — des larmes non pas de joie, mais de consternation. Keith Moon n'a jamais été pris au sérieux. Il l'a un peu cherché, lui, le génie réduit à ses pitreries. Batteur des Who connu pour sa folie autodestructrice, ses saccages méthodiques de chambres d'hôtel, sa capacité à être perpétuellement bourré et à se vomir dessus en prenant soin d'asperger ses voisins, à s'endormir *dans* ses groupies, à tuer accidentellement son garde du corps lors d'une rixe avec des skins, à maltraiter ses batteries jusqu'à l'orgasme, à piloter sa Rolls droit dans une piscine (facture : 50 000 dollars, sans compter la note du dentiste pour cause de chicots explosés), à ingurgiter toutes sortes de médocs (surtout s'ils sortent de la sacoche d'un vétérinaire), à se faire remplacer sur scène par un pékin de l'auditoire quand il est définitivement hors d'état... Bref, Moon, célébré pour être *the loon* (le dingo), a pourtant enregistré quelques chefs-d'œuvre avec les Who, et, malgré les quolibets, également un en solo — "Two Sides Of The Moon", en 1975. Les Who viennent de commercialiser leur horrible septième album, "Odds & Sods" — ils feront encore pire par la suite. Parallèlement, le batteur se lance donc en solo. Tout le monde se gondole d'avance. Premièrement, parce qu'un disque de batteur est obligatoirement sujet à ricanements. Deuxièmement, parce que Keith Moon, fidèle à sa réputation de musicien le plus cinglé de tous les temps, met tout en œuvre pour faire croire à un gag. Déjà, le titre, "Two Sides Of The Moon" : une parodie du "Dark Side..." de Pink Floyd — *Lune* au sens figuré, la pochette du 33 tours en rajoutant une couche : recto, Moon à l'arrière de sa Rolls avec une élégante blonde (sa nouvelle conquête, le mannequin Annette Walter-Lax) ; verso, la même Rolls avec le même chauffeur, mais par la vitre arrière, on ne voit plus que la lune de Moon, occupé à besogner son amie. Tous ses copains assoiffés, Ringo Starr, Harry Nilsson, Dick Dale, Spencer Davis, Bobby Keys, Rick Nelson, John Sebastian, Joe Walsh, Steve Cropper, David Foster, Jim Keltner, Flo & Eddie, Klaus Voormann, se sont précipités au Record Plant de Los Angeles. Impossible de faire le tri entre ceux qui jouent réellement sur le disque et ceux qui ne font que participer à la beuverie. John Sebastian : *"On se serait cru dans un zoo"*. Howard Kaylan, des Turtles : *"Keith entendait une autre mélodie que celle qui sortait de sa bouche"*. Doté d'une voix aussi imparfaite qu'émouvante, d'un timbre plus mélancolique qu'hilare, Moon interprète une douzaine de chansons, signées The Who, Beatles, Beach Boys, Lennon, Randy Newman, Harry Nilsson, celles qui déjà le rendent nostalgique. Il transparait dans cet album un truc qui dépasse le Moon clown — la preuve qu'une voix est habitée par la vie que mène son géniteur, que l'inspiration peut surpasser les couillonnades. Si les reprises boogie des Who et Lennon, comme son hommage au plaisir anal ("Back Door Sally"), ont peu d'intérêt, le deuxième tiers relève presto le niveau. Le glam "Crazy Like A Fox" ? Un bon cousin de Ziggy. "Solid Gold" et "Do Me Good" ne feraient pas tâche au milieu d'une comédie musicale des Kinks. Le country-pop "One Night Stand" : digne d'un bon Nilsson. Encore un cran au-dessus : "Don't Worry Baby" et "Teenage Idol" : vocalisées dans une tonalité décalée, Moon leur infuse un degré de mélancolie qui en effet déclenche des larmes — de bonheur. Et puis, il y a le sublime "I Don't Suppose", où Moon chante *"I don't suppose you want to live / How do you fit into the pattern of human existence ?"*. Derrière la nouba, l'angoisse existentielle. Précision : l'enregistrement débute juste après que Kim Kerrigan, la femme de Keith, s'est tirée — elle en avait sa claque de se prendre des tartes. Le batteur est ravagé, et ce n'est pas le cocktail alcool & quaaludes auquel il carbure qui la fera revenir. Mel Evans, l'homme à tout faire des Beatles, produit de façon ambitieuse mais inexpérimentée cet *album de divorce* : entre arrangements bordéliques et instrumentation en roue libre, il trouve rarement l'équilibre, ce qui donne aux chansons ce côté titubant, humain — alors qu'en 1975 cartonne un son clean, Pink Floyd, Eagles, Elton John, Springsteen, Barry Manilow, Queen... Moon fait tache. Un an après la sortie du disque, Evans est tué par des policiers. Keith Moon trépasse lui aussi très vite. Overdose de médicaments... des médocs censés soigner son alcoolisme. Le *Loon* n'aura sorti qu'un unique solo, un album vraiment unique. Au fond du zoo, la tragédie. ★

Photo Terry O'Neil/ Getty Images

Première parution 17 mars 1975

Le Fleetwood Mac du rock indé

Rééditions, nouveautés et 45 tours :
le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

Tages
"Studio"
Bear Family

C'était le groupe pop le plus doué de Suède, et cet album est son chef-d'œuvre. Inspirés par les Beatles, les cinq membres de Tages se sont isolés en studio en 1967 pour concevoir ce LP freakbeat et psychédélique qui évoque des groupes anglais tels que les Blossom Toes ou The End, mais avec des arrangements très ambitieux (cordes, guitares inversées...). On pense aux Pretty Things de "Parachute", au versant McCartney des Beatles sur "Like A Woman" ou "What's The Time". Bien qu'il ne soit pas le classique absolu que le label aimerait nous vendre, ce double album contient quelques merveilles telles que "People Without Faces" ou "She Is A Man". Cette superbe réédition contient le DVD du film promotionnel d'époque "Dalamania", ainsi qu'un épais livret biographique.

Dr John
"The Sun Moon & Herbs"
Music On Vinyl

Si l'on devait choisir, dans la longue discographie de Dr John, le disque le plus représentatif du style de sa première période, "The Sun Moon & Herbs" pourrait être celui-ci. Quatrième album du *Night Tripper*, l'album voit Dr John pousser jusqu'à la limite son style unique mêlant jazz façon New Orleans, rythmes moites et délires vaudou ("Zu Zu Manou"). La musique qu'il tire de cette concoction transcende l'essence de morceaux cajun folkloriques tels que "Black John The Conqueror" pour en faire des monstres de groove saupoudrés de magie noire.

Elliott Smith
"Roman Candle", "Elliott Smith", "Either/ Or", "XO", "Figure 8", "New Moon"
Universal

On le sait, les années 90 furent une période de vaches maigres pour le vinyle, si bien que de nombreux albums ne sont pas sortis sous ce format, ou alors en tirages restreints. Ce fut le cas pour certains albums du regretté Elliott Smith, qui n'ont jamais eu la chance d'être réédités proprement sur grosse galette. Malheureusement, la campagne de ressortie orchestrée par Universal n'est pas forcément convaincante, surtout si on la compare au pressage qui vient de sortir chez Kill Rock Star aux USA pour les 20 ans d'"Either/ Or". A titre de comparaison, le pressage américain est fait sur vinyle coloré, avec remasterisation, disque bonus, notes biographiques détaillées, quand l'édition Universal européenne se contente du minimum syndical, manifestement tirée de fichiers numériques.

Jerry Lee Lewis
"Jerry Lee Lewis And His Pumping Piano"
Bear Family

Dernier des survivants de l'ère Sun Records, Jerry Lee Lewis a droit à une belle réédition ce mois-ci grâce à l'excellent label allemand Bear Family. Ce qu'il y a d'intéressant avec ce disque, dont on connaît tous les morceaux par cœur car ils sont des classiques absolus ("Great Balls Of Fire", "Whole Lotta Shakin' Going On", "Mean Woman Blues"...), c'est qu'il s'agit de la réédition d'un album rarissime publié en 25 cm en Afrique du Sud en 1959. D'où ce visuel d'époque qui orne cette collection de tubes joliment packagée.

Forest
"The Full Circle"
Music On Vinyl

Comme l'indique la pochette dessinée de "The Full Circle", Forest était un groupe de rock progressif anglais aux forts accents folk. Publié à l'origine sur Harvest, le label dédié au rock progressif (Kevin Ayers, Pink Floyd...) chez EMI dans les années 70, le groupe faisait partie de ce mouvement de groupes intéressés par les racines de la musique britannique. D'où un aspect médiéval — marqué par une mandoline omniprésente et un chant scandé — qui fait sonner Forest comme un Fairport Convention qui jouerait sans percussions ("Gypsy Girl And Rambleaway"). A redécouvrir.

Angelo Badalamenti
"Music From Twin Peaks"
Warner Bros

Alors que la série de David Lynch fait actuellement un retour très remarqué, et a accueilli des musiciens de renom (*no spoiler*) pour une des scènes clef de sa nouvelle saison qui arrive trente ans après la précédente, la BO mythique d'Angelo Badalamenti, avec ses synthétiseurs glaçants revient en vinyle (tout comme celle du film qui l'a suivie, "Fire Walk With Me"). On retrouve sur ce disque ces magnifiques thèmes électroniques hantés ("Laura Palmer's Theme"), et évidemment le tube éthéré "Falling" chanté par Julee Cruise.

Little Bob And The Lollipops
"Nobody But You"
Mississipi

Attention on ne parle pas ici du rocker havrais Little Bob, mais de Camille Bob, chanteur R&B et soul, actif en Louisiane depuis le milieu des années 50. Paru en 1966, son premier album "Nobody But You" compile les quelques singles qu'il avait enregistrés les années précédentes, tels que "I Got Loaded", "My Heart's On Fire" ou "Nobody But You". Comme toujours, c'est l'excellent label Mississipi qui exhume ce joyau de la musique noire américaine.

Nouveautés

Terry
"Remember Terry"
Upset The Rhythm

Surnommé le Fleetwood Mac du rock indé, parce qu'il est composé de deux couples, le quatuor australien Terry sort aujourd'hui son deuxième album sur le recommandable label anglais Upset The Rhythm. Formé à partir de membres de Total Control, UV Race et Constant Mongrel, ce groupe de cow-boys des Antipodes joue une musique étrange et indéfinissable. Est-ce du post-punk ? Du glam ? Du garage ? Chaque morceau redistribue les cartes, et à chaque fois le groupe fait mouche.

Holy Gray
"Batten Down The Hatches"
Third Coming

Tremblez Blind Faith, Traveling Wilburys et Them Crooked Vultures, un nouveau supergroupe arrive sur la place. Assemblage de membres de Quetzal Snakes, Yussuf Jerusalem et La Secte Du Futur (trois groupes bien plus recommandables que ceux cités plus haut), Holy Gray est une formation punk à l'esthétique sombre mais aux idées lumineuses. Les guitares serpentent, un violon s'invite, le groupe maîtrise l'art de la rupture ("Lores Were Fading Away") et séduit sur ce premier album.

45 tours

Stereoscope Jerk Explosion
"Indian Tonik"
Bengali Corporation

Depuis plusieurs années, Stereoscope Jerk Explosion enchante les amateurs d'instrumentaux dopés à la fuzz et au Farfisa avec ses 45 tours aux pochettes chatoyantes. "Indian Tonik", tous sitars dehors, marque le retour du groupe après un long break. Avec son vinyle rouge et ses goodies divers — dont une paire de lunettes 3D à l'ancienne qui permettent de regarder le clip du groupe — cet excellent single s'avère un objet remarquable.

Les Beberts
"Les Beberts EP"
Ave The Sound !

Piliers de la scène garage niçoise, les Playboys ont influencé de nombreux groupes depuis le milieu des années 80. Derniers en date, les Béberts, dont le nom rend malicieusement hommage à François Albertini, chanteur de ces glorieux anciens. Ce trio de jeunes gens sort aujourd'hui un premier EP empli de fuzz et de promesses d'un avenir radieux.

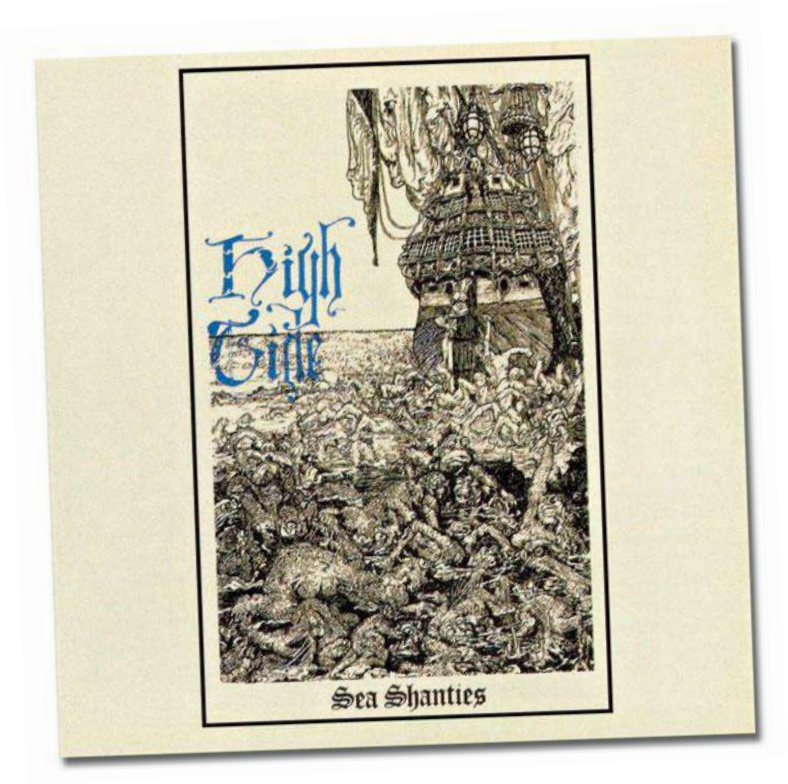
The Blind Shake
"Live At Third Man"
Third Man

Difficile de suivre le rythme de publication de Third Man depuis que Jack White a ouvert son usine de pressage à Detroit. Ces derniers mois, de nombreux singles tirés de concerts donnés par la crème de la scène garage américaine ont ainsi été publiés (Archie & The Bunkers, Fred & Toody, Power...). Celui consacré à Blind Shake témoigne une fois de plus du bon goût de la clique Third Man, et de la vitalité de ce groupe qui mêle habilement surf et post-punk. ❑

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes



Psychédélisme lourd

HIGH TIDE

Issu de l'esprit brillant de Tony Hill, ancien de The Misunderstood, cette formation fait partie des plus grands crus en matière de psychédélisme lourd, à ranger non loin de Morgen. Elle se distinguait par un binôme inédit entre un guitariste sidérant et un violoniste prolixe, au service d'improvisations virtuoses, à la rare sensibilité.

High Tide est intimement lié à l'un des plus fameux groupes pionniers du psychédélisme : The Misunderstood. Ces Californiens débarquent en 1965 à Londres et gagnent très vite le soutien du célèbre John Peel. Leurs concerts, portés sur les jams et agrémentés de light-shows, impressionnent les jeunes Pink Floyd, Syd Barrett en tête et The Move. On y trouve alors un génie absolu de la guitare slide (Glenn Ross Campbell) mais aussi Tony Hill, ex-docker recruté sur place qui a fait ses armes avec The Answers, groupe de reprises qui écumait les bases américaines en France et en Angleterre. Fontana s'empresse de leur faire signer un contrat, et publie un extraordinaire premier single ("I Can Take You To The Sun"), coécrit par Tony Hill et le chanteur Rick Brown, bientôt suivi par la non moins fabuleuse "Children Of The Sun". Cette ascension fulgurante se voit brisée par des problèmes de visa ainsi que le service militaire, qui rappelle Brown à son devoir. Tony Hill demeure donc seul à Londres, et passe un temps par le trio Turquoise, où il croise le futur David Bowie. Au début de l'année 1969, Tony Hill décide de fonder son propre quartette, High Tide, avec le violoniste Simon House, le bassiste Peter Pavli et le batteur Roger Hadden. Il se passe peu de temps avant qu'Apple Corps, la société des Beatles, ne les prenne sous son aile. Cette connexion leur permet de finalement signer avec Liberty, qui vient alors de sortir le premier album des Groundhogs. Rattaché à la scène hippie de Ladbroke Grove, High Tide devient l'une des valeurs sûres de l'underground et partage l'affiche avec Edgar Broughton Band ou un certain Group X, le futur Hawkwind. John Peel n'a pas la mémoire courte et promeut activement le groupe sur les ondes de BBC Radio 1. Il est alors temps de plancher sur un premier opus. L'enregistrement se passe aux studios Olympic de Barnes avec Denny Gerrard, qu'ils aident pour son propre "Sinister Morning", album psyché folk influencé par Bob Dylan et le LSD 25, aujourd'hui très recherché. "Sea Shanties" sort en octobre 1969. Il démarre par le riff sinistre de "Futilist's Lament", qui pourrait presque passer pour du Black Sabbath et permet de découvrir le style unique et très imaginatif de Tony Hill à la guitare : débridé, scintillant, épileptique tout en restant ultra-mélodique, à la différence d'une bonne partie de ses contemporains qui versaient dans la virtuosité inutile. Sa voix est moins marquante, plutôt en retrait, avec un chant typé progressif. "Death Warm Up" signale la montée en puissance de l'autre élément hautement original du son de High Tide : le violon de Simon House, ici à la fois lancinant et influencé par la musique celtique, que l'on retrouvera aussi sur "Missing". Soutenu par une rythmique tempétueuse façon Who, l'ensemble est remarquable. Les titres suivants sont plus construits, notamment "Walking Down Their Outlook", où Simon House exécute une partition de génie, entre musique classique et psychédélisme. Cet excellent disque sort sous une magnifique pochette signée Paul Whitehead. Les critiques sont très positives, les ventes très correctes. Peu de temps après, High Tide est prié de retourner en studio pour un second opus. Cette fois, l'estimé George Chkiantz (Small Faces, Jimi Hendrix) est co-producteur tandis que Blind Faith répète dans la pièce voisine. Le disque, simplement nommé "High Tide", parait en juin 1970. Il est moins heavy que le précédent, et compte seulement trois morceaux qui laissent toujours briller Simon House, tantôt dans un registre baroque ("The Joke") tantôt oriental ("Blankman Cries Again"). Le passionnant troisième (et ultime) morceau, "Saneonymous" est divisé en plusieurs parties, avec une ligne de chant mélancolique suivie d'une longue et virtuose improvisation lorgnant vers le jazz, facturant quatorze minutes au compteur. Le succès du disque est moindre et, pour compenser les pertes, Liberty concocte pour le groupe un exténuant planning. Simon House est le premier à lâcher prise, pour rejoindre Third Ear Band et contribuer à la bande originale du film "Macbeth" de Roman Polanski. En 1973, il intègre Hawkwind, puis reste un fidèle collaborateur de David Bowie. Les trois autres poursuivent tant bien que mal... Jusqu'à ce qu'Hadden se retrouve à l'hôpital à cause de troubles psychiatriques. C'est ensuite Peter Pavli qui s'évapore pour prêter main forte aux écrivains Michael Moorcock et Robert Calvert, qui ont réalisé quelques tentatives musicales. Tony Hill poursuit son chemin de son côté, avec son propre groupe (Tony Hill's Fiction) et une version réaménagée de High Tide.

Unique et Exclusif !

EMP

powered by Holy Records

www.emp-online.fr

La + grande boutique en ligne de merchandising Rock & Metal !

*Valide jusqu'au 01.08.2017 sur une commande en ligne d'un minimum de 40€. Dans la limite des stocks disponibles. Non cumulable avec d'autres promotions.

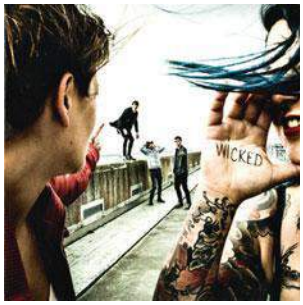
Qualité France

PAR H.M.

Flamenco

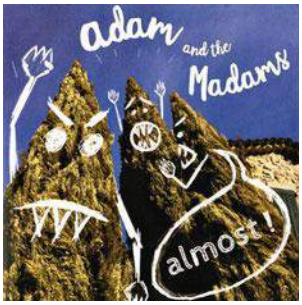
Bien davantage que l'univers des majors, celui de l'autoproduction est propice aux expérimentations les plus diverses et permet aux groupes d'oser s'aventurer

Dès l'introduction musclée relayée par une chorale virile, **1984** annonce fièrement la couleur. Dix ans après sa formation, le quatuor de Metz se réclame d'un punk rock anglophile qui n'entend faire aucune concession à l'air du temps mais se replonge avec délectation dans un courant musical qui a conquis ses lettres de noblesse avec Clash ou Stiff Little Fingers. Il tente d'en retrouver la magie initiale en conjuguant le goût de mélodies reprises en chœur à la pugnacité d'un rock de combat parfois teinté d'effluves reggae *("A Decade Of Pain", Combat Rock © 03.55.74.69.45, distribution rue Stendhal).*



Venu du Finistère où il officie depuis 2014, **Wicked** sort du lot avec un second EP varié. Après une ouverture lancinante caractérisée par un son saturé et une ambiance post-rock, il excelle avec "You Can Die", tout en retenue excitante, au diapason d'une voix en finesse, puis il déploie des talents plus fun avec "Everyday" qui débute pourtant comme une ballade acoustique guitare-voix. Adepte d'un blues-rock vintage et résolument anglophone, dans la lignée des Black Keys, le trio s'illustre par l'intensité de son répertoire et sa capacité à élaborer des atmosphères convaincantes *("Crawling Back", Margoulins Productions © 06.32.55.97.72).*

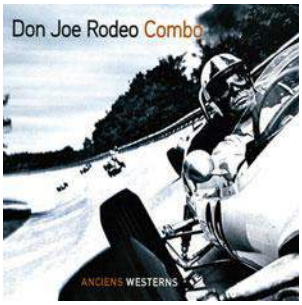
Douze ans après ses débuts, le quintette **Les Chics Types** rend hommage au rock lyonnais avec son cinquième album francophone : les deux premiers titres évoquent Starshooter car la voix ressemble à celle de Kent, et plusieurs invités locaux sont de la partie, notamment Jack Bon (ex-Ganafoul) et ses riffs de guitare. Mais le meilleur réside dans une musicalité affirmée, des arrangements très élaborés et quelques réussites flagrantes, telles que "L'Eveil", une ballade baroque et allumée avec la voix poussée dans ses derniers retranchements *("Magnéto", Les Chics Types © 06.61.33.70.92, distribution Inouïe).*



Le nouvel EP en quatre ans du trio de l'Est **Adam And The Madams** laisse bien augurer du troisième album annoncé : non content d'expérimenter tous azimuts entre garage noisy, folk mutant et post-rock bricolo, il ose encadrer quatre compositions originales de deux classiques dont il propose des reprises iconoclastes, "Heroes" de David Bowie, ralenti et abordé avec une douceur traversée d'éclats et de stridences, et "Sister Ray" du Velvet Underground, transformé en une mélopée obsédante et psychédélique de seize minutes *("Almost", Bloody Mary Music And Records © 06.66.67.84.30).*

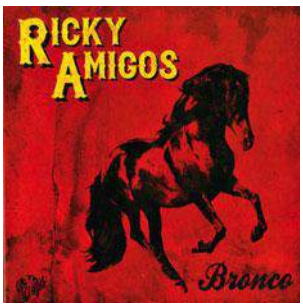
hors de leur zone de confort, comme la grande majorité des huit sélectionnés du mois parmi les soixante-trois arrivages à la rédaction.

Depuis 2014, le quatuor **Robert Spline** défend un projet atypique : de l'electro tribale, où les instruments se mélangent aux machines pour se mettre au service d'une démarche francophone et poétique, et la sortie de ce premier album s'accompagne d'ailleurs de celle d'un recueil de poésies. Le parti pris verbal et déclamatoire du chant peut lasser sur la distance mais réserve des moments saisissants, comme sur "Trois Collines" : l'envergure musicale y est totalement au diapason de la démarche textuelle et l'intensité de l'ensemble a de quoi impressionner *("Istanbul", Salamah Productions ✆ 06.12.31.93.95, distribution Inouïe).*



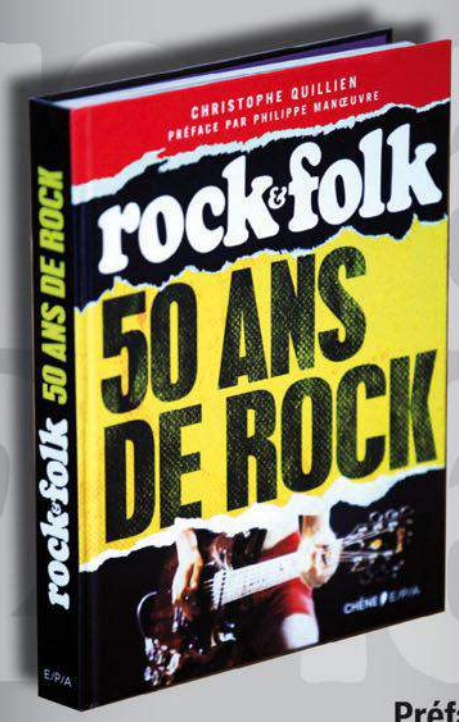
Second album depuis 2013 pour le trio toulousain **Don Joe Rodeo Combo** qui, tout en affichant ouvertement sa passion pour le rock'n'roll et la guitare ("Pour L'Amour De Link Wray") continue de défendre avec élégance son choix francophone. Adepte du chanté-parlé, il en profite pour peaufiner des atmosphères ténébreuses ("Watkins Glen") et révélatrices d'une option garage convaincante, sans négliger des envolées pop ("Les Ennuis Commencent") qui sont formatées et efficaces comme des tubes inédits des années soixante *("Anciens Westerns" Pop Sisters Records ✆ 06.09.51.90.95, distribution PIAS).*

Basé au centre de la Bretagne, **Moger Orchestra** est la version étendue d'un quintette atypique réunissant une clarinette basse, un saxo baryton, un tuba, une basse et une batterie : pour les besoins de son second album depuis les débuts du collectif des Musiques Têtues en 2011, il a intégré dix autres instruments à vent (flûte, trombones, saxophones) pour donner libre cours à l'écriture et l'improvisation aux frontières du free jazz et du free rock et le résultat se distingue par son originalité et la force musicale de compositions en liberté qui brouillent les frontières entres les genres *("Moger Orchestra", Musiques Têtues ✆ 06.63.06.34.12).*



Le quatuor parisien et franco-espagnol **Ricky Amigos** connut sa petite heure de gloire au début des eighties en popularisant un flamenco teinté de rock tonique et plaisant. Une fois l'effet de mode retombé, il traversa trois décennies avec des fortunes diverses jusqu'à ce nouvel album qui est à ce jour son sixième. Si l'on reste dubitatif devant l'optique retro des titres francophones, sur lesquels la voix du leader chanteur-guitariste Eric Fournets peut évoquer celle de Dick Rivers, on retrouve intact le charme originel sur les titres hispanisants *("Bronco", Rock Paradise Records ✆ 01.45.58.40.30, distribution Rue Stendhal).* ❑

LE LIVRE ÉVÈNEMENT



Préface de Philippe Manœuvre

35€ + frais de port

Rock&Folk, 50 ans de rock

retrace l'épopée du rock'n'roll à travers les interviews, photos, et articles les plus marquants de l'histoire du magazine.
Des pionniers aux sons d'aujourd'hui, des Rolling Stones aux Whites Stripes, du rock français au pub rock, de la naissance du "hard" à la vague punk, des grands festivals à la new wave, Rock&Folk est plus que jamais "au service du rock'n'roll depuis 1966".

Disponible sur boutique.editions-lariviere.fr

Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

CLIFTON CHENIER

1925 (Louisiane)-1987 (Louisiane)

Jusqu'où montera ce petit plouc *français* d'Opelousas qui patauge dans les rizières, coupe la canne et respire les vapeurs de la Texaco ? Nul Américain, fût-il sudiste, ne se risque dans cette surboum de maringouins. Opelousas, *spice capital of the world*, n'est qu'une colonie de papistes où *"l'écrevisse a une âme"*. Alors que les catholiques du bayou penchent pour le 10-boutons diatonique, Cliff malaxe cet *orgue de poitrine* chromatique que des prêcheurs baptistes ont introduit dans les mangroves de l'Atchafalaya, explique Todd Mouton, spécialiste du musette tropical. C'est néanmoins de ce sac, qui permet de jouer les basses du boogie-woogie et allonge le registre des blue notes, que s'exprimera le zydeco, folklore cajun américanisé, reprofilé par le R&B de Louis Jordan et la pop de Fats Domino, déployé dans toutes ses nuances, blues, rock'n'roll, funk ou ska. Si la France peut légitimement se cramponner à la pop américaine, c'est bien à travers ce *"black Cajun Frenchman"*. Son répertoire international charrie de nombreux titres en français : "Cher Catin" (qui ne signifie pas *catin*), "Lâche Pas La Patate", et quelques standards créolisés : "Moi Un Cochon Pour Toi" ("I'm A Hog For You"), "Tu Peux Cogner" ("Keep A-Knockin' "). Cliff, son frère Cleveland au rubboard, Robert St. Julien à la batterie, oncle Morris à la basse, commencent en 1954 dans les locaux de la KAOK, pour Elko, petit label de Lake Charles. Le jump instrumental "Louisiana Stomp" combine le swing des deux percussionnistes, le boogie de la basse et le blues de la squeeze box. Face B : "Cliston Blues", ce serait Charles Brown embourbé dans un marécage. Sur le macaron du disque on lit : *"Cliston Chanier, king of the South"*. Déjà trop grand pour Elko, Clifton passe sur la côte Ouest. Imperial a juste le temps de remanier les faces Elko pour son arrière-boutique Post, que Cliff caracole chez Speciality, enregistre pour Chess/ Argo depuis la Nouvelle-Orléans, dans le cagibi de Cosimo Matessa, et s'en va trouver JD Miller à Crowley qui le grave sur Zynn. On est en 1960, Cliff monte dans un ascenseur qui ne descendra plus. Les producteurs ont misé sur les jumps instrumentaux, "Opelousas Hop", "The Big Wheel", mais ce sont deux chansons qui secouent la région : "Ay Tete Fee" (*Eh, petite fille*) et "Everybody Calls Me Crazy" (*"Tout quelqu'un 'pelle moi fou, mais mon nom c'est Clifton Chenier"*). Pas plus à Los Angeles qu'à la Nouvelle-Orléans on n'avait vu un bluesman jouer du R&B à l'accordéon, avec un orchestre de jazz cajun. Partout où il pose le pied, les estrades tombent en sciure. On dit qu'il n'a jamais donné un mauvais concert de sa vie. Packagés à travers les États-Unis avec d'autres grêlons du hit-parade, Cliff et Etta James ont une brève liaison qui leur vaut tout un tas d'histoires sur la route : Etta est très claire de peau, et la police croit voir un Noir roucouler avec une Blanche. Une cour de fêtards le suit maintenant en Louisiane, des Blancs qui ne numérotent pas leurs talbins, aussi Cliff et son groupe sont-ils admis dans ces clubs où Jim Crow préfèrerait qu'il ne se produise pas. L'affiche n'enchante pas les habitués de couleur blanche, mais Cliff s'adapte et leur sert du cajun plutôt que du R&B. Il tire le meilleur parti de ses paradoxes : un original, ni français ni américain, un répertoire ni noir ni blanc. Quand Cliff passe chez Arhoolie, le zydeco sort du marécage pour de bon et hisse le pavillon américain pour la première fois. Entre 1965 et 1976, le label de Houston lui fait enregistrer huit grands albums, en particulier "Bon Ton Roulet" et "Bogalusa Boogie". Chris Strachwitz, le patron d'Arhoolie, le case dans les grands festivals, Berkeley, New Orleans Jazz & Heritage, Montreux, Austin City Limits. En 1969, Cliff arrive en Europe avec l'AFBF. Il est ébahi par le nombre d'accordéonistes qui font tourner les valses ici, surtout en France. Malin, il enregistre une série de standards créolisés pour un album destiné au marché européen : "Clifton's Cajun Blues" (Prophesy). Cliff reviendra à Paris en 1977 et mettra *"la Palace"* en transe, plusieurs soirées d'affilée, avec son Red Hot Louisiana Band. Parallèlement à Arhoolie, il continue de jouer au bonneteau avec les labels : Crazy Cajun, Jin, Blue Star, Free Bird, Maison de Soul, CNP Crescendo, Sonet... Plus rien ne l'arrête... sauf les dialyses et l'insuline. Le Red Hot déroule une chaîne de virtuoses dont les maillons les plus fidèles sont Cleveland Chenier, St. Julien, Jumpin' Morris, le pianiste Elmore Nixon, le saxo John Hart et le guitariste Lil' Buck Sinegal. Unanimes, ces sidemen décrivent leur leader comme un homme jovial qui charme la faune, un génie instinctif du volume, infoutu de leur indiquer une tonalité, mais levant une cathédrale de deux coups de soufflet. Sinegal : *"Cliff, c'était James Brown. Ici, à Lafayette, les gens ne se seraient pas dérangés pour aller écouter James Brown, mec. Ici, c'était Clifton Chenier et personne d'autre."*

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Clifton Chenier
Black Snake Blues

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Cher Erudit, suite à un documentaire diffusé sur Fance 3 Bretagne, “Rock’n’Rennes”, j’aimerais connaître la discographie d’UBIK et de MARC SEBERG, la formation de Philippe Pascal.

■ DANIEL, Vezin-le-Coquet (35)

Groupe phare d’une new wave sombre et du rock français en général, Marquis De Sade, dont l’influence fut bien plus considérable que ses chiffres de vente, se sépare en 1981 après quatre singles et deux albums marquants, “Dantzig Twist” (1979) et “Rue De Siam” (1981) chantés en anglais, mais aussi en français. A la suite de différends artistiques, le guitariste Frank Darcel et le chanteur Philippe Pascal empruntent des voies différentes. Le premier produit une musique plus pop et aérienne dans Octobre où il est associé au chanteur de Marie & Les Garçons, Patrick Vidal ainsi qu’au batteur Eric Morinière et au bassiste Thierry Alexandre, tous deux membres de Marquis de Sade, le temps de deux excellents albums, “Next Year In Asia” (1982) et “Paolino Parc” (1983), à l’inspiration paneuropéenne. Frank Darcel a également écrit plusieurs romans et dirigé la publication de “50 Ans De Musique Electrifiée En Bretagne” en deux volumes (Editions de Juillet) tout en revenant sur scène avec Republik. De son côté, Philippe Pascal crée **Marc Seberg** dans un registre plus proche de Marquis De Sade, accompagné par le guitariste Anzia, qui avait participé à “Dantzig Twist”, le bassiste Pierre Corneau, auparavant dans Complot Bronswick, le batteur Pierre Thomas et Jean-Pierre Baudry aux claviers. Ce nom est choisi en référence à Marc, un prénom présent dans plusieurs chansons et Seberg pour l’actrice Jean Seberg. Après le single “Sylvie”, sur Virgin : “83” (1983) produit par Steve Hillage. Pascale Le Berre, venue elle

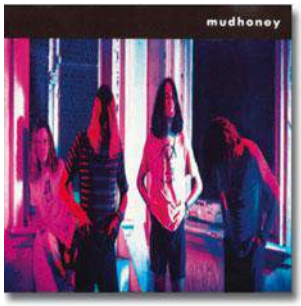
aussi de Complot Bronswick, remplace Baudry aux claviers : “Le Chant Des Terres” (1985), incluant un texte de Baudelaire, “Recueillement” ; “Lumières Et Trahisons” (1987) ; “Le Bout Des Nerfs” (1990). Ces quatre très beaux albums ont été réédités en vinyle en 2017. Après la parution du mini album “Au Clair De La Nuit/ Live In Rennes” (1991), le groupe se sépare. Par la suite, Philippe et Pascale Le Berre : “Philippe Pascale” (1994). Le chanteur s’immerge dans le blues avec “Philippe Pascal & The Blue Train Choir” (2004), EP-cinq titres. On peut lire les textes de Marc Seberg et trois de Marquis De Sade dans le livre “Ligne De Fuites” publié en 1990 par Philippe Pascal aux éditions Coprah. **Ubik**, titre d’un roman de Philip K. Dick, c’est avant tout le chanteur et bassiste briochin Philippe Maujard qui se produit seul sur scène dès 1981 avant de

constituer un groupe après sa signature avec Philippe Constantin et RCA. Il s’entoure alors de Marc Pouliquen, batterie, et de Xavier Geronimi, guitare, auxquels se joint bientôt le saxophoniste Daniel Paboeuf, déjà présent dans Marquis De Sade. Entre 1983 et 1986, Ubik sort quatre singles, “Kakikouka” (1983), “Nada” (1984), “Maria Del Peyote” (1985) et “Opera” (1986), ainsi qu’un album, “Surf” (1983) enregistré à Bath par David Lord, producteur, entres autres, pour Peter Gabriel et XTC. Dans la lignée de Marquis De Sade, Ubik possède toutefois son propre style, puissant, rageur et funky, la basse donnant le tempo des incessants changements de rythmes. Xavier Geromini rejoindra Etienne Daho et, après un long parcours d’accompagnateur, en 2009, Frank Darcel dans Republik. On retrouvera Philippe Maujard avec les Télépathes, puis en solo, “Sous Le Chapiteau Du Ciel” (1994). Il travaille également comme comédien, régisseur, producteur, réalisateur et compositeur de musiques de film et de vidéos. En 2014, Maujard a sorti “Pogo Mundo”, double album d’Ubik ainsi qu’une compilation des singles, “The Singles”. Actuellement, il se produit sous le nom de DJ Le Clown.

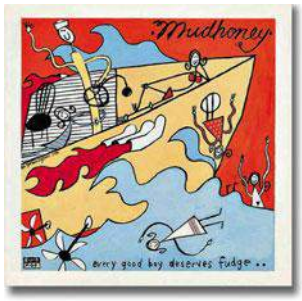
Cher Erudit, j’aimerais connaître le parcours de MUDHONEY, un des groupes de Seattle contemporain de Nirvana.

■ VINCENT *(courriel)*

Formé en 1988 à Seattle, Mudhoney est, avec Nirvana, Pearl Jam, Alice In Chains, Screaming Trees et Soundgarden, un des principaux acteurs du mouvement grunge. Le chanteur et guitariste rythmique Mark Arm est d’ailleurs le premier à avoir utilisé cette dénomination pour définir le genre musical de son premier groupe avant que le terme ne soit repris pour l’ensemble de ces formations. Si le punk, le hard rock et le blues sont des influences, ces groupes de Seattle ont d’abord été fortement inspirés par le garage rock des sixties, en particulier celui des gloires locales que furent les (Fabulous) Wailers et les Sonics, tirant parfois sur l’acid rock à grand renfort de guitares saturées bourrées de distorsion, de wah-wah et de fuzz, les potentiomètres à fond. Né le 21 février 1962 sur la base militaire de Vanderberg, mais ayant grandi à Seattle, Mark Thomas McLaughlin alias Mark Arm débute en 1980 au sein de Mr Epp And The Calculations, en référence à un prof de maths du lycée. Un peu plus tard, il y est rejoint par le guitariste Steven Neil Turner, né le 28 mars 1965 à Houston, Texas, auparavant dans les Ducky Boys avec Stone Gossard, futur guitariste de Pearl Jam. A la fin de Mr Epp, en 1984, Arm et Turner fondent Green River en compagnie de Gossard, du batteur Alex Vincent et du bassiste Jeff Ament, lui aussi un futur Pearl Jam. Green River est considéré comme un précurseur du Grunge : sur Homestead, “Come On Down” (1985), et sur Sub Pop, “Dry As A Bone”, un EP (1987) et “Rehab Doll” (1988). En 2016, sont sortis des démos, “1984 Demos”. Associés au batteur Dan Peters, né le 18 août 1967 à Seattle, et un bassiste venu des Melvins, Matt Lukin, né le 16 août 1964 à Aberdeen, état de Washington, Mark Arm et Steve Turner créent **Mudhoney**, un nom emprunté au titre d’un film de Russ Meyer. Ils signent avec Sub Pop qui sort un premier single remarqué,



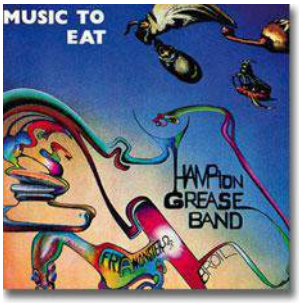
“Touch Me I’m Sick/ Sweet Young Thing Ain’t Sweet No More” (1988). Après un EP, “Superfuzz Bigmuff” (1988) et un single partagé avec Sonic Youth, “Halloween”, paraît le premier album, “Mudhoney” (1989) ; “Every Good Boy Deserves Fudge” (1991), considéré par de nombreux critiques comme leur disque le plus abouti. Signature chez une



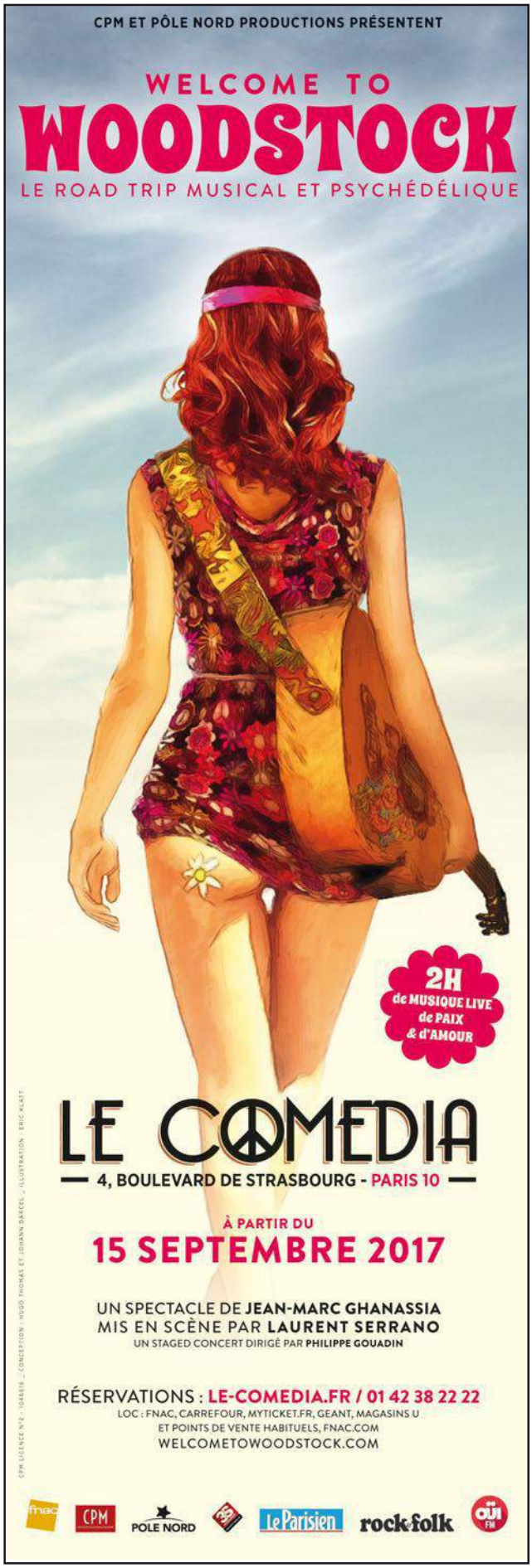
major, Reprise Records : “Piece Of Cake” (1992) ; “My Brother The Cow” (1995) contient des références/ hommages aux Stooges (la chanson “1995”) et au Captain Beefheart, avec “Orange Ball-Peen Hammer” ; “Tomorrow Hit Today” (1998), révèle une ambiance générale plus bluesy avec la collaboration du producteur Jim Dickinson. Si Mudhoney est une des figures du grunge, le groupe ne connaît pas le succès commercial de Nirvana, Soudgarden ou Pearl Jam. En conséquence, viré par Reprise, il revient chez Sub Pop. En 2001, Matt Lukin quitte Mudhoney et la scène musicale pour devenir charpentier. Il est remplacé par le bassiste australien de Lubricated Goat, Guy Madison, né le 31 mars 1965 à Perth : “Since We’ve Become Transparent” (2002), des morceaux plus longs et plus marqués acid rock dont “Baby, Can You Dig The Light ?” et “Sonic Infusion” ; “Under A Billion Suns” (2006), pour la première fois avec des cuivres ; “Live Mud” (2007) ; “The Lucky Ones” (2008) ; “Vanishing Point” (2013) ; “Live At Third Man Records” (2014). Compilations : “Superfuzz Bigmuff Plus Early Singles” (1990) ; “March To Fuzz” (2000), best of et raretés ; “Here Comes Sickness : The Best Of The BBC Recordings” (2000) sur Strange Fruit.

Le 1er mai 2017, Gustav Valentine Berglund III, alias COLONEL BRUCE HAMPTON, est mort sur scène, à Atlanta, lors d’un concert organisé pour fêter ses 70 ans. Y participaient ses amis Warren Hayes, Chuck Leavell, Derek Trucks, Susan Tedeschi, Peter Buck ainsi que des membres de Widespread Panic, Phish, Blues Traveler...

Chanteur, accessoirement guitariste, trompettiste et acteur, **Bruce Hampton** a enregistré plus d’une quinzaine d’albums accompagné par diverses formations telles que les Fiji Mariners, l’Aquarium Rescue Unit, le Late Bronze Age ou The Quark Alliance, l’humour étant resté une valeur fondamentale de ses productions.



Mais, c’est surtout son disque gravé en 1971 avec le Hampton Grease Band, “Music To Eat” qui restera à jamais au panthéon du rock déjanté. Double album où trois morceaux sur sept dépassent les 19 minutes, véritable kaléidoscope musical, “Music To Eat” propose un acid rock totalement libre, une heure trente de délires psychédéliques dans lesquels Bruce Hampton éructe, déclame, récite, murmure dans un style évoquant Captain Beefheart en moins harmonieux pendant qu’improvisent deux virtuoses de la guitare, Harold Kelling et Glenn Phillips. Ce dernier aura une carrière de soliste expérimental bien fournie en productions solo et en collaborations. Ce disque unique, qui fut la plus mauvaise vente de Columbia après un manuel de yoga, est à classer quelque part entre Sun Ra, Miles Davis époque “Bitches Brew”, le Grateful Dead, “Trout Mask Replica” et “Starsailor” de Tim Buckley. Il a été réédité sur CD en 1996 par Sony Legacy. En 2012 est sorti le film “Basically Frightened : The Musical Madness Of Colonel Bruce” disponible en DVD. ❑


CPM ET PÔLE NORD PRODUCTIONS PRÉSENTENT
WELCOME TO
WOODSTOCK
LE ROAD TRIP MUSICAL ET PSYCHÉDÉLIQUE
2H de MUSIQUE LIVE de PAIX & d'AMOUR
LE COMEDIA
4, BOULEVARD DE STRASBOURG - PARIS 10
À PARTIR DU
15 SEPTEMBRE 2017
UN SPECTACLE DE JEAN-MARC GHANASSIA
MIS EN SCÈNE PAR LAURENT SERRANO
UN STAGED CONCERT DIRIGÉ PAR PHILIPPE GOUADIN
RÉSERVATIONS : LE-COMEDIA.FR / 01 42 38 22 22
LOC : FNAC, CARREFOUR, MYTICKET.FR, GEANT, MAGASINS U
ET POINTS DE VENTE HABITUELS, FNAC.COM
WELCOMETOWOODSTOCK.COM
POLE NORD
Le Parisien
rock&folk

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Okja

DE BONG JOON-HO

Entre phacochère gras, toutou domestique et hippopotame serein

Les temps changent... Après l'arrivée de la couleur puis du son, on vit désormais la troisième grande révolution du septième art : le passage du cinéma au petit écran. Sans passer par le cinéma. Comme ça. Direct. En restant peinard chez soi, les orteils dans les babouches. Le câble, le DVD, la VOD ne remplaceront bien sûr jamais la magie de la salle. Son écran majestueux, ses rideaux de velours rouge, ses fauteuils en skaï et son ouvreuse sexy, dealeuse de glaces Miko (petite nostalgie des années 70). Aller en salle ou rester chez soi donc. Le choix devient de plus en plus rude quand, d'un côté, on se noie dans les blockbusters photocopiés (voir les "Transformers" et "Spiderman" de cet été), les comédies régressivo/ romantico/ cafardeuses françaises aux titres repoussoirs ("Marie-Francine", "Mon Poussin") et des kilotonnes de films d'auteur a priori intrigants mais dont les affiches granuleuses et la distribution limitée font de plus en plus hésiter le spectateur à faire le déplacement. Surtout quand quinze nouveaux films (minimum) débarquent chaque semaine. Et ce au moment même où la chaîne vorace Netflix propose de façon métronomique des films de qualité dont, justement, on regrette qu'ils ne sortent pas en salles ! Au hasard : "Beast Of Nation" sur le parcours traumatique d'un enfant soldat africain happé par la guerre civile, "The Discovery", étrange love story sur fond de boucle temporelle et de paradis rêvé ou "Tigre Et Dragon 2" qui fait renaître avec élégance les grandes heures des films de sabre hongkongais des années 70. Netflix assure tellement que des réalisateurs renommés se bousculent désormais au portillon de la chaîne pour des projets que le cinéma leur refuse désormais. Genre Sofia Coppola avec "A Very Murray Christmas" où Bill Murray, dans son propre rôle, célèbre l'esprit de Noël à la façon d'une étrange fin de parcours humoristique. Netflix annonce ainsi pour les mois à venir d'autres films excitants. Comme "The Mute" de Duncan Jones (le fils de David Bowie), délire SF au look "Blade Runner", "Gerald's Game" de Mike Flanagan, adaptation du roman "Jessie" de Stephen King publié en 1992 et "The Irishman", le prochain film de gangster de Scorsese réunissant De Niro et Pacino. Tel le blob, Netflix avale tous les talents sur son passage. Y compris les réalisateurs étrangers renommés. Voir Bong Joon-ho, le meilleur réalisateur coréen d'aujourd'hui capable de slalomer entre film de monstre décapant post-Godzilla ("The Host") et polar décalé via son chef-d'œuvre "Memories Of Murders" (ressorti en salles ce 5 juillet en version restaurée). Bong Joon-ho est aussi un des rares cinéastes capable de faire des films à la fois intelligents et populaires. Et le prouve une nouvelle fois avec "Okja", délire dingo entre SF, drame familial, road movie aventureux et film de monstre cool. Soit l'amitié entre une petite fille vivant avec son grand-père dans les montagnes et un étrange animal — un Okja — sorte d'hybridation entre le phacochère gras, le toutou domestique et l'hippopotame serein. Une créature sympathique kidnappée par une multinationale véreuse dans le but d'en faire un élevage de masse destinée plus tard à la consommation des ménages. La petite fille va alors tout faire pour récupérer son (énorme) doudou de compagnie... Bong Joon-ho, traite son film comme une fable pro écolo et anticapitaliste bardé de mélancolie et d'humour rédempteur, et montre aussi au passage une vision acide et ironique d'une certaine société coréenne, point commun de tous ses films. "Okja", qui peut aussi se voir comme un simili remake de "King Kong" (on enlève un monstre de son lieu de vie pour en faire un phénomène de foire à la ville) contient une dernière partie déchirante d'émotion, métaphore des camps de refugiés ou des milliers d'autre Okja, parqués derrière des grillages, attendent tristement leur sort. Les effets spéciaux, absolument incroyables (à la "Jurassic Park"), donnent un humanisme total à la bête qui semble contenir dans ses yeux toute l'innocence et la bonté d'un monde définitivement perdu dans les affres de la mondialisation désincarnée et la surconsommation inutile (*Disponible sur Netflix*). ❑

Vampires en VHS

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

le Caire Confidentiel

La Région Sauvage

En 2008 le cinéaste espagnol Amat Escalante avait traumatisé le festival de Cannes avec “Los Bastardos”, film d’auteur sociétal pénible à supporter (dans sa lenteur) mais rattrapé de justesse par un final ultra violent qui l’avait fait passer à la postérité. “La Région Sauvage” est un peu du même acabit. Dans un patelin paumé du Mexique, on suit la relation houleuse d’un couple puis sa rencontre avec une fille errante. Limite sitcom dans ses intentions psychologiques, le film vire heureusement dans la métaphore sexuelle fantastique (ou fantasmatique) avec la présence d’une étrange créature, allégorie de la rage et de la sensualité qui habitent les protagonistes. Une bestiole fascinante, à mi-chemin entre celle du “Possession” de Zulawski (celle qui baise Adjani avec son consentement) et des monstres tentaculaires violeurs de lycéennes dans les mangas japonais les plus dégénérés. Parabole sur *“l’indépendance d’une femme envers le machisme ambiant”* (selon le réalisateur), “La Région Sauvage” ne devient réellement intrigant qu’avec les (courtes) apparitions du monstre à la voracité sexuelle quasi... excitante (*en salles le 19 juillet*).

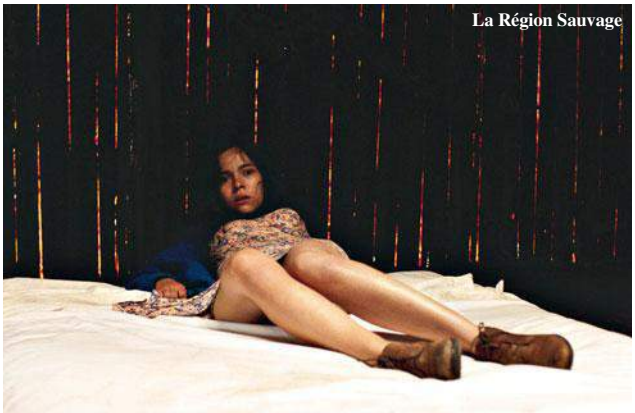
Le Caire Confidentiel

Un flic corrompu enquête sur le meurtre d’une chanteuse de club avant de s’apercevoir que l’assassin est lié à la garde rapprochée du président Moubarak. Sur fond de loi bafouée et de corruption généralisée, “Le Caire Confidentiel” — comme le roman de James Ellroy au titre presque similaire (“LA Confidential”) — dévoile la face cachée de l’Egypte à la veille du printemps arabe. Marchant sur les traces de quelques polars cultes US des années 70 (“La Cité Des Dangers” de Robert Aldrich, “Chinatown” de Roman Polanski), le film de Tarik Saleh est aussi une belle virée dans les ruelles mal famées du Caire, magnifiquement éclairée par le Français Pierre Haïm, également chef opérateur de la série anxiogène “Le Bureau Des Légendes” (*actuellement en salles*).

Love Hunters

Love Hunters

Si l’on arrive à supporter la tension moite et pénible de ce film australien sur un kidnapping suivi de viol (une jeune femme est séquestrée par un couple de tarés trentenaires qui abusent d’elle), c’est grâce à ses trois interprètes principaux : la jeune Ashleigh Cummings, épatante dans la peau de cette victime désignée que l’on peut voir comme un clone de Nastascha Kampusch (une jeune autrichienne séquestrée pendant huit ans à la fin des années 90), l’épatante Emma Booth, une femme à la fois prédatrice et victime puisque sous l’emprise d’un mari dégénéré et violent lui même formidablement campé par Stephen Curry, qui, en violeur pervers, beauf, mégalomane et manipulateur, réussit à tirer le film hors de son statut de glauquerie absolue *(actuellement en salles)*.

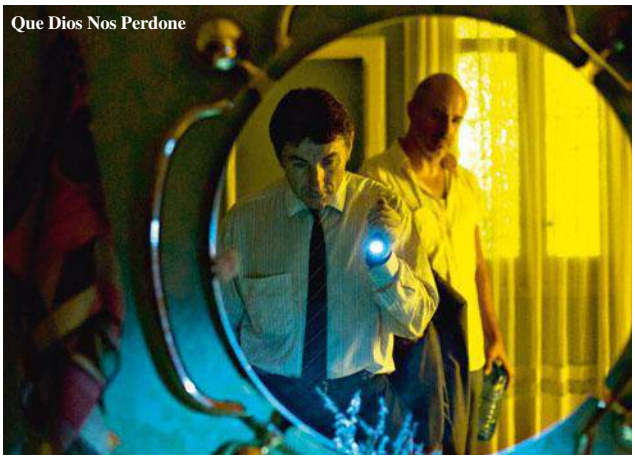


La Région Sauvage

Transfiguration

Transfiguration

Navigant entre film d'horreur B et introspection intimiste, ce film d'auteur de Michael O'Shea suit le quotidien esseulé d'un ado de 14 ans qui, à force de bouffer des films de vampires en VHS, finit par se prendre lui même pour un suceur de sang. Une véritable échappatoire pour ce souffre-douleur qui ne s'est jamais remis de la mort de sa mère... Baignant dans une atmosphère de mélancolie appuyée et de poésie mortifère, "Transfiguration" aurait pu être totalement original... si George Romero n'avait pas fait de même il y plus de 40 ans ! En 1974, le réalisateur de "La Nuit Des Morts Vivants", signait le magnifique "Martin", ou un ado un peu plus vieux (17 ans) se prenait lui aussi pour un descendant de Nosferatu, histoire d'échapper à son mal de vivre carabiné. Peu importe, ce drame sur l'adolescence, tout languissant qu'il soit, a au moins le mérite de laisser passer un chouia d'horreur et un brin de fantastique histoire de transmettre son message. Ce qui lui évite le cafard ambiant absolu *(en salles 26 juillet).*


Que Dios Nos Perdone

Que Dios Nos Perdone

A l'instar du cinéma coréen actuel, les Espagnols alignent de plus en plus de thrillers de qualité dont les intrigues oscillent entre l'hommage au western urbain ("La Colère D'Un homme Patient") et la vision noircie d'un pays jamais vraiment remis de sa période franquiste ("La Isla Minima"). Avec "Que Dios Nos Perdone", Rodrigo Sorogoyen fait progresser ses deux flics dans la crise économique de 2011. Au moment où des milliers de pèlerins débarquent à Madrid pour fêter l'arrivée du pape, les deux policiers tentent de mettre la main sur un tueur de vieilles dames. Occasion pour le cinéaste de s'attarder sur les intentions et émotions de ces deux hommes de loi dont le premier a du mal à maitriser sa violence et le second, introverti et bègue, n'arrive pas à s'imposer face à ses collègues. Cette rencontre entre le yin et le yang fait la force du film dont l'aspect nihiliste (personnages paumés, crise économique, sérial killer déphasé) apporte une atmosphère sombre et totalement envoûtante (*en salles 9 août).* ❑

MASCOT LABEL GROUP
JOE BONAMASSA
"Live at Carnegie Hall – an acoustic evening"
LE CONCERT ACOUSTIQUE EXCLUSIF AU CANERGIE HALL
Enregistré et filmé en janvier 2016 au fameux Carnegie Hall de New-York, ce nouvel album / DVD live et acoustique présente, sous de nouveaux arrangements, les meilleurs titres de Joe Bonamassa, mais aussi des chansons complètement inédites, jamais entendues jusqu'à présent ! Pour cette tournée 100% acoustique Joe s'était entouré de la violoncelliste chinoise Tina Guo, du compositeur / percussionniste égyptien Hossam Ramzy (qui a travaillé avec Page & Plant), du pianiste Reese Wynans , du batteur Anton Fig, du multi instrumentiste Eric Bazilian (mandoline, vielle, saxophone, guitare, chant), ainsi que 3 de choristes australiennes.
DISPONIBLE EN 2CD, VINYLE 3LP ET VINYLE 3LP EÉDITION LIMITÉE GOLD, 2DVD, BLU RAY ET EN DIGITAL À PARTIR DU 23 JUIN
PROVOGUE
KENNY WAYNE SHEPHERD BAND
"Lay it on down"
LE NOUVEL ALBUM DU FORMIDABLE GUITARISTE, PORTE-ETANDARD DU BLUES MODERNE
Avec ce 8ème album, Kenny Wayne Shepherd nous prouve qu'il est dans une période incontournable ! C'est un album lumineux et résolument plus rock, très varié, traversé par toutes sortes de grooves, de sentiments et d'émotions.
DISPONIBLE EN CD, LP VINYLE ET EN DIGITAL À PARTIR DU 13 JUILLET
PROVOGUE
VISIT OUR WEBSTORE AT: WWW.MASCOTLABELGROUP.COM
FACEBOOK.COM/MASCOTLABELGROUP
TWITTER.COM/MASCOTLABELGROU
YOUTUBE.COM/MASCOTLABELGROUP
INSTAGRAM.COM/MASCOTLABELGROUP

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Prison-favela

El Marginal

Les films de prison sont un peu comme les films de sous-marin : systématiquement tendus, joyeusement étouffants, toujours distrayants. Comme si retrouver un condensé d'humanité dans un lieu clos permettait au spectateur de s'identifier d'avantage à certains personnages. Un bon plan pour les grandes stars du septième art qui se sont toutes retrouvées un jour ou l'autre derrière les barreaux. De Clint Eastwood dans "L'Evadé D'Alcatraz" à Steve McQueen dans "Papillon" en passant par Sean Penn ("Bad Boys"), Sean Connery ("La Colline Des Hommes Perdus"), Jean Gabin ("La Grande Illusion"), Sylvester Stallone ("Haute Sécurité") ou Paul Newman ("Luke La Main Froide"). Voire Richard Berry-qui-se-la-pète ("L'Addition") et Sophie Marceau-seins-nus ("La Taularde"). Age d'or du feuilleton télé aidant, le genre s'est attaqué au petit écran avec de remarquables séries taulardes sur fond de descente aux enfers et de repli sur soi. Voir "Oz", "Orange Is The New Black" ou le plus mainstream "Prison Break" revenu récemment après sept ans d'absence avec une nouvelle saison aussi inutile que roborative. Plutôt que cette dernière, mieux vaut donc aller scruter du côté argentin. Boosté par la bonne qualité de films qui se sont récemment exportés dans le monde entier (comme "Les Nouveaux Sauvages" qui retrouve l'esprit de la comédie italienne acide des années 70 ou "Dans Ses Yeux", mélo/ thriller intensif récompensé par l'Oscar du meilleur film étranger), l'Argentine commence aussi à assurer côté séries. Grand prix au festival Séries Mania 2016 sous présidence du grand David Chase, le créateur de "The Sopranos" (la meilleure série du monde. Avec "Plus Belle La Vie", bien sûr !), "El Marginal" a scotché son monde. Car, à la différence d' "Oz" et "Prison Break" qui jouent tous deux avec les codes des films de prison façon série B, "El Marginal" ancre chacun de ses épisodes dans un réalisme immersif. Si le postulat de base est assez simpliste (un ex-flic devenu taulard accepte, pour retrouver la liberté, d'infiltrer un gang dans une prison-favela afin de retrouver la fille d'un juge kidnappée), le traitement, lui, est un peu différent. Tout en retrouvant les grands moments inhérents au genre (règlements de compte sous les douches, assassinat à l'arrache, trafic en tout genre, guerre de clans, machisme ambiant), "El Marginal" se permet d'étranges apartés humoristiques avec une galerie de prisonniers barrés (dont un nain agressif) qui, pour beaucoup, semblent sortir d'une veille comédie socialo/ anar de Jean-Pierre Mocky. Mais en version misère humaine. "El Marginal" fonctionne aussi et surtout sur sa crudité naturaliste. Comme si, à l'instar d'autres grands films de prison des années 70/ 80 (l'anglais "Scum" d'Alan Clarke, le brésilien "Pixote" d'Héctor Babenco), on se retrouvait au cœur d'un documentaire pris sur le vif. Sans échappatoire. Et avec un ultime épisode comme seule porte de sortie. (*En diffusion chaque lundi sur Canal +*) ❑

Performance

GM Edition

S'il est une pelloche qui synthétise le mix rock & cinéma, c'est bien le "Performance" de Donald Cammel et Nicolas Roeg. Principalement à cause de Mick Jagger qui y faisait sa première grande frime à l'écran : une rock star décadente avec coupe de cheveux à la Nicoletta et bouche outrageusement lippue (un rôle de composition bien sûr !). Réalisé en 1970, "Performance" avait surpris — voire choqué — son monde à l'époque autant par son déconstructivisme stylisé que par ses séquences provocatrices. Un pur délire psychrotronique (voire psychotropique) à la mise en scène dégingandée, entre pop art outrancier et expérimental culotté. Peut-être — avec "The Trip" de Roger Corman shooté deux ans avant — le film se rapprochant le plus des effets ressentis après une sacrée prise de substance illicite. Sans l'avoir prédit, les deux cinéastes signaient aussi l'un des films les plus provos (sang et sexe) de la fin des années 60. D'autant qu'on y retrouve une autre actrice emblématique du mouvement, la délicieuse Anita Pallenberg, girlfriend de Brian Jones puis Keith Richards dans la vie et de Mick Jagger dans le film, décédée ce 13 juin au moment même où ce DVD collector atterrissait dans les bacs. Collector car accompagné d'un livre historique, didactique et analytique passionnant de Sophie et Jérôme Soligny, certainement plus habités par ce film ultra culte qu'un pigiste shooté aux hosties (autre drogue forte !) de Témoignage Chrétien.

DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

PRINCE AND THE REVOLUTION

"PURPLE RAIN / LIVE AT CARRIER DOME"

Warner

Entre 1984 et 2003, Prince a publié une quinzaine de VHS/ DVD/ Blu-ray (dont ses trois longs-métrages récemment *coffrés* par Warner et évoqués dans le R&F n°595), des choses live généralement, et quelques compilations.

La qualité de l'image et du son étant rarement au rendez-vous (un comble quand on sait à quel point ce musicien était perfectionniste en studio), en conseiller un ou plusieurs n'est pas chose évidente. Cependant, tout amateur de Prince qui se respecte se doit de posséder "Sign '☮' The Times" (paru en 1987, dans la foulée du double-album). L'essentiel du reste est à voir, même s'il fera surtout kiffer les fans les plus pourpres. "Live! — The Sacrifice Of Victor" (1995), "RaveUn2 The Year 2000" (2000) ou "Live At The Aladdin Las Vegas" (2000) comportent des instants phénoménaux, mais souffrent tous d'un mal princier bien connu : sa propension à ne jouer sur scène que des extraits (voire quelques mesures...) de chansons et tubes que le cochon de spectateur payant était pourtant légitimement en droit d'attendre. Bien sûr, le génie de Prince était ailleurs et il préférait essayer d'autres formules au lieu de revisiter sans cesse son passé, mais il avait parfois tendance à jouer davantage pour lui que pour le public qui en avait fait la star intouchable qu'il était.

Le film de concert inclus dans la réédition 3 CD + 1 DVD de "Purple Rain", attendue depuis dix ans (envisagée pour 2004 — vingtième anniversaire — puis 2014), nous ramène à sa réalité d'artiste. Qui dépasse, de loin, la fiction des mortels. La plupart des mélomanes qui ont pris la musique de Prince de plein fouet à l'époque bénie où elle l'a mené au sommet créatif de son art (de 1978 à 1984) n'ont pas oublié : ses six premiers albums ont été autant de gifles de plus en plus monumentales. Et à chaque fois, il était de bon ton de tendre l'autre fesse. A partir de "Sign '☮' The Times", et même s'il a écrit, souvent, d'excellentes choses (parues en single notamment), Prince s'est contenté d'être l'entertainer le plus fascinant de son temps et peut-être de tous les autres. Dès la fin des années 80, ses préoccupations allaient être parfois extra-musicales et, s'il n'a jamais arrêté d'enregistrer des disques (près d'une quarantaine d'albums studio publiés de son vivant), certains ont déçu. Enormément. Ne pas le reconnaître serait faire injure à sa mémoire. Interviewé après un long silence (plus de deux ans passés sans croiser le verbe avec le moindre journaliste) en 1985, Prince avouait ne pas écouter beaucoup de disques de l'époque. Pas par mépris pour ses contemporains, mais parce que préférant la bonne musique, ses goûts allaient vers des choses plus anciennes. On pourrait qualifier d'impériale la voie qui l'a mené de "For You", un premier album même pas hésitant, à "Purple Rain". Histoire d'achever la conquête. Le grand œuvre multimédia (le disque, le film, la tournée — Apollonia 6, The Time), le "Sgt. Pepper" des années 80 qui a fait passer, désolé, le pourtant remarquable "Thriller" pour de la variétoche. Qui a davantage vendu, mais moins sidéré. Impossible de gagner sur tous les tableaux. Alors franchement, on avait hâte. De revoir Syracuse. Où a été filmé ce show dantesque d'une tournée qui ne l'était pas moins. La meilleure ?

Manœuvre n'est pas loin de le penser, lui qui l'a vue et écrivait dans *Libération* à l'époque : *"Johnny en concert, à côté de Prince, on a l'impression qu'il s'éclaire avec une lampe torche."* C'est dire si le machino du sexe en avait pris plein la poire. Cette réédition n'a pas été l'occasion de sortir des archives autre chose que ce show de près de deux heures filmé le 30 mars 1985 par Paul Becher et publié fissa en VHS l'été suivant. On veut croire que ce concert n'est pas le seul de la tournée qui a été pérennisé, mais la situation actuelle entre Warner (qui a produit le catalogue historique) et Universal, avec qui le petit homme violet aurait dealé peu de temps avant de s'éclipser, fait que les héritiers, la famille, les avocats et on ne sait trop qui ont certainement bouché toutes les issues pour que rien d'inédit ne sorte. Pour l'instant. On regrettera que cette édition ne soit disponible qu'en digipak.

Or donc, après avoir constaté que le son et l'image du concert (en 4/ 3 et à la définition médiocre sur les grands téléviseurs d'aujourd'hui) ne semblent pas avoir été remasterisés, on en prend toutefois plein les esgourdes et les mirettes. Soyons clairs : Prince, en ce temps-là, était un volcan. Capable du meilleur comme du jouissif. D'un bout à l'autre de ce concert, il est tout simplement prodigieux. Non content, avec ses cinq musiciens (The Revolution, impeccables, six en comptant la boîte à rythmes Linn LM-1, omniprésente) de proposer un répertoire doré sur tranche, il joint la manière à l'art. Même si les effets spéciaux ont vieilli, même sans écrans latéraux pour que les trente mille spectateurs du Carrier Dome voient un peu mieux ce qui se passe sur scène, Prince, chien fou dans son jeu de quilles, harangue sans arrogance et, sacré comédien, étale son talent de showman/ chanteur/ guitariste/ pianiste : il exulte, hurle, se calme, émeut, s'excite, sourit, fait mine de se vexer, y va d'œillades langoureuses, glisse par terre, tourne sur son axe, danse avec son pied de micro, disparaît précipitamment, revient en tenue plus extravagante encore, prend un solo, balance sa guitare à un roadie, redescend sur scène par un mat de pompier, murmure à l'oreille de Wendy, indique le nombre de pêches de cuivres... Oui, comme James Brown. Tout le reste en prime. Il est partout, insaisissable, comme un élu habité. Un damné ? C'est comme on veut. Pourquoi isoler un temps fort ? Ce show, un bloc, la manifestation d'une autre ère, en regorge. Oui, certes, le passé. Avant, encore et toujours. Mais qu'y faire ? Ce passé-là ne hante pas, il irradie, envoie des fléchettes ! Prince manque terriblement. Certes, cet été, The Revolution tourne pour perpétuer un souvenir qui n'a pas besoin de ça. The NPG aussi d'ailleurs. Tant mieux. Rien que grâce à ce DVD, la réédition de "Purple Rain" vaut les sous. Et si quelques larmes roulent sur des joues consentantes pendant l'intro de "Little Red Corvette" qui s'éternise, c'est normal. Personne, au monde, n'a réussi à faire passer autant d'émotion dans quatre accords de Oberheim. Il était seul et unique. Il s'appelait Prince.

Et était funky. ❑

Photo Larry Williams-DR

rock&folk

Depuis 50 ans
au service du Rock'n'Roll

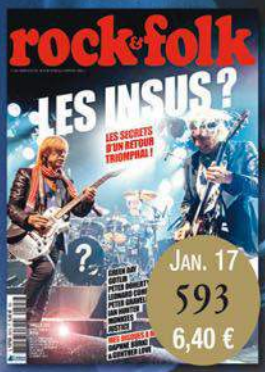
Août 16 — 588 — 6,40 €

Sept. 16 — 589 — 6,40 €

Oct. 16 — 590 — 6,40 €

Nov. 16 — 591 — 6,40 €

Déc. 16 — 592 — 8,90 €



Jan. 17 — 593 — 6,40 €

Fév. 17 — 594 — 6,40 €

Mar 17 — 595 — 6,40 €

Avril 17 — 596 — 6,40 €

Mai 17 — 597 — 6,40 €

Juin 17 — 598 — 6,40 €

Juil. 17 — 599 — 6,40 €

20€ L'ÉCRIN INDISPENSABLE

BON DE COMMANDE : Editions Larivière - VPC - 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex
Pour commander par téléphone : 01 47 56 54 00

Email : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville
Tél.

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total

VROFP17 *Frais de port

TOTAL

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.com. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

PAR HUGUES CORNIERE

Artistes prestigieux

Les pochettes de disques

CHAQUE MOIS, NOTRE SPECIALISTE EVOQUE L'HISTOIRE D'UN APPAREIL, VETEMENT, INSTRUMENT OU BIBELOT DE LEGENDE...

Que serait une collection de disques sans pochettes ? Elles sont en tout cas un des atouts majeurs du retour en grâce du vinyle face aux petits livrets des compact discs coincés dans leurs boîtiers de plastique...

Au tout début de la diffusion des enregistrements sonores, les emballages des cylindres de cire sont joliment décorés de gravures typiques de la fin du 19ème siècle à l'effigie des patrons des tout premiers labels : Thomas Edison, Graham Bell, etc. Imaginez aujourd'hui des pochettes de vinyles ou de CD arborant la tête du patron d'Universal ou de Sony Music...
Avec le remplacement progressif des cylindres par les disques 78 tours, les pochettes vont petit à petit privilégier leur fonction première de protection du support et, du coup, tendre vers une sobriété graphique — quand ça n'est pas vers une absence totale de texte ou d'image — avec uniquement un cercle percé au milieu du papier laissant apparaître les logos des maisons de disques et les noms des interprètes sur les étiquettes centrales collées sur la cire. Les premiers collectionneurs de disques n'ont d'autre choix que le classement alphabétique pour s'y retrouver lorsque leur discothèque s'agrandit. Certaines compagnies ont l'idée d'éditer des classeurs — appelés aussi *albums*, terme qui restera pour désigner les futurs vinyles 30 cm — pourvus de pochettes reliées et dans lesquels on peut stocker une dizaine de disques au maximum, du fait du poids important des 78 tours. L'impression en quadrichromie coûte encore très cher, et les éditeurs ne voient pas l'intérêt d'illustrer de façon luxueuse des produits ne comportant que deux chansons (une par face) censées se démoder très vite. Il ne faut pas négliger aussi l'aspect presque éphémère du support lui-même : tout d'abord, ces disques en cire puis en gomme-laque (*shellac*) cassent comme du verre ; ensuite, les appareils de reproduction sont en général des phonographes à aiguilles, que l'on est censé changer très souvent — ce que pratiquement personne ne fait — sous peine de littéralement labourer les sillons, rendant les disques rapidement inécoutables. Curieusement, ce rapport à la diffusion de la musique enregistrée n'est finalement pas si éloigné de la dématérialisation actuelle : on achète, on écoute, on jette. Il existe cependant une exception à cette torpeur graphique : c'est l'apparition des premiers *picture discs*, qui, dès les années 1930, apportent une petite touche colorée dans cet océan de papier brun et de cire noire.

Combien ça coûtait ?
En 1982
Album vinyle (neuf) :
environ 50 FF (7,62 €)
SMIC mensuel brut en 1982 = 494 €

Combien ça coûte ?
En 2017
Album vinyle (neuf) :
à partir de 10 euros
SMIC mensuel brut en 2017 = 1 666 € (pour 169 heures), 1 480 € (pour 151 heures)

Le véritable élément déclencheur de cette future profusion de pochettes qui vont rivaliser d'ingéniosité graphique et créatrice, c'est la mise au point en 1948 par la firme américaine Columbia d'une nouvelle matière pour presser les disques : le polychlorure de vinyle. Ce nouveau support va permettre de graver non plus des sillons, mais des microsillons, et de placer sur une même surface environ quatre fois plus de musique.
Au début du vinyle, la majorité des albums *Long Players* (LP) ont le même diamètre que les anciens 78 tours (25 cm). Mais, cette fois, le support est beaucoup plus solide — ces disques sont souvent vendus avec la mention *non-breakable* (incassable) — l'objet se présente non plus comme une chansonnette qui passe, mais comme une somme de travail mûrement réfléchi, ou une compilation de succès précédents. Ce sont désormais des objets destinés à être gardés et collectionnés.
Si pas mal de pochettes de 25 cm commencent à utiliser la couleur, une grosse majorité est encore imprimée en bichromie (combinaison d'une encre de couleur et du noir) par souci d'économie.
Le phénomène prend encore plus d'importance lorsque ces LP adoptent le standard du 30 cm (12 pouces). Cette fois, les pochettes ont une taille intéressante, et avec la généralisation de l'impression en quadrichromie, les maisons de disques vont commencer à travailler avec des graphistes et des artistes prestigieux ou de célèbres agences, comme Hipgnosis à Londres. L'usage de plus en plus courant des pochettes ouvrantes (*gatefold*) vers le milieu des années 1960 puis les *concept albums* vont transformer ces emballages en véritables œuvres d'art, parfois agrémentées de posters et d'inserts. Andy Warhol a ainsi conçu et réalisé une cinquantaine de pochettes d'album, depuis la toute première en 1949 pour un 25 cm de la Columbia jusqu'à une création pour une compilation MTV, juste avant sa mort, en 1987. Tous ces travaux répartis sur près de quarante ans ont donné lieu à une exposition coproduite par le musée des Beaux-Arts de Montréal, le Fine Arts Museum de San Francisco et le Andy Warhol Museum de Pittsburgh, en 2008. Une collection quasi complète (il en manquait quatre !) de toutes ses pochettes a même battu un record lors de la vente *It's Only Rock'n'Roll*, chez Artcurial en novembre 2013, en s'envolant à 35 000 euros au marteau.... ❑

Quelques artistes mis à contribution pour la réalisation de ses pochettes : Kiki Picasso (Bazooka), Peter Saville, William Klein et Andy Warhol.

Photo Hugues Cornière

Video games

PAR JEROME REIJASSE

C'est mieux aujourd'hui

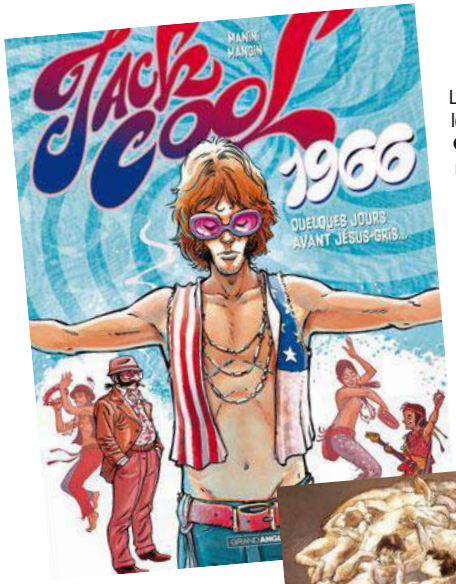
En toute objectivité, il est possible de parler d'évènement intergalactique. Ce qui serait peut-être encore loin du compte. **"CRASH BANDICOOT N.SANE TRILOGY"**, chez Activision, pour PS4, marque le grand retour du héros à poil roux et dévoreur de pommes qui a enchanté les nuits des gamers à partir des années 90. Il s'agit en 2017 de ressusciter les trois premiers volets de la saga cartoonesque et exigeante lancée par Naughty Dog. On retrouve donc "Crash Bandicoot", "Crash Bandicoot 2 : Coretx Strikes Back" et "Crash Bandicoot Warped". Les trois épisodes entièrement remastérisés, en HD. C'était mieux avant et c'est mieux aujourd'hui. Voilà la première sensation paradoxale qui s'empare du joueur après quelques heures de pratique intensive. Coincé entre deux époques, partagé entre ses souvenirs précieux et encore vivaces et ce constat indiscutable alors qu'il a dépassé la quarantaine: Crash Bandicoot n'a décidément rien à envier à Mario, Sonic, Ratchet, Clank et tous les autres personnages colorés et hystériques qui ont bâti la légende des jeux de plate-forme et des consoles de salon. Crash est une sorte de renard à baskets, toujours prêt à galoper pour sauver ses amis et défoncer Vortex, savant fou hydrocéphale et belliqueux et d'autres méchants vraiment pas gentils, qui ne souhaitent qu'une chose : dominer le monde. Crash doit remplir des missions consistant, en gros, à courir, sauter, éviter, exploser ses éventuels ennemis et amasser joyaux et autres récompenses. Ceux qui se sont frottés au premier volet en 1996 n'ont pas oublié la jubilation et la frustration que ce titre avait déclenchées. Et, au final, la sensation d'avoir déniché leur jeu préféré pour toujours. Il y avait les pro-Crash et les anti. La marque des grands titres, bien sûr. Les manettes tournaient des nuits durant et finissaient parfois en mille morceaux. Le premier contact avec Crash était difficile, il n'était pas possible de sauvegarder aisément, les épreuves avaient de quoi rendre fou et c'était encore un euphémisme. Restait ce sentiment de toute puissance une fois arrivé à la fin. Quand le méchant Vortex hurlait sa rage d'avoir été vaincu puis tournoyait dans l'espace. Et là, la chance de tout recommencer, avec des graphismes et une fluidité inédits ! C'est un peu comme de retrouver une ex du lycée vingt ans après, toujours aussi jolie, et de découvrir, avec joie, qu'elle a gagné en expérience, que la sensualité n'est plus pour elle un simple hasard mais une science maîtrisée.
On se prosterne et on y retourne sans attendre. Alléluia.

"DIRT 4", chez Codemasters, pour PS4, XBoxOne et PC, ne jouait pas sa peau sur cette nouvelle déclinaison mais pas loin non plus. Après quelques ratés, il serait plus honnête de parler de stagnations en fait, la franchise dédiée au rallye automobile affronte donc encore une fois la communauté des gamers, réputée pour sa dureté à l'heure du jugement (au prix où se vendent les jeux, c'est la moindre des choses). Alors ? Bon point, le choix des courses est désormais vraiment abondant : *rally, rally cross, land rush, historic rally*. Ensuite, le joueur devra évidemment piloter ses bolides mais également gérer sa propre écurie. Ce qui permet non seulement d'enchaîner les victoires et donc d'engranger l'argent nécessaire pour survivre chez les pros mais également de multiplier les missions annexes comme la gestion des sponsors, le passage obligé par la case lavage des véhicules, la paye des mécaniciens... Autant dire que le réalisme est assez saisissant et que tout a été pensé pour que le gamer y croie. Il faudra évidemment accepter de partir de tout en bas puis de gravir les échelons avant de devenir un vrai champion. Que ceux qui détestent les jeux de conduite ultra techniques et ne laissant pas la moindre place à la chance ne fuient pas sur le champ. Certes, ici, la précision est toujours au centre des débats mais un mode *gamer* offrira l'opportunité de dévorer les kilomètres à toute blinde sans forcément s'arracher les cheveux. Les fans hardcore, eux, privilégieront le mode *simulation*, vraiment impitoyable lui...
"Dirt 4" peut souffler. C'est une réussite indéniable.

Les amateurs de sports motorisés pourront aussi tester leurs réflexes avec **"MXGP3"**, chez Milestone, pour PS4, XboxOne et PC, le jeu de référence en matière de motocross. Il faudra découvrir tous les circuits officiels du championnat 2016 et monter sur la plus haute marche du podium pour soulever la coupe. Ou opter pour le mode carrière et accepter de cravacher dur avant de rejoindre l'élite. Météo aléatoire, combats âpres, motos et pilotes totalement customisables, rien ne manque dans ce titre ambitieux et lui aussi extrêmement réaliste, où le moindre écart sur la piste se paye cash. Impeccable. ❑

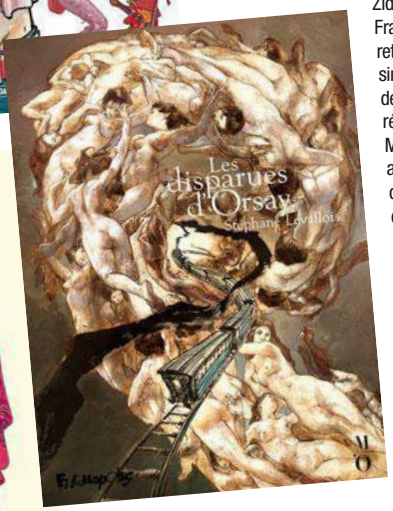
PAR GEANT VERT

Cocorico absolu !



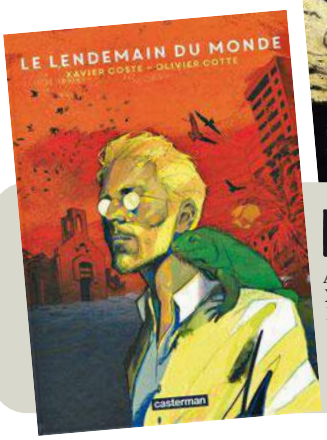
Le monde vieillit, et Anita Pallenberg se fait la malle à soixante-quinze ans. En souvenir, le lectorat qui ne se laisse pas démonter par le passage du temps ouvrira **"Jack Cool 1966 — Quelques Jours Avant Jésus-Gris..."** (Grand Angle), la nouvelle grande fresque beatnik dûe aux efforts conjugués du scénariste Jack Manini et au faiseur d'arcs-en-ciel Olivier Mangin. L'histoire tient la route : un cadre de chez Cadillac, miné par sa revanche sociale, abandonne famille et travail pour rejoindre une communauté hippie itinérante dont le bus psychédélique est tombé en panne. Heureusement pour les enfants de Dieu, le nouvel arrivant vient de Detroit Motor City. Parallèlement, la femme abandonnée engage le détective privé Jack Cool pour retrouver le disparu. Ce premier opus contient le niveau requis de sexe, drogue et musique du diable tel qu'il a été inscrit dans les tables de la Loi de Rock&Folk, un journal qui sait ce que l'année 1966 signifie. A lire consciencieusement.

Le hasard du calendrier électoral étant ce qu'il est, c'est non sans plaisir que le lecteur stressé se laissera embarquer dans cette BD rétro qu'est **"Les Beaux Etés. Mam'zelle Estérel"** (Dargaud) troisième volet des duettistes Zidrou et Jordi Lafebre consacré à la transhumance estivale. Dans une France qui découvre Chubby Checker, Pierre et Mado, gentil couple de retraités, se rappellent les joies de la véritable expédition qu'était un simple départ en vacances en 1962. En matière de road trip, le choix de la Renault 4 modèle Luxe à six glaces comme monture familiale réduit d'office le champ des comparaisons possibles avec Mad Max. Mais le lecteur s'y fera très vite car, à cette époque, les voyageurs avaient le temps d'apprécier à sa juste valeur l'incroyable diversité du paysage français. Au-delà de la nostalgie qui risque de poindre chez les lecteurs ayant connu l'époque, les auteurs dressent une galerie de personnages simples et reposants.



Stéphane Levallois est un dessinateur aussi virtuose qu'atypique. Il a aussi beaucoup de mal à ne pas toucher à tout ce qui l'intéresse. A défaut d'en faire un homme prévisible, ces BD sont toujours de petits monuments de surprise. Pour sa dernière, **"Les Disparues D'Orsay"** (Futuropolis), il part dans une aventure tellement psychédélique qu'on l'imaginerait sans peine écrite et scénarisée par Albert Hofmann en personne. Dans cette histoire, Virgile, un gardien du musée d'Orsay, devenu allergique au contact de ses semblables, s'aperçoit que les muses des tableaux exposés ont disparu de leurs cadres dorés. N'écoutant que sa curiosité, l'homme décide de partir à la recherche de ces femmes qui ont inspiré des peintres à la recherche de l'esthétisme parfait. C'est le début d'une enquête ferroviaire où un nombre conséquent des peintres qui ont fait Orsay défilent au fil des pages dans un univers fait d'onirisme et de déformations spatio-temporelles.

Cocorico absolu ! Déjà que le Hellfest est le meilleur festival metal de la planète, c'est un dessinateur du genre qui a les faveurs d'une publication outre-Manche. Il s'appelle David Thiérrée et son **"Owls, Trolls & Dead Kings' Skulls : The Art Of David Thiérrée"** (Cult Never Dies & Crypt Publications) réalisé sous la houlette de Dayal Patterson est un petit chef-d'oeuvre du genre musical le plus sonique de la planète. Comme toutes les monographies, celle-ci est un beau pavé aussi richement illustré que fouillé. Ce livre sera la mine d'informations définitives pour aider n'importe qui à comprendre l'univers graphique des différentes tribus visibles dans la plaine de Clisson. David Thiérrée a beau être encore jeune, il a presque trente ans d'illustrations derrière lui. Ce n'est pas rien et nombreux seront les lecteurs néophytes (comme Christine Boutin) à apprécier la méthode de travail ainsi mise à nue. ❑



Le gros plan du Géant

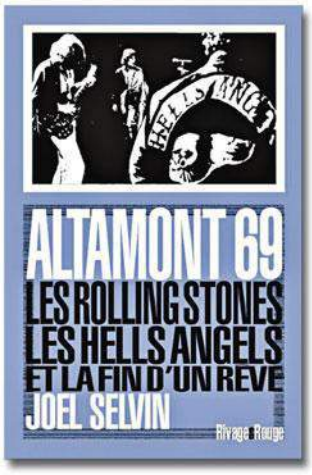
A travers un récit d'anticipation à la Philip K. Dick, Xavier Coste (dessin) et Olivier Cotte entraînent le lecteur de "Le Lendemain Du Monde" (Casterman) dans un univers post-apocalyptique où la technologie (portables, tablettes...) est devenu le meilleur ennemi de l'homme. A travers les tribulations d'un ancien officier désabusé devenu, contre sa volonté, l'ultime barbouze pour sauver le monde, ce one-shot extrêmement prenant sera autant une source de réflexion pour le lecteur que le moment idéal pour choisir de se déconnecter de toutes ses mauvaises habitudes. Ouvrage non disponible en numérique...

Cœurs rebelles

Livres
PAR AGNES LEGLISE

Personne Ne Gagne
JACK BLACK
Monsieur Toussaint L'Ouverture

Bien avant que les beatniks n'empruntent la célèbre route de Kerouac, des pèlerins d'un autre genre avaient opté eux aussi pour une vie sans attaches et sillonnaient les Etats-Unis en train en se cachant dans les wagons de marchandise et en survivant de petits boulots et de menus larcins. Les hobos entrèrent ainsi dans la mythologie américaine et sans même parler du cinéma, nombre d'écrivains, de Jack London à Nelson Algren ont fait d'eux des héros libres et débrouillards dont le folklore libertaire inspire encore nos petits cœurs rebelles. Jack *pas l'acteur* Black fut l'un des premiers à raconter ses périples et son "Personne Ne Gagne" publié en 1926 lui permit, l'âge venu, un changement de vie radical, sinon durable, car devenu dès lors journaliste, il disparut mystérieusement quelques années plus tard sans que jamais son sort, ni même son vrai nom, ne soit connu. Vagabond, malfaiteur, fugitif et fumeur d'opium, la vie de Jack Black paraît sortir tout droit d'une vieille chanson country de Jimmie Rodgers et la simplicité de son écriture comme sa candide franchise appuient cette comparaison. Orphelin de mère livré à lui-même par son père, la jeunesse du petit Jack est un vrai plaidoyer contre l'oisiveté, les mauvaises lectures et les mauvaises fréquentations qui tous, romans de gare, barmans bavards ou vétérans ensorcelants, le persuadèrent facilement de l'attrait d'une existence moins routinière et concoururent à faire de lui le cambrioleur aguerri qu'il était devenu à même pas vingt ans. Commença donc alors une existence faites de rapines, de coffres-forts dynamités et de courses effrénées pour échapper aux féroces policiers qui gardaient trains ou banques. Jack Black ne noircit ni n'enjolive le tableau, sa vie n'est faite que de hauts et de bas, de coups réussis autant que de séjours en prison, de fuites éperdues entre de brefs moments de paix et il reconnait lui-même, d'où le titre, que les années passées en prison étaient bel et bien gâchées et qu'un honnête homme aurait assurément mieux gagné sa vie. Mais de quel roman picaresque nous aurait-il privé ! Jack Black, sans aucun doute inconscient des règles du genre, nous en livre pourtant un parfait exemple et tous ses codes sont respectés dans ce Tom Jones — *pas le chanteur* — au Far West : le jeune homme sans ressources qui au cours de ses nombreuses aventures fréquente toutes les classes de la société et à chaque fois, y trouve l'hypocrisie et la malhonnêteté sans aucun respect de la moralité que les voleurs entre eux, les Johnsons comme ils s'appelaient, observaient paradoxalement bien davantage *("But to live outside the law, you must be honest"* chantait Dylan) . Hautement pittoresque, quasi documentaire tant il est clair et précis, ce livre nous restitue un monde, ses règles, ses héros bigarrés — vous n'oublierez pas Sanctimonious Kid ou Salt Chunk Mary — et nous emporte avec lui de brinquebalants wagons en saloons terriblement réalistes. Humaniste, son analyse des errements de l'injuste système de justice est toujours d'actualité, féministe avant l'heure, son regard sur les prostituées dénué de tout le moralisme sexiste de son temps est étonnamment moderne, conteur né, il écrit comme d'autres boxent, droit au but et sans fioriture ni astragale et l'on comprend pourquoi Burroughs a adoré ce voyage dans le darknet de l'époque au point de s'en, *hum hum*, inspirer dans ses premières œuvres et d'en écrire plus tard la reconnaissante postface. Autre gage de justesse, la préface enthousiaste de Thomas Vinau, écrivain souvent mentionné dans ces pages — qui *by the way* publiait lui ce printemps deux très réussis volumes de poésies "Ça Joue" et "Il Y A Des Monstres Qui Sont Très Bons" — témoigne aussi de ce talent inné d'écrivain et de l'inégalable et délicieux parfum de liberté enfuie qui se dégage de ces pages et de cette vie à fond de train, "*I'm a thousand miles away from home, just a waiting for a train*"...



Altamont 69
JOEL SELVIN
Rivages Rouge

Dans la grande chanson de geste qu'est l'histoire du rock, le concert d'Altamont est sans conteste son *red wedding*, le pire jour de la saga, le drame qui a notoirement marqué la fin d'un prétendu âge d'innocence de cette génération de braves hippies plein de love. On connait sûrement tous le documentaire "Gimme Shelter" qui raconte, semble-t-il fidèlement, le drame noué ce jour-là dans ces étendues désertiques à l'est de San Francisco et la recherche des responsables du naufrage, commencée dès le lendemain du concert des Stones, donna alors lieu, ô ironie, au premier article d'importance nationale du magazine naissant "Rolling Stone". De nombreux témoins et participants ont raconté leur version, plus ou moins choquée, de l'immense et effrayant bazar dans lequel ils se sont retrouvés livrés à eux-mêmes, dans un coin désolé, sans infrastructures minimales, au milieu d'une foule totalement défoncée et pour beaucoup en bad trip, le tout gardé par une horde de Hells Angels dans le même état. Pas besoin d'être surdoué pour deviner donc que l'embrouille guettait mais comme dans toute tragédie classique, personne n'écoute jamais Cassandre et tous les participants se trouvèrent embarqués dans, au mieux pour certains, une immense galère mais au pire, au milieu d'un déchainement de violence aveugle qui fût fatal au jeune Meredith Hunter, poignardé par un Hells Angels, autrement dit : *"Un jeune homme noir assassiné au milieu d'une foule blanche par des voyous blancs pendant qu'un groupe blanc jouait sa version d'une musique noire"* comme l'a résumé Greil Marcus pour qui ce fut *"le pire jour de sa vie"*, quand même. Journée dramatique donc que le journaliste de San Francisco, Joel Selvin, auteur de nombreuses biographies de musiciens, a choisi de raconter avec une minutie digne d'une enquête policière et qui se révèle aussi passionnante à lire qu'un thriller. Car des suspects, il y en a plein. De l'entourage passoire des Stones où n'importe qui s'immisçait à celui du Grateful Dead à l'origine du projet mais bien trop largués/ pétés/ hippies pour assurer une pareille entreprise, aucune organisation formelle n'a jamais été mise en place et personne n'a pu ou voulu contrôler les chapelets de décisions stupides qui furent prises, autant par les responsables intermédiaires que par les Stones eux-mêmes. Selvin construit son livre en trois évidentes parties, avant, pendant et après, avec un luxe de précisions et de détails exceptionnels qui expliquent enfin précisément ce qui s'est passé et qui en furent chaque protagoniste, public, Hells Angels, musiciens ou caméramans témoins du meurtre sous leurs objectifs — pas comme George Lucas venu tester un nouvel objectif qu'il mit tant de temps à régler qu'il ne filma qu'un seul plan lointain du public quittant les lieux qui apparait dans le film — comment ce festival a atterri dans ce coin impossible, pourquoi des Hells Angels furent choisi pour assurer le service d'ordre — de l'intérêt de faire du latin et de comprendre que le bon vieux *"Quis custodiet ipsos custodes ?"* soit en français *"qui gardera les gardiens ?"* est toujours pas con — qui était le Hells Angels assassin — finalement acquitté malgré les images du film — pourquoi personne n'a annulé le concert et surtout, pourquoi les Stones, ou plus précisément Mick Jagger, littéralement frappé quelques instants après son arrivée sur le site, se sont entêtés dans ce projet malgré tous les signes annonciateurs des énormes problèmes à venir et ne se sont jamais, ni pendant, ni après, inquiétés du sort du public et des victimes, finalement plus nombreuses que ce que l'on croyait avant cette captivante et indispensable enquête. Sans déflorer davantage le méchant de cette véritable chronique d'une mort annoncée, ni dévoiler le point de vue étayé de l'auteur, disons que Joel Selvin ne va pas recevoir de carte de vœux de Mick cette année, ni la prochaine. ❑

Top Ten livres musique *(source Fnac)*

01 "Comme Un Enfant Perdu - Autobiographie" RENAUD SECHAN (XO)
02 "Born To Run" BRUCE SPRINGSTEEN (Albin Michel)
03 "Chroniques" BOB DYLAN (Fayard)
04 "Just Kids" PATTI SMITH (Gallimard)
05 "Life" KEITH RICHARDS (Robert Laffont)
06 "Miles L'Autobiographie" MILES DAVIS & QUINCY TROUPE (Table Ronde)
07 "Glaneurs De Rêves" PATTI SMITH (Gallimard)
08 "Altamont 69" JOEL SELVIN (Rivages)
09 "Bowie L'Autre Histoire" PATRICK EUDELINE (Points)
10 "Dès Que Le Vent Soufflera" RENAUD SECHAN (Favre)

Lollapalooza PARIS

SAMEDI 22 JUILLET 2017

THE WEEKND • IMAGINE DRAGONS • LONDON GRAMMAR
THE ROOTS • THE HIVES • LP • MARTIN SOLVEIG • TCHAMI
SKEPTA • GLASS ANIMALS • MILKY CHANCE • KALEO • YELLOW CLAW
OLIVER HELDENS • CRYSTAL FIGHTERS • JAUZ • JOYRYDE
BEAR'S DEN • BLACK TIGER SEX MACHINE • TIGGS DA AUTHOR
ANNA KOVA • JEREMY LOOPS • MAX JURY • MOKSI • CINNAMON

DIMANCHE 23 JUILLET 2017

RED HOT CHILI PEPPERS • LANA DEL REY • DJ SNAKE
ALT-J • PIXIES • MARSHMELLO • IAM • LIAM GALLAGHER
EDITORS • LA FEMME • WALK OFF THE EARTH • RIVAL SONS
DON DIABLO • ALAN WALKER • SLUSHII • NGHTMRE • TOM ODELL
SEASICK STEVE • OSCAR AND THE WOLF • DON BROCO • TESS • HENRI PFR
DUSTYCLOUD • KIKKR

22 & 23 JUILLET 2017

HIPPODROME DE LONGCHAMP

LollaParis.com

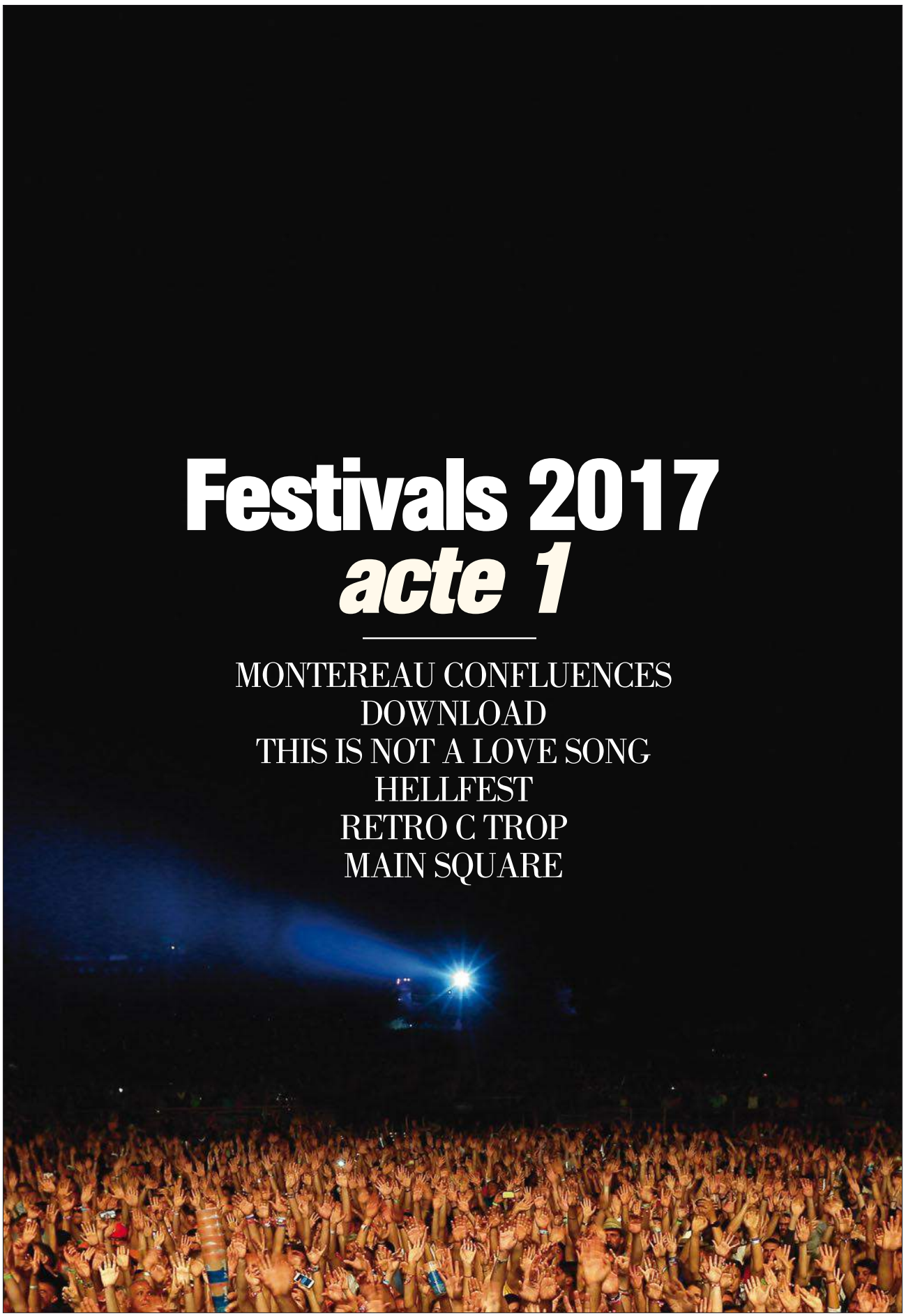
@lollapaloozafr #LollaParis

locations : livenation.fr / ticketmaster.fr
& points de vente habituels

ACCOR HOTELS Feel Welcome
SOCIETE GENERALE
Coca-Cola
Greenroom
RTL2 LE SON POP-ROCK

Festivals 2017
acte 1

MONTEREAU CONFLUENCES
DOWNLOAD
THIS IS NOT A LOVE SONG
HELLFEST
RETRO C TROP
MAIN SQUARE



Bernie Bonvoisin, Trust

Perfecto doré à franges

Montereau Confluences

09 ET 10 JUIN, PARC DES NOUES (MONTEREAU-FAULT-YONNE)

Le très familial festival accueillait une programmation hétéroclite sous le soleil du Gâtinais.

L'annulation à cause de massives intempéries l'année passée n'est plus qu'un lointain stigmate et c'est sous un soleil radieux que le festival de Montereau célèbre sa vingtième édition avec 50 000 spectateurs présents, grâce à une programmation variée et familiale, offrant 39 concerts au tarif imbattable de 15 euros les deux jours. Les **Hell Of A Ride** et leurs gros riffs hard rock US, viennent pourtant de Paris. Souvent injustement présentés comme les Nickelback français, c'est du côté de Black Stone Cherry que lorgne le groupe avec son titre balise "Aphrodisiac Cadillac". Les becs fin de metal sont aux anges en ce début de festivités en compagnie de **K.O.B** qui ne manque pas son retour après six années d'absence. Le groupe heavy du 91 expédie son hard rock aux ampleurs seventies sur la scène Lou Reed avant de laisser place aux maîtres du genre dans l'Hexagone : **Trust**. Le groupe se reforme à l'occasion d'une vaste tournée automnale mais semble déjà parfaitement en place. Les paroles de Bernie ont plutôt bien vieilli et les solos de guitares de Nono toujours aussi affutés. S'ensuit un long tunnel pour amateur de télé-crochet. C'est d'abord l'accordéoniste **Claudio Capéo** et sa musique urbaine aux textes engagés qui s'illustre avant la tête d'affiche que tout le monde semble attendre : **M Pokora**. Celui qui sauva la vie de David Ginola ose le combo perfecto doré à franges dans un spectacle disco à l'américaine avec danseuses qui ravit les 30 000 spectateurs. Le lendemain, les premières pralines sont expédiées par le duo corse de **The G**. La fratrie et ses pantalons rouges font immédiatement songer aux White Stripes, sa musique à AC/DC ou RATM avec une fidèle reprise, en rappel, de "Killing In The Name". Le Lusitanien **David Carreira** et son R&B dans la tradition latin lover charment les ménagères et les ados avant que les anciens Skip The Use nouvellement nommé **The Noface** ne surgissent cagoulés et flanqués de la tigresse Oma Jaly au chant. Exit Mat Bastard parti poursuivre une carrière solo. Leur electro rock revanchard s'avère optimal en festival. Malgré une attèle au pied, l'éternellement distinguée **Dee Dee Bridgewater** se trémousse comme une jeune fille et livre la prestation du jour. *"Mariée trois fois et divorcée trois fois"* la diva connaît son blues sur le bout de ses ongles vernis et honore le Parc des Noues par les reprises divine de "I Can't Stand The Rain" et "Purple Rain". **Imany** flatte le festivalier en révélant avoir grandi aux alentours puis captive autant avec ses chansons soul qu'elle interpelle avec ses différents combats contre le racisme ou l'endométriose. Le populaire **Renaud**, clôture cette vingtième édition portée par une foule nostalgique et totalement en karaoké sur les tubes de *Mister Renard*.

MATTHIEU VATIN

PHOTO DOMINIQUE BRUNEAU (DR)

Brutal et inamical

Download Festival

09 AU 11 JUIN,
BA 217 (BRETIGNY-SUR-ORGE)

La concurrence fait rage parmi les festivals metal et ce rival déclaré du Hellfest fêtait sa deuxième édition.

Green Day

Délocalisé cette année sur la Base Aérienne 217 à Brétigny-Sur-Orge, le Download Festival fait encore la part belle à la jeunesse pour sa nouvelle édition. Si l'on fait exception des têtes d'affiche, on sent clairement une volonté d'axer le festival vers la jeune génération. Au programme, donc, un vendredi dominé très clairement par **Gojira**, qui démontre une fois de plus son statut de patron du metal moderne, talonné de près par **Kvelertak** et son *black'n'roll* entraînant. Les Américains de **Pierce The Veil** s'en sortent avec les honneurs tandis que **Blink-182** démontre sans peine la vacuité totale de sa musique. Quant à **Linkin Park**, son récent virage electro-pop n'aura pas franchement été du goût des festivaliers. Le samedi, pas grand-chose à se mettre sous la dent : **Solstafir**, bien évidemment, et **Slayer**, qui livre un show parfait comme à son habitude. **Five Finger Death Punch** prouve qu'il ne suffit pas d'être de gros rednecks pour être **Pantera**. **System Of A Down**, lui, ne semble être là que pour payer les impôts de ses musiciens. Grosse journée le dimanche, par contre, avec les étoiles montantes françaises de **Rise Of The Northstar** et leur *mangacore* efficace et entraînant. Viennent ensuite **Suicide Silence** qui bastonne un deathcore brutal et inamical. **Architects** offre un show sans faute tandis que **Prophets Of Rage** propose un set d'une efficacité redoutable, mais dénué de la moindre prise de risque. Les millionnaires de **Green Day** se fringuent toujours comme des ados en rébellion contre papa et maman, mais livrent un set ultra efficace, tout en tubes et entre chien et loup. On préfère aller danser devant **Carpenter Brut**, champion de la *synthwave post-apocalyptique* et lovecraftienne qui ne fait aucun cadeau en live : batteur métronomique, guitariste aux accents parfois presque funk, et nappes de synthétiseurs qui évoquent tantôt Suspiria tantôt Re-Animator, le set est un sans-faute dansant en diable.

JOSEPH ACHOURY KLEJMAN
PHOTO LUDWIG WALLENDORF

Ian Svenonius, The Make-Up

Une baffe

This Is Not A Love Song

09 AU 11 JUIN,
PALOMA (NIMES)

Rock indé et psyché, petits nouveaux, rescapés des décennies passées : cette cinquième édition a conjugué exigence et excellence.

Vendredi, on attaque fort avec les **Coathangers**, trio punk féminin combinant chansons accrocheuses et humour qui pique. Julia, chanteuse et guitariste, achève le set en donnant une guitare à une spectatrice : *"C'est celle d'un connard, fais de la belle musique avec"*. C'était celle de son ex, membre des **Growlers** dont le set psyché garageux offre un peu de douceur avant **The Make-Up**. Costumes lamés, cocktail soul-punk-blues, la bande de Ian Svenonius colle une baffe sonore et visuelle. Le chanteur, juché sur les épaules du public, harangue la foule, comme habité par des forces occultes. Côté présence scénique, **Turbonegro** incarne également fort bien l'expression *over the top*. Samedi, c'est nostalgie avec **Echo & The Bunnymen**. On redoute toujours de voir de vieux favoris jouer le concert de trop, mais sous ses airs d'ado attardé ronchon, Ian McCulloch assure. La voix et le répertoire sont là, la modestie et l'humour aussi quand il présente "The Killing Moon" comme *"la meilleure chanson du monde"*. On est d'accord jusqu'à l'arrivée du show stonien sous acide de **Primal Scream**. Enchaîner "It's Alright, It's Ok", "Star", "Loaded", "Rocks" est une incitation à danser sous le sérieux clair de lune avant que **Thee Oh Sees** n'achèvent la journée (et le public). Dimanche, on récupère devant **Kokoko !** et sa musique aussi bricolée que ses instruments, avant de planer devant les **Black Angels**. On poursuit le voyage avec **Teenage Fanclub**, ses harmonies à tomber, ses guitares *jangly* et sa beauté mélancolique, on ne s'attarde pas devant **Royal Trux**, déçue par le service minimum de Jennifer Herrema. Rôdé, un peu trop propre, **King Gizzard & The Lizard Wizard** conclue ce Tinals 2017 qui a connu son affluence record (4 000 personnes par jour). Et, à l'heure du bilan, l'équipe promet de maintenir l'audace et la taille humaine d'un festival presque trop idéal pour être vrai.

ISABELLE CHELLEY
PHOTO MARION RUSZNIEWSKI

Tom Morello,
Prophets Of Rage

Un tank en contre-plaqué

Hellfest

16 AU 18 JUIN, CLISSON

Pour sa douzième année, le festival metal a encore confirmé sa puissance.

Christine Boutin et Bruno Retailleau ont tort de critiquer le Hellfest. Il s'agit du dernier lieu en France où l'on trouve plus de 100 000 personnes qui croient encore en Satan. Certes cette croyance n'est pas franchement sérieuse et le vrai dieu du Hellfest, c'est le metal ainsi que la déesse bière dont on a distribué cette année sur le site plus de 350 000 litres (record battu). Mais tout de même, le Hellfest est une messe et aussi une grande bouffée d'oxygène pour tous ceux qui aiment le gros son. On reste bouche bée et yeux grands ouverts devant les rituels pseudo chrétiens kitsch et grandiloquents des Allemands de **Powerwolf** : *"Hallllléééluuuiiiaaa"*. On hallucine en voyant les Suédois musclés de **Sabaton** arriver sur scène avec un tank en contre-plaqué sponsorisé par Yamaha. Au Hellfest, surtout, on se réjouit de la bonne ambiance. Grâce à une organisation très solide, un esprit metal qui permet de jouer parfois au méchant et donc d'être, en fait, un vrai gentil, et surtout à des équipes toujours souriantes même à deux heures du matin, en fin de service ou sous un soleil de plomb. Bravo. Dans le registre talentueux comique : **Steel Panther** ou **Ultra Vomit** excellent à ne pas se prendre au sérieux et à déclencher la fête. Loran des Bérus et **Les Ramoneurs De Menhirs** réactivent le punk de la seule manière possible : en le détournant, ici à grand coups de bombarde et de bagad breton et en transformant la Warzone en fest-noz dégénéré. **Baroness** offre un concert de metal progressif dont le travail sur le son est intéressant. Puis, bien sûr, il y a les têtes d'affiche qui pour la plupart font le job, et même plus. **Rob Zombie** éclaire la campagne nantaise de son show vidéo et des riffs du charismatique John 5. **Trust** attire la curiosité des foules sans décevoir. **Deep Purple** semble convaincre un à un chaque sceptique jusqu'à la fascination. **Aerosmith**, malgré un lancement de concert sur "Carmina Burana" d'un goût très douteux, tient la foule en haleine pendant près de deux heures. Idem pour **Slayer**, **Ministry**, **Airbourne** ou **Blue Öyster Cult**, ces derniers étant hélas programmés sur une scène trop petite. **Linkin Park** sauve les meubles en jouant ses classiques et non pas seulement son dernier album electro-pop discutable, comme il avait osé le faire une semaine avant au Download Festival. Nombreux sont ceux qui considèrent que la grande claque des trois jours est **Prophets Of Rage**. En moins de trois minutes le supergroupe (Public Enemy + RATM) captive en effet le public et ne le lâche plus. Tom Morello, avec son air de bon père de famille, réinvente une nouvelle fois la guitare électrique, sans faute de goût. Le lundi venu, dans le TGV Nantes-Paris post-Hellfest, les zombies gothiques tatoués et les punks antisystème protéinés se re-transforment, non sans une certaine mélancolie, en employé de banque, en vendeuse de la FNAC, en cadre d'une société de conseil ou en conducteur de la RATP. Le Hellfest est un carnaval. Comme tout carnaval il exprime la sauvagerie, l'animalité, la barbarie et le grotesque qui ne peuvent évidemment pas avoir leur place dans *la vraie société*. Le metal est notre part d'ombre. Merci à la centaine de groupes qui ont fait semblant pendant trois jours qu'il était possible de vivre sans faire semblant. Dans nos oreilles et dans nos têtes, quelques idées noires et le souvenir du très beau concert de **Chelsea Wolfe**. Parce qu'en fin de compte, quand on est en enfer, rien n'est plus réjouissant qu'un cœur mélancolique.

YANN KERNINON
PHOTO TITOUAN MASSE

Mike Love, The Beach Boys

Très kitsch formation

Retro C Trop

25 ET 26 JUIN,
CHATEAU DE TILLOLOY

Deuxième année d'existence pour ce festival picard qui titille la nostalgie de son public avec une affiche très classic rock.

Pour sa seconde édition, le festival a assuré un premier remplissage de jauge grâce aux légendes Aubert/ Bertignac/ Kolinka : 11 000 entrées le samedi, contre 4 000 seulement le dimanche. Le soleil radieux a fait le reste. **Sarah Olivier**, diva borderline, termine son set alors que le public, admis trop tardivement, se débat encore dans les deux goulots d'étranglement qui font office d'entrée. De la même façon que **Blue Öyster Cult** triomphe par contraste avec l'ex-Dr Feelgood **Wilko Johnson**, **Les Insus?** ne font qu'une bouchée des **Stranglers**. Dans la fosse, les quadras et quinquas ont deux heures pour rêver d'un autre monde et de leurs années collège. **The Rabeats**, tribute-band amiénois, n'aura pas trop de l'Euro Symphonic Orchestra pour donner corps en live au fameux "Sgt. Pepper" des Beatles, dont, c'est connu, on fête les 50 ans cette année. Le solo de trompette en staccato de "Penny Lane" ringardise à lui seul les samples d'autres groupes de reprises. Lâché successivement par son retour oreillette et son micro HF, le chanteur d'**Uriah Heep,** Bernie Shaw, assure sans sourciller en mimant les paroles de "The Law". L'écran sur lequel défilent les images de l'Ed Sullivan Show et de l'enregistrement de l'album "Pet Sounds" rappelle que les **Beach Boys**, même dans leur très kitsch formation actuelle disposent d'un des plus beaux répertoires qui soient. Les deux membres originaux — les casquettés Mike Love (chant) et Bruce Johnston (claviers) — sont accompagnés d'une équipe de pros pour qui les chœurs séraphiques n'ont plus de secret. Les filles du public typées sixties, à la choucroute Cindy Wilson, sont même invitées à venir se déhancher sur scène. Chrissie Hynde, des **Pretenders**, prend la suite. On évite de peu l'overdose de titres cheesy grâce à "Learning To Crawl", joué en rappel. Enfin, **Matmatah**, dont la reformation ne répond à aucune attente particulière, fournit la bande-son idéale pour chercher ses clés de voiture dans la pénombre et vider les lieux avant les embouteillages.

TEXTES & PHOTO
JEAN-CHRISTOPHE BAUGE

Second degré

Main Square festival

30 JUIN AU 02 JUILLET, LA CITADELLE (ARRAS)

Avec la locomotive Radiohead en clôture, le festival du Pas-de-Calais a fait le plein.

D'aucuns criaient à la grande escroquerie du rock'n'roll au vu de l'affiche, jugée quelque peu inconsistante. Le MSF cuvée 2017 est pourtant une indiscutable réussite, avec 125 000 entrées (sur trois jours). Vendredi : **The Inspector Cluzo**, duo de Mont-de-Marsan dépose l'appellation d'origine contrôlée *"sans setlist, sans ordi et sans DJ"* pour son blues rock. La puissance de la pop de **The NoFace** doit autant à sa chanteuse sculpturale Oma (révélée dans The Voice) qu'aux ex-musiciens de Skip The Use, qui jouent masqués. Bis repetita pour **Frank Carter** après son bain de foule au Hellfest. Sur le sauvage "Fangs", l'ex-Gallows n'est pas parvenu à faire comprendre aux metalleux rétifs à l'anglais qu'ils devaient former un *circle pit* géant autour de la régie lumière. **System Of A Down**, reformé après des carrières solo en demi-teinte, compense son statisme (chant harmonisé oblige) par une grande qualité d'exécution. Serj Tankian déclame le texte de "Violent Pornography" le doigt pointé en l'air, comme le Schtroumpf à lunettes. De la programmation du samedi, on ne retiendra que **Die Antwoord**, dont les basses qui tabassent ont permis à quelques adolescentes de tripper sous pilule...

avant de convulser sur les brancards de la Croix-Rouge. Dimanche : retour à l'analogique. **Seasick Steve**, qui personnifie le blues roots avec sa casquette de routier et ses *cigar box guitars*, est la nouvelle coqueluche des festivaliers. Le vieux briscard en salopette fait même monter une fan sur scène pour lui jouer la sérénade et lui dédicacer son dernier LP. Les autres se contenteront de la grosse distortion et du feedback de "Can You Cook", exécuté sur un assemblage banjo/ washboard/ plaque d'immatriculation du Mississippi à une corde ! Avec un second degré qui a terriblement manqué à **La Femme**, **Naive New Beaters** fait passer sa disco-pop comme une lettre à la poste. Les malabars de la sécurité qui se plaignaient d'être au chômage technique ne seront guère plus sollicités pendant le show de **Radiohead**, qui commence tellement pianissimo. On frise même l'incident diplomatique lorsque Thom Yorke, à la peine sur "The Gloaming", fait mine de raccrocher les gants. Il faudra attendre l'ultime rappel "Paranoid Android" pour que l'affront soit lavé.

TEXTES & PHOTO
JEAN-CHRISTOPHE BAUGE

Thom Yorke, Radiohead

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

T-shirt Elvis

Mike Brandon, The Mystery Lights

Photo Robert Gil

Phil Campbell And The Bastards Sons

20 JUIN, MAROQUINERIE (PARIS)

Y a-t'il une vie après Motörhead ? On pourrait se le demander quand on voit ce que sont devenus les ex-comparses de Lemmy, à savoir Philthy Animal Taylor (RIP), Fast Eddie Clarke (vivant) et Wurzel (RIP). Fidèle parmi les fidèles (plus de trente ans en première ligne du trio-panzer), le guitariste gallois Phil Campbell se pose aussi certainement cette brûlante question. Bien décidé à ne pas disparaître dans le trou noir ouvert par la disparition du patron, l'homme au chapeau revient labourer les tympans avec ce nouveau gang construit autour de ses trois fils et du chanteur Neil Starr. Affublés de vestes en jean qui leur donnent des allures de Turbojugend, les jeunots font le coup de poing avec fougue tout le long d'un set qui alterne inédits hard rock ("Spiders"), classiques coécrits par papa ("Going To Brazil"), hymnes de l'âge d'or ("Ace Of Spades") et un brelan de reprises d'où se détache une version über-bourrine de "Silver Machine".

OLIVIER RICHARD

The Mystery Lights

15 JUIN, LA STATION – GARE DES MINES (AUBERVILLIERS)

De Paris à Oxford, Mississippi, les Mystery Lights ont habitué à des concerts tirés à quatre épingles, travaillés, carrés, les chansons s'enchaînant sans accroc, les solos bordés comme des lits de caserne. Ces gars-là ne laissaient aucune place à l'approximation. Ça, c'était avant leur concert à la Gare des Mines. Était-ce dû au pic de pollution ou au taux d'alcoolémie de leur chanteur Mike Brandon ? Qu'importe : le quintette a prouvé qu'il pouvait montrer les dents, les griffes, faire monter la sauce et retourner un public à la force du poignet. On se demandait pourquoi tant d'excitation les entourait. Maintenant, nous savons : ces gars peuvent renverser la table quand ils s'en donnent la peine.

THOMAS E. FLORIN

Ardèche Aluna Festival

15 AU 17 JUIN (RUOMS)

Le festival au cœur des collines ardéchoises qui fêtait sa dixième édition a réuni 62 000 festivaliers et a su tenir toutes ses promesses : une ambiance familiale et bon enfant dans un cadre exceptionnel. Cette année, nouveauté au programme avec l'inauguration d'une nouvelle scène : celle de la Comète dédiée à l'électro avec des artistes comme **BON ENTENDEUR** et **CAMION BAZAR**. L'arrivée de Manu Baroux à la guitare a donné un coup de fraîcheur à **MATMATAH**, de retour après neuf ans d'absence. Alors que la nuit tombe, **IGGY POP** entre en scène. Un concert très attendu et riche en incontournables ("I Wanna Be Your Dog", "The Passenger", "Search And Destroy", "TV Eye"). L'Iguane n'a rien perdu de sa superbe. Le lendemain, 26 500 personnes sont venues applaudir **LES VIEILLES CANAILLES**. Les reprises du répertoire des trois géants de la chanson populaire française ("J'aime Les Filles", "Toute La Musique Que J'aime", "Couleur Menthe A L'Eau") s'enchaînent et le public nostalgique a le cœur serré. **CERRONE** boucle ce week-end au milieu de la foule mais le ministre de la disco semble avoir oublié quelque peu le public pourtant resté en nombre.

ALICE LANNELUC

Stu Mackenzie, KG & TLW

Photo Marion Ruszniewski

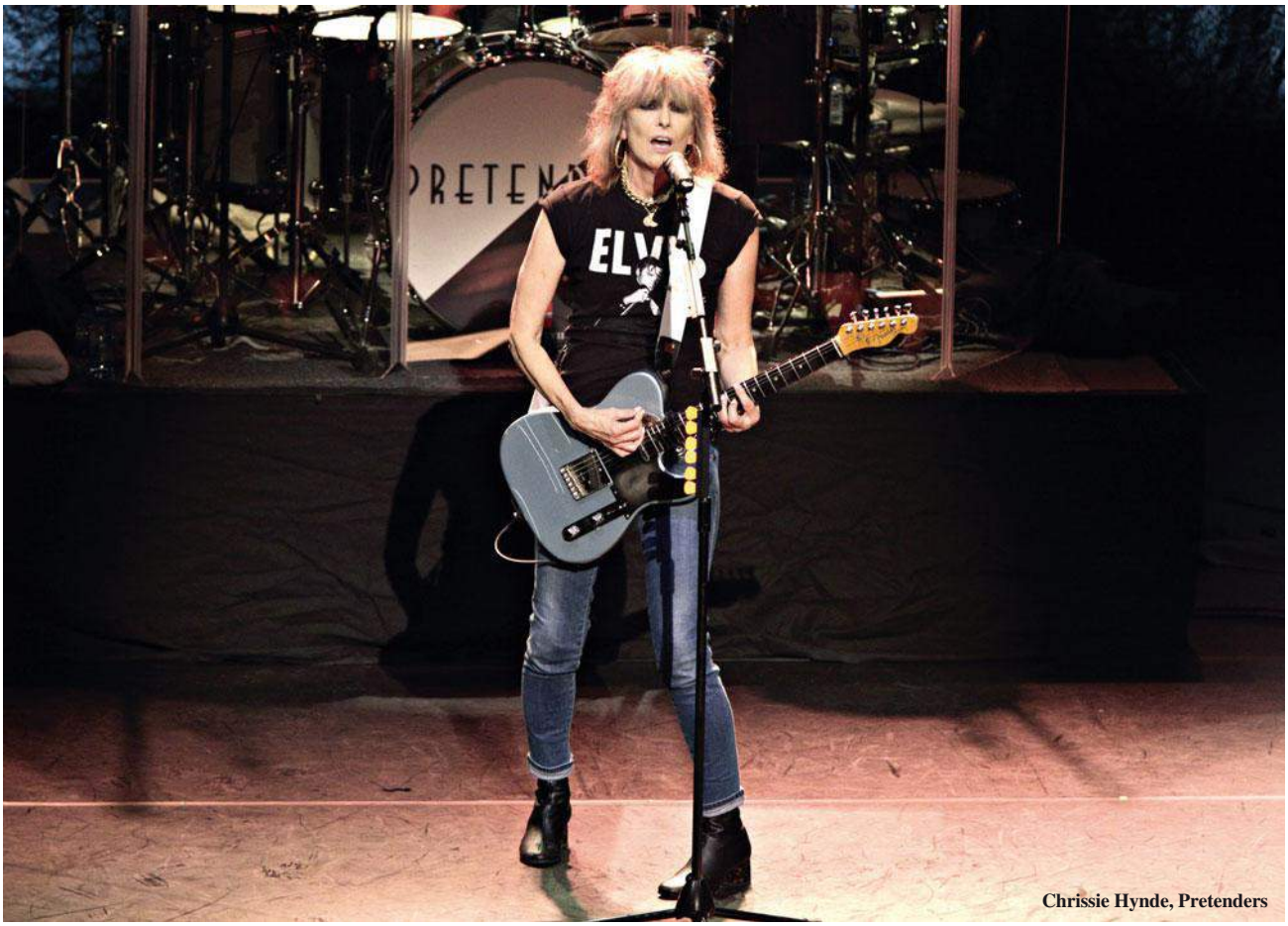


Photo Robert Gil

Chrissie Hynde, Pretenders

King Gizzard & The Lizard Wizard
22 JUIN, CABARET SAUVAGE (PARIS)

Le chapiteau de la Villette affiche complet depuis des lustres lorsque retentit l'inaugural et convulsif "Rattlesnake" qui déclenche instantanément la démence dans la fosse. Le septuor de Melbourne est en grande forme, plus en place que jamais et alterne avec une déroutante facilité incantation heavy psyché ("Doom City"), dinguerie garage ("Cellophane") ou improbabilité jazzy ("The River") sans jamais faire sourciller son public en adoration. Et malgré quelques tourneries éprouvantes, le groupe de Stu Mackenzie confirme, avec sa productivité effrénée et ses concerts cycloniques, être le groupe le plus captivant de la décennie.

MATTHIEU VATIN

Kitty, Daisy & Lewis
23 JUIN, BOULE NOIRE (PARIS)

À la Boule Noire, côté jardin, le père, Graeme, assis, gratte une guitare. Côté cour, la mère, Ingrid, tient la basse. Les deux regardent avec bienveillance et amusement leurs enfants, Kitty, Daisy & Lewis faire le show. La présence des parents Durham n'est pas un gimmick, ce sont eux qui ont branché leurs héritiers sur le rock, le blues, la soul, etc. Les trois enfants alternent entre chant, batterie, guitare, harmonica et claviers avec une énergie communicative. Tous les concerts se font à guichets fermés. Niveau ambiance, la Boule Noire atteint la cote d'alerte...

JEAN-WILLIAM THOURY

Southside Johnny And The Asbury Jukes
23 JUIN, TRABENDO (PARIS)

Dès sa montée sur scène, le Falstaff du New Jersey flanqué de ses Asbury Jukes du moment a envoyé sa musique chaude et puissante à fond de train. "Talk To Me", "I Don't Want To Go Home", autant de pièces majeures qui ont illuminé le set. Appuyé par une belle section de cuivres, ce cocktail de blues, de soul, de rhythm'n'blues a rappelé la place qui est celle de Southside Johnny dans l'histoire du Jersey shore. Pour un peu on se serait cru au Stone Pony ! Pas étonnant qu'en rappel, il ait choisi de lancer "Sherry Darling", car avec lui, Springsteen et le son du E Street Band ne sont jamais loin. Volontiers blagueur, John Lyon n'a jamais dévié de sa route et a une fois encore démontré sans faiblir son énergie communicative.

CHARLES FICAT

Rock In Evreux
23 ET 24 JUIN, HIPPODROME (EVREUX)

Né sur les cendres du Rock Dans Tous Ses États, le nouveau festival rock d'Evreux s'est monté en quelques mois à peine, et pour une première édition, la programmation n'avait pas à rougir. Cueillant **TRUST** au tout début de sa première tournée depuis sept ans, l'hippodrome invitait le public à redécouvrir le répertoire du duo le poing levé. L'autre tête d'affiche était **THE PRODIGY**, mais les Britanniques étaient un peu rincés de leur passage à Solidays. Heureusement, les anciens ont pu tenter de suivre le punk espiègle des **WAMPAS**, pendant que la jeune génération exultait au son des reprises musclées de **MACHINE GUN KELLY**. Comme toujours **JAIN** a fait l'unanimité mais c'est surtout la nouvelle formation très exotique de **YUKSEK** qui a fait danser. Rock in Evreux offrait aussi de se laisser porter par le garage étrange et pénétrant de **THE LIMINANAS** et de se prendre un énorme mur de son avec **GOJIRA**. Dans les découvertes, on note **SAMBA DE LA MUERTE** qui s'affirme de plus en plus avec un set très intense, et la cold-wave francophone de **WOLZOVITCH** qui s'avère bien prometteuse !

AGNES BAYOU

Pretenders
26 JUIN, SALLE PLEYEL (PARIS)

Après une première partie de la délicate Calypso Valois, Chrissie Hynde et ses acolytes ont choisi d'en découdre en offrant un grand concert rock. T-shirt Elvis, jean moulant, taille de guêpe, l'égérie a montré qu'elle n'avait rien perdu de son chien : la démonstration fut à la hauteur... D'une voix intacte, elle a aligné des titres d' "Alone", dernier album paru à l'automne, et les plus grands classiques du groupe : "Don't Get Me Wrong", "Stop Your Sobbing", "Brass in Pocket", "Middle Of The Road". Rescapé de l'époque héroïque, Martin Chambers a prouvé qu'il cognait toujours aussi fort, tandis que James Walbourne a déployé son talent à la guitare. Passage obligé, elle a bien sûr chanté "I'll Stand By You".

CHARLES FICAT

The 5.6.7.8's
28 JUIN, PETIT BAIN (PARIS)

Le trio nippon féminin nous a mis dans le bain, le Petit Bain en l'occurrence. Le tsunami attendu n'est finalement pas arrivé ce soir-là. Néanmoins, rythmées, mais plus souvent veloutées, les Tokyo girls ont su démontrer la maîtrise de leur surf music-rockabilly & garage rock. Leur "Woo Hoo" (repris à The Rock-A-Teens, 1959) désormais célèbre depuis "Kill Bill : Volume 1", fut accueilli avec la chaleur et le chaloupement adéquats en ce bord de Seine de début d'été. Vive le Japon.

IF LEOUF

Musique élégante pour les masses

Blondie
28 JUIN, OLYMPIA (PARIS)
Laissons le début de cette chronique à Debbie Harry : *"Applaudissez nos amis de Mustang : ils sont vraiment bons vous savez "*. Et Blondie 2017 alors ? Tout en drôlerie et en bonheur. Debbie Harry et Chris Stein ont 138 ans à deux et ne s'en cachent pas. Ils s'en amusent : Harry, hilarante, danse sur scène comme une mamie un peu dingo. Après "One Way Or Another" et "Hanging On The Telephone" sa voix chauffe, l'incroyable timbre réapparait intact, et, le temps de "In The Flesh", Blondie redevient le groupe dont Seymour Stein rêvait : The Shangri-Las punk. Si on ajoute la reprise "Rainy Day Women #12 & 35" en outre de "Rapture" et "You Can't Put Your Arms Around A Memory" en rappel, vous obtenez ce résultat : concert de grande classe.
THOMAS E. FLORIN

Little Steven
28 JUIN, CIGALE (PARIS)
Le public est peut-être venu voir le guitariste de Bruce, mais Steve Van Zandt n'est pas vexé pour autant. Et, de fait, cette mouture des Disciples Of Soul lorgne vers un son agile et dense à dominante soul et garage qui était celui du E Street Band dans les années 70. C'est charmant, souvent réjouissant, bourré de citations bien trouvées, mais, comme l'inutile excursion reggae l'illustre, ça manque d'un zeste de charisme pour emporter vraiment l'adhésion. N'est pas son propre patron qui veut.
FRANCOIS KAHN

8°6 Crew
29 JUIN, GIBUS (PARIS)
Pour une soirée reggae punk réussie, le Gibus reste bien la seule et indéboulonnable place pour laisser s'exprimer ce genre de musique combative. Devant un public chaud bouillant, toujours aussi porté sur l'art de l'empilement pyramidal touchant le plafond, la fine équipe de la banlieue éternellement rouge a encore une fois démontré qu'il n'y avait aucune différence entre un concert du Crew et la canicule estivale. Si l'on branchait une turbine sur ce groupe, on pourrait facilement fournir de l'électricité gratuite à une bonne partie de l'Hexagone. A une époque où les idéalistes d'hier sont les girouettes d'aujourd'hui, 8°6 Crew reste le dernier rempart de la contestation musicale en marche.
GEANT VERT

Depeche Mode
1ER JUILLET, STADE DE FRANCE (SAINT-DENIS)
Qui a besoin d'une scénographie tape à l'œil quand on a Dave Gahan, rock star diaboliquement sexy qui ondule et tape la pose, faisant passer Iggy, Prince et Jagger pour coincés ? Et qu'importe si les hits n'arrivent qu'à la fin, le public brandit le poing sur le menaçant "Where's The Revolution", exulte sur "Enjoy The Silence" ou "Never Let Me Down Again" et frissonne sur "Heroes", hommage à Bowie beau et glacé. Depeche Mode a livré de plus gros shows dans le passé, mais l'essentiel était là : des chansons fortes, jouées par un des rares groupes à faire de la musique élégante pour les masses.
ISABELLE CHELLEY

Festival Days Off – Metronomy
3 JUILLET, PHILARMONIE (PARIS)
21 h 45 : Décollage imminent à bord de la Metronomy Airlines, direction la French Riviera. Le pilote Joseph Mount et ses quatre stewards pilotent avec brio un début de vol des plus énergiques. La température dans l'habitacle de la Philharmonie atteint rapidement l'extrême canicule grâce à des passagers bien agités, notamment sur les succulents "The Look" et "The Bay". Cependant, malgré un joli duo avec Robyn, le milieu du vol prend le goût d'un jus de tomate insipide. Le voyage aura toutefois été fort agréable et sans encombres, même si quelques perturbations auraient été rafraîchissantes.
SOLENN CORDROC'H

Foo Fighters
3 JUILLET, ACCORHOTELS ARENA (PARIS)
Résumons : les Foo Fighters ont joué une toute petite poignée de fois en France depuis leurs débuts. Une grande partie du public ne les avait jamais vus en live, les autres les attendaient depuis 2013, voire 1999. Il n'aura donc pas fallu à Dave Grohl plus qu'un *"C'est la vie mon chéri"* pour se mettre la salle dans la poche. Techniquement tout est en place, les titres s'enchaînent sans le moindre temps mort et les fans les plus vieux versent leur larme sur "My Hero". On note l'apparition d'un nouveau titre "Dirty Waters" qui, après une première moitié très classic rock, s'embarque dans une charge électrique assez grisante qui laisse, tout comme l'autre nouveauté "Run", présager du meilleur pour le prochain album. Après plus de deux heures d'un show généreux et presque sans temps mort on n'espère qu'une chose : ne pas attendre à nouveau cinq ans avant de les revoir.
JOE HUME

Dave Grohl, Foo Fighters

Photo Ludwig Wallendorf

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

JUILLET

18 JUILLET

The Bad Plus (Sunside Jazz Club)
● **City Of Caterpillar** (Point Ephémère)
● **Coldplay** et **Lyves** (Stade de France)

19 JUILLET

Devendra Banhart (Bataclan) ● **Feist** (Olympia) ● **Kanaku y El Tigre** (La Javelle)
● **Malted Milk et Toni Green** (New Morning)

20 JUILLET

Death Angel (Petit Bain)
● **Dies Goa Unit** (Sunset)

21 JUILLET

Cotonete (Studio de l'Ermitage) ● **Etana, Jah9, Marina P, Vanny Jordan et Soul Stereo Sound System** (Cabaret Sauvage)
● **Hocico et Shaârghot** (Petit Bain)
● **Infinite Bisous x Garçon d'Argent** (Point Ephémère) ● **Lucky Peterson** (Sunside)
● **Le Prince Harry** (La Station)

22 JUILLET

Anthony B, Roots Connection, Carlos de Nicaragua, DJ Vichy et DJ Sowel (Cabaret Sauvage) ● **The Blind Boys Of Alabama** (New Morning) ● **Valentino Kanzyani, Federico Grazzini, Rick Maia et Bmanco & Hordel** (Glazart) ● **Kumisolo x Karaocake** (Point Ephémère) ● **London Grammar, Imagine Dragons, Laura Pergolizzi, The Weeknd, Martin Solveig, The Roots, Glass Animals, Anna Kova, The Hives, Tchami, Crystal Fighters, Tiggs Da Author, Max Jury, Bear's Den, Skepta, Black Tiger Sex Machine, Jérémy Loops, Joyryde, Jaliz, Moksi et Cinnamone** (hippodrome de Longchamp) ● **Lucky Peterson** (Sunside)

23 JUILLET

Lucky Peterson (Sunside) ● **Red Hot Chili Peppers, Alt-J, Iam, La Femme, DJ Snake, Lana Del Rey, Liam Gallagher, Seasick Steve, Rival Sons, Alan Walker, Walk Off The Earth, Editors, Tom Odell, Marshmello, Don Diablo, Oscar & the Wolf, Tess, Don Broco, Henri Pfr, Kikkr, Nghtmre (aka Tyler Marenyi), Dustycloud et Slushii** (Hippodrome de longchamp) ● **Twinkle Brothers, Big Famili, Momo Roots, MC Janik, Baby G, Siloe et Djabba Sound System** (Cabaret Sauvage)

25 JUILLET

Too Many Zooz (Trabendo)
● **U2** et **Noel Gallagher's High Flying Birds** (Stade de France, *complet*)

26 JUILLET

Frankie Cosmos (Maroquinerie) ● **Lucky Peterson** (Sunside) ● **Chico Trujillo** (Glazart)
● **U2** et **Noel Gallagher's High Flying Birds** (Stade de France, *complet*)

27 JUILLET

Adult (Point Ephémère)

28 JUILLET

Margaret Dygas, Mad Rey et Mézigue (Glazart)

29 JUILLET

Lucky Chops (Flow)

30 JUILLET

Acid King, Elder, Child et King Buffalo (Glazart)

AOUT

2 AOÛT

La Dame Blanche et Guts (Glazart)

3 AOÛT

Wife X Uniform (Point Ephémère)

4 AOÛT

Molly Nilsson et The Beat Escape (Point Ephémère)

16 AOÛT

Cough et Withtroat Serpent (Gibus)
● **Lil Wayne** (Olympia)

Province

JUILLET

Alpha Bondy & The Solar System, Madame Monsieur et Morgane Ji : 20, Vence (place du Grand Jardin) ● **Camille :** 21, Nyon (CH, plaine de l'Asse, complet) ● 23, Brive-la-Gaillarde (théâtre de Verdure) ● 25, Nice (théâtre de Verdure) ● 29, Aulnoye-Aymeries (plein air) ● 30, St-Nazaire (port) ● **Manu Chao La Ventura :** 21, Port-d'Envaux (pré Valade, complet) ● 23, Nyon (CH, plaine de l'Asse, complet) ● 25, Arcachon (stade vélodrome, complet) ● 27, Civray (espace François Mitterrand) ● 29, Gignac (plein air)
● **Christine And The Queens :** 28, Monaco (Sporting Monte Carlo salle des Etoiles) ● **Frankie Cosmos :** 23, Hyères (Mifi festival) ● 24, Lyon (Grrd Zero)
● 25, Dijon (péniche Cancale) ● 27, Nantes (Mahout) ● **Peter Harper :** 20, Samoens (Les Pépites) ● 21, Thoiry (salle des fêtes)
● 25, Bordeaux (Utopia) ● 27, Biarritz (cité de l'Océan) ● **Lee Fields & The Expressions :** 21, Genève (CH, parc La Grange) ● 22, Lyon (théâtres romains de Fourvière, avec Michael Kiwanuka et Valérie June) ● 23, Perpignan (Campo Santo, avec Maceo Parker) ● 27, La Roche-sur-Yon (jardin de la Mairie) ● 28, St-Nazaire (port de St-Nazaire) ● Roger Hodgson et Bess : 18, Perpignan (Campo Santo) ● **Les Insus? :** 19 et 20, Nîmes (arènes, avec Les Grys Grys) ● 22, Nice (place Masséna, avec Miss America) ● 25, Bayonne (arènes, complet)
● 27 et 28, Lyon (théâtres romains de Fourvière, complets) ● **Kid Creole & the Coconuts et Will Barber :** 20, Carcassonne (square André-Chenier) ● Morbid Angel : 25, Vitrolles (salle Guy-Obino) ● 27, Pagney-derrière-Barine (Chez Paulette, avec Phazm) ● **Morcheeba :** 21, Boulogne-sur-Mer (gare maritime) ● **Of Montreal et Fai Baba :** 27, Grimaud (prairies de la Mer) ● **Le Peuple de l'Herbe, Shaolin Temple Defenders et Barbès D :** 29, Crest (espace Soubeyran) ● **Scorpions et Popa Chubby :** 19, St-Julien-en-Genevois (stade des Burgondes) ● **Status Quo, Uriah Heep et Michael Schenker :** 28, Colmar (parc expos) ● **The Strombolis :** 29, St-Christophe-la-Montagne (plein air) ● **Talisco et Placebo :** 18, Nîmes (arènes) ● **Too Many Zooz et The Headbangers :** 22, Surgères (parc du Château) ● **Trust :** 20, St-Pierre-de-Chartreuse (chapiteau, avec Les Sheriff) ● 21, Carcassonne (La Cité, avec Europe) ● 22, Arles (théâtre antique) ● 24, Patrimonio (théâtre de verdure) ● 29, Cognac (port de plaisance, avec The Noface et Lysistrata) ● **The Zipheads et The Silky Walks :** 25, St-Jean-de-Védas (Secret Place)

AOUT

Alpha Blondy & the Solar System, Kalash, Soom T, Horace Andy et Bongo White : 4, Bandol (stade André-Deferrari) ● **Michael Bolton :** 14, Monaco (Sporting Monte Carlo salle des Etoiles) ● **Giuda et Les Milliardaires :** 17, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Roger Hodgson :** 10, Monaco (Sporting Monte Carlo salle des Etoiles) ● **Les Insus? :** 1er, Colmar (parc expos, *complet*)
● **Juniore et Foxygen :** 17, Grimaud (prairies de la Mer) ● **Kool & The Gang :** 5, Monaco (Sporting Monte Carlo salle des Etoiles) ● **Placebo :** 5, Colmar (parc expos, avec The Jacques) ● 12, Landerneau (jardins de La Palud) ● **Ty Segall :** 20, St-Malo (fort St-Père)
● 25, Cherleville-Mézières (square Bayard) ● St-Cloud (domaine national) ● 29, Biarritz (Atabal) ● 30, Ramonville (Bikini) ● **Robert Spline :** 12, Lescheraines (Fabrique des Bauges) ● 17, Murol (café de la Côte) ● 18, Royère-de-Vassivière (plage de Broussas)
● 19, Limoges (La Barrak 2.3) ● **Too Many Zooz et Ben l'Oncle Soul :** 12, Granville (jardin Christian-Dior)

Festivals

■ **Nuits de la Guitare :** 18 au 25/7, Patrimonio (théâtre de verdure, avec – le **18** : Noa et Asaf Avidan – le **21** : Rival Sons et Joanne Shaw Taylor – le **22** : Keziah Jones et Laurence Jones – le **23** : Ed Motta et Yamandu Costa – le **24** : The Noface et Trust – le **25** : Renaud) www.festival-guitare-patrimonio.com

■ **Paleo Festival :** 18 au 23/7, Nyon (CH, plaine de L'Asse, avec – le **18** : Red Hot Chili Peppers, Petit Biscuit, Kaled, Carpenter Brut, Foals, The Inspector Cluzo, Barbagallo, LA-33, Taxiwars, Sate, Foreign Diplomats, The Staches et Isolated Lines – le **19** : Julien Doré, Arcade Fire, Fishbach, Radio Elvis, Her, Midnight Oil, Pixies, Rone, Temples, Systema Solar, Celso Pina, Hyperculte, Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp et The Garifuna Collective – le **20** : Vianney, Tryo, Vald, Jamiroquai, MHD, Justice, Inna de Yard, Cyril Mokaiesh, Jupiter & Okwess, Nova Twins, Pogo Car Crash Control, Lola Marsh, Jah9, Alaclair Ensemble et Jérémie Kisling – le **21** : Camille, Black M, Georgio, Macklemore & Ryan Lewis, Rocky, Alltta, Octave Noire, Kumbia Boruka, Fai Baba, Nicolas Michaux, Mark Kelly, Los Orioles, Ife et Aurelio – le **22** : Broken Back, Gauvain Sers, Vitalic, Mat Bastard, Meute, Kumbia Boruka, Shame, Clément Bazin, Orkestra Mendoza, Alan Corbel et Régis – le **23** : Manu Chao La Ventura, Boulevard des Airs, Imany, Keny Arkana, Calypso Rose, Bachar Mar Khalife, Meute, French Fuse, Killason, Son Del Salon, Dèlgres, Sandor et Professor Wouassa) www.paleo.ch

■ **Live au Campo! :** 18 au 31/7, Perpignan (Campo Santo, avec – le **18** : Roger Hodgson et Bess – le **23** : Lee Fields & the Expressions et Maceo Parker – le **24** : Zucchero et Tato Garcia – le **25** : Asaf Avidan et Catherine Ringer)

■ **Guitare en Scène :** 19 au 22/7, St-Julien-Genevois (stade des Burgondes, avec – le **19** : Scorpions, Popa Chubby et Purpulse – le **20** : Manu Lanvin, Yes, Glenn Hughes, Alex Cordo, Dumpstaphunk et Jon Anderson – le **21** : L.E.J., Amy McDonald, Blanker Republic, Delta Moon et Mark Harman – le **22** : Al McKay's All Stars, Earth Wind & Fire Experience, King King, Extreme, Kenny Wayne Shepherd et Steve Amber) www.guitare-en-scene.com

■ **Art Sonic :** 21 et 22/7, Briouze (plein air, avec – le **21** : Brocken Back, Asaf Avidan, MHD, Las Aves, Puppetmastaz, Shake The Ronin, Black Tiger Sex Machine et Maid Of Ace – le **22** : Petit Biscuit, $-Crew, Naive New Beaters, Pone, The Inspector Cluzo, Comah, The Noface, Gentleman's Dub Club, Daisy, Ooz Band et School Of Rock) www.festival-artsonic.com

■ **Au Pont Du Rock :** 28 et 29/7, Malestroit (espace Maurice Melois, avec – le **28** : Biga Ranx, Catherine Ringer, Steve'n'Seaguls, Rodolphe Burger, The Bloody Beetroots, Gérard Baste, Johnny Mafia, The Legendary Tigerman et Gad Zukes – le **29** : Chinese Man, La Femme, Fishbach, Mat Bastard, Pete Doherty, Frustration, The Limiñanas, Vandal, Taiwan MC, Kaviar Special, 7 Weeks, La Poison et Les Pickels) www.aupontdurock.com

■ **Festival de la Paille :** 28 et 29/7, Métabief (place Xavier-Authier, avec – le **28** : Dub Inc., Laura Pergolizzi, Radio Elvis, Jabberwocky, DJ Pfel, Greem, Sorg, Pih Poh et Marion Roch – le **29** : L.E.J, Matmatah, Georgio, Naive New Beaters, Jack Simard, Khynn, Falknor et Almanak) www.festivaldelapaille.fr

■ **Rock'N Poche :** 28 et 29/7, Habéré-Poche (La Frastaz, avec – le **28** : Tryo, Les Fatals Picards, Motivés, Dubioza Kollektiv, Nazca, Big Junior, Altavilla et Bear's Towers – le **29** : Un Air Deux Familles, Radio Elvis, Wax Tailor, Systema Solar, Holy Two, Monkey Theorem, Auguste From The Wood et The Shamanics) www.rocknpoche.com

■ **Track'n'Art :** 28 et 29/7, Doué-la-Fontaine (Ecuries Foullon, avec – le **28** : Georgio, Chill

Prévisions Paris

Interpol : 5 et 6/9 (Trianon, 5 *complet*), **Metallica et Kvelertak :** 8, 10 et 27/9 (Bercy), **Les Insus? :** 15 et 16/9 (Stade de France, 15 *complet*), **Phoenix :** 29/9 (Bercy), **Clap Your Hands Say Yeah :** 30/9 (Maroquinerie), **Sparks :**1er/10 (Gaîté Lyrique), **Nick Cave and the Bad Seeds :** 3 et 4/10 (Zénith), **Lady Gaga :** 6 et 7/10 (Bercy), **Beth Ditto :** 7/10 (Bataclan), **Marillion :** 7/10 (Zénith), **Airbourne :**10/10 (Olympia), **Dweezil Zappa :** 14/10 (Trianon), **Grizzly Bear :** 16/10 (Olympia), **The Rolling Stones :** 19 et 22/10 (U Arena), **Weezer :** 19/10 (Olympia), **Chris Isaak :** 2/11 (Olympia), **James Blunt :** 7/11 (Zénith), **Royal Blood :** 9/11 (Zénith), **Father John Misty :** 11/11 (Trianon), **Rise Against et Sleeping Sirens Pears :** 11/11 (Bataclan), **Helloween :** 15/11 (Zénith),**Fleet Foxes :** 20 et 21/11 (Trianon), **The Temperance Movement :** 23/11 (Elysée Montmartre), **Gorillaz :** 24 et 25/11 (Zénith), **Triggerfinger :** 25/11 (Elysée Montmartre), **Marilyn Manson :** 27/11 (Bercy), **Alice Cooper :** 3 et 7/12 (Salle Pleyel, *complet* et Olympia), **Black Rebel Motorcycle Club :** 22/12 (Elysée Montmartre)

Bump, A-Wa, DJ Netik, DJ Fly, Throes and the Shine et Crazy Arms – le **29** : Zoufris Maracas, Patrice, Thylacine, Colours In The Street, Catfish, City Kay, Ezpz et Despres) www.tracknart.fr

■ **Country Rendez-Vous :** 28 au 30/7, Craponne-sur-Arzon (plein air, avec – le **28** : The Rob Ryan Roadshow, Jake Penrod et Gildas Arzel & the Ghost Band – le **29** : Bluegrass 43, Niamh Lynn, McCallaghan, Emmylou Harris et Celkit – le **30** : Sonic Cats, Jeff Scrogging & Colorado, Bleu Edmondson, Steve'n'Seagulls et The Savoy Family Cajun Band) www.festivaldecraponne.com

■ **Ecaussystème :** 28 au 30/7, Gignac (plein air, avec – le **28** : DeLuxe, Un Air Deux Familles, Wax Tailor et The Crook and the Dylan's – le **29** : Manu Chao La Ventura, Keny Arkana, Motivés et The Bloody Beetroots – le **30** : Jain, Matmatah, The Offspring et Lord Ruby) www.ecaussystem.com

■ **Les Escales de St-Nazaire :** 28 au 30/7, St-Nazaire (port, avec – le **28** : Jain, Lee Fields & the Expressions, Milky Chance, Talisco, Jeff Mills, Tony Allen, Ko Ko Mo, Hawaiian Pistoleros, Queen King et Timeline – le **29** : Møme, Laura Pergolizzi, Inna de Yard, FFF, Derrick May, Hawaiian Pistoleros, Queen King et Martha Reeves and the Vandellas – le **30** : Camille, Imany, Pixies, Carl Craig, Throes and the Shine et Timeline) www.festival-les-escales.com

■ **Binic Folks Blues Festival à Binic :** 28 au 30/7, Binic (centre ville, avec – le **28** : Thomas Schoeffler Jr, The Flashers, Reigning Sounds, Tim Presley, Cash Savage & The Last Drink, The Blues Against The Youth, Double Cheese, Humming Bird, Sleeper Bill et Mr. Tof, Pierre Omer, Cuckoo Sisters, Boytoy et Big Mountain County – le **29** : Meatbodies, Escobar, The Blind Shake, Plastic Man, Tim Presley, Cash Savage & The Last Drink, Sonny and the Sunsets, The Blues Against The Youth, Double Cheese, DJ Crocodile, Cuckoo Sisters, Boytoy et Big Mountain County – le **30** : Thomas Schoeffler Jr, Le Villejuif Underground, Escobar, The Blind Shake, King Khan & the Shrines, Plastic Man, Dr Chan, Sonny And The Sunsets, Cash Savage & The Last Drinks, Humming Bird, Sleeper Bill et Mr Tof, Cuckoo Sisters, Gloria et Cheapster) www.binic-folks-blues-festival.com

■ **Les Nuits Secrètes :** 28 au 30/7, Aulnoye-Aymeries (plein air, avec – le **28** : $-Crew, Romeo Elvis, Fishbach, Parcels, Yuksek, Charlotte de Witte, Re-beka Warrior, Sinkane, Daniel Avery et Jales Darle – le **29** : Julien Doré, Camille, Jacques, Her, Louisahhh!!!, Amélie Lens, Blow, Apparat, Maelstrom et Azur – le **30** : Chinese Man, Dub Inc., Inna de Yard, Cigarettes After Sex, Mat Bastard, François & the Atlas Mountains, Bantu Continua Uhuru Consciousness, Tale Of Us et Mind Against) www.lesnuitssecretes.com

■ **Xtreme Fest :** 28 au 30/7, Carmaux (Cap Découverte, avec – le **28** : Carcass, Good Riddance, Septic Flesh, Face To Face, Nostromo, Clowns, Hatesphere, Terror Shark, Guillotine et Ten Years Too Late – le **29** : Sidilarsen, Shut Up! Twist Again!, Terror Shark, Stinky, Der Weg Einer Freiheit, Get Dead, Ultra Vomit, Pears, Mass Hysteria, Teenage Bottlerocket et Abbath – le **30** : Max & Igor Cavalera, Pennywise, Kadavar, Not On Tour, Thundermother, Siberian Meat Grinder, Mars Red Sky, Heavy Heart, Deluge, Mekaora et Stinky) www.xtremefest.fr

■ **Rocktambules :** 3 au 5/8, Rousson (Les Prés de Landas, avec – le **3** : Motivés, Xgendy et Roultaboul et les Banaboo – le **4** : The Inspector Cluzo, Oaï Star, Kursed et Bilbok Barzoï – le **5** : Troquet d'Poche, Bagad Rodeo, Darcy, Les Fatals Picards et No One Is Innocent) www.lesrocktambules.fr

■ **Summer Sound :** 3 au 6/8, Rochefort (site de la corderie royale, avec – le **3** : Kshmr, Bassjackers et Loge21 – le **4** : Madeon, Afrojack, Lumberjack et Félix Jaehn – le **5** : Martin Solveig, Don Diablo, Dillon Francis et Vicetone – le **6** : Henri PFR, DJ Maeva Carter, Damien N Drix, Adrien Toma, Grégory Klosman et Florian Picasso) www.summersound.fr

■ **Axe Boat :** 4 et 5/8, Argelès-sur-Mer (allée des Pins, avec – le **4** : $-Crew, Synapson, Cassius, Klingande et Claptone – le **5** : Broken Back, The Avener, Mac Miller, Ofenbach et Joris Delacroix) www.axeboatfestival.fr

■ **Lunallena :** 4 et 5/8, Bandol (stade André-Deferrari, avec – le **4** : Kalash, Alpha Blondy & the Solar System, Soom T, Horace Andy et Bongo White – le **5** : Phoenix, Vitalic, Cocoon, Two Door Cinema Club et The Kitchies) www.lunallena-festival.com

■ **Yzeures'n'Rock :** 4 et 5/8, Yzeures-sur-Creuse (Baratière, avec – le **4** : Naâman, Les Fatals Picards, Jahneration, La Fine Equipe, Le Pied de la Pompe, DJ Pfeel, Greem et Starving Woodchucks – le **5** : Chinese Man, Georgio, Panda Dub, HK & Les Saltimbanks, Ky Mani Marley et Jekyll Wood) www.yzeuresnrock.com

■ **Festival du Bout du Monde :** 4 au 6/8, Crozon (prairie de Landaoudec, avec – le **4** : Tryo, Patrice, Michael Kiwanuka, Meute, The Bongo Hop, Super Parquet, Gocoo et Noura Mint Seymali – le **5** : Danakil, Keny Arkana, Gregory Porter, Motivés, Tété, Rodolphe Burger, Alsarah, Delgrès, Boban, Marko Markovic Orkestar, Amparanoia et Xixa – le **6** : Imany, Chinese Man, Inna de Yard, UB40, Bantu Continua Uhuru Consciousness, Bombino, Lisa Leblanc, Crystal Fighters, Kingfisha et New York Salsa All Stars) www.festivalduboutdumonde.com

■ **Le Chien à Plumes :** 4 au 6/8, Langres (lac de Villegusien, avec – le **4** : Chinese Man, Matmatah, Flavia Coelho, Gablé, Totorro, Kumbia Boruka, The Moorings et Be4t Slicer – le **5** : Vianney, Laura Pergolizzi, Mat Bastard, Las Aves, Cabadzi, Lisa Leblanc, Nazca, Dewolff et Lepoldine – le **6** : Danakil, Fakear, Balkan Beat Box, Pixvae, Gocoo et The Mahones) www.chienaplumes.fr

■ **Nomade Reggae Festival :** 4 au 6/8, Frangy (chapiteau, avec – le **4** : Big Red, DJ Vadim, Weeding Dub, Shining Sound System, Masta Kim et Radikal Guru – le **5** : Yaniss Odua, Mystical Faya, Papa Style, Mellow Mood, Feuilles De Roots et Missah&Weedo – le **6** : Alpha Blondy & The Solar System, Marmaï Crew, I Woks Sound, Raggasonic, Raging Fyah et Black Roots) www.nomadereggaefestival.com

■ **Reggae Sun Ska :** 4 au 6/8, Talence (domaine universitaire de Talence Pessac Gradignan, avec – le **4** : Danakil, Yaniss Odua, Toots and the Maytals, UB40, Hippocampe Fou, Volodia, Legal Shot Sound System, Mike Love, Mungo's Hi Fi, Devi Reed, Artikal Band, Marina P, Mawyd, Booboo'Zzz All Stars, Zion Train, Pierre Nesta, YT, Admiral Tibet, Riddim Tuffa, El Fata et Green Dawa – le **5** : Tryo, Panda Dub, Kalash, Inna de Yard, Harrison Stafford, Marcus Gad, Protoje, Legal Shot Sound System, Mungo's Hi Fi, Charlie P, Marina P et Little John – le **6** : La Rue Ketanou, Patrice, Jahneration, Ky Mani Marley, Peter Harper, Steel Pulse, Chronixx, Legal Shot Sound System, Aba Shanti, Jah Legacy, Satya, Tchong Libo, David Rodigan, Mary l'Asterisk et The Subvivors) www.reggaesunska.com

■ **Sylak Open Air :** 4 au 6/8, St-Maurice-de-Gourdans (plein air, avec – le **4** : Black Bomb A, L'Esprit du Clan, The Butcher's Rodeo, Spli The Atom et Sulphat Ketamine – le **5** : Max & Iggor Cavalera, Venom Inc., Metal Church, The Chris Slade Timeline, Suffocation, Heidevolk, Caliban, Mars Red Skay, Bottle Next et Apply For A Shore – le **6** : Carcass, Morbid Angel, Brujeria, Walls Of Jericho, Trollfest, Dog Eat Dog, Aborted, Regarde Les Hommes Tomber, Svart Crown, Goatfather et Buy Jupiter) www.sylakopenair.com

■ **Rock au Château :** 5 et 6/8, Villersexel (château, avec – le **5** : Magma, Children In Paradise, Lazuli et Light Damage – le **6** : Les Gens de la Lune, Tristan Descamps, Caravan et La Fabbrica Dell Assoluto) www.rockauchateau.fr

■ **Rock Oz Arènes :** 10 au 13/8, Avenches (CH, arènes romaines, avec – le **10** : Marilyn Manson, No One Is Innocent et The Sisters Of Mercy – le **11** : Rival Sons, Vintage Trouble, Gotthard, Worry Blast et Pastors Of Muppets – le **12** : Claudio Capéo, Jain, Ben Harper & the Innocent Criminals, Franz Ferdinand, La Poison, Polar Circles et Kummerbuben) www.rockozarenes.com

■ **Fête du Bruit dans Landerneau :** 11 au 13/8, Landerneau (jardins de La Palud, avec – le **11** : Naâman, Boulevard des Airs, The Cranberries, $-Crew, L.E.J, The Avener et Jahneration – le **12** : Trust, Marilyn Manson, Placebo, Last Train, Danger, Mat Bastard et Wicked – le **13** : Bigflo & Oli, Matmatah, Biga Ranx, The Offspring, Cypress Hill et Dave Clarke) www.festival-fetedubruit.com

■ **Festival aux Champs Chanteix Chante :** 11 au 13/8, Chanteix (chapiteau, avec – le **11** : La Rue Ketanou, Gauvain Sers, El Gato Negro, Barrio Populo et Eskelina – le **12** : Chinese Man, Georgio, Rocky et Initial Data – le **13** : Danakil, Soom T, Trois Cafés Gourmands et Muyayo Rif) www.tuberculture.fr

■ **No Logo Festival :** 11 au 13/8, Fraisans (espace des Forges, avec – le **11** : Stand High Patrol, UB40, Ky Mani Marley, Le Peuple de l'Herbe, Woks Sound, Horace Andy, The Skatalites, Rootikal Vibes, The Dub Factory et Fabasstone – le **12** : Danakil, La Rue Ketanou, Yaniss Odua, Jahneration, Toots and the Maytals, L'Entourloop, Ondubground, Mahom, Meta and the Cornerstones, Rootikal Vibes, Echo Minott, The Dub Shepherds et The Dub Factory – le **13** : Naâman, Steel Pulse, Chronixx, Tiggs Da Author, The Twinkle Brothers, Nattali Rize, Ben aka Alpha Steppe, Raging Fyah, Zion Train, Pilah et Echo Minott) www.nologofestival.fr

■ **Rock'n'Rural :** 12/8, Chavroches (stade municipal, Les Ramoneurs de Menhirs, Dr Nagual X et Volt Selector)

■ **La Route Du Rock :** 17 au 20/8, St-Malo (fort de St-Père, avec – le **18** : Thee Oh Sees, PJ Harvey, DJ Shadow, Helena Hauff, Car Seat Headrest, Foxygen, The Idles, Froth et Prieur de La Marne – le **19** : Future Islands, Soulwax, Temples, Parquet Courts, Black Lips, The Jesus And Mary Chain, Arab Strap, Le Comte, Cold Pumas, Kaitlyn Aurelia Smith et Prieur de La Marne – le **20** : Angel Olsen, Mac DeMarco, Interpol, Ty Segall, Tale Of Us, Yak, Petit Fantôme, The Proper Ornaments, The Moonlandingz et Prieur de La Marne) www.laroutedurock.com

■ **Montesquiou On The Rock's :** 18 et 19/8, Montesquiou (halle, avec – le **18** : Giuda, The Jackets, Chrome Reverse, Ivan Le Terrible et Dottie Gooseberry – le **19** : The Projectivers, The Fuzillis et The Zelators) www.montesquiourock.fr

■ **Les Vers Solidaires :** 18 et 19/8, St-Gobain (plein air, avec – le **18** : Les Sales Majestés, Sidi Watcho, Magistral Circus, Calypso, Moon In June, La Bonne Heure, Black Mantis Project, Taman Shud et Raggasonic – le **19** : Ludwig Von 88, Orange Blossom, La P'tite Fumée, François Guernier, Road Life Spirit, The Aspirators, Puppasonic, Dj Psycard et Broussaï) www.vers-solidaires.org

■ **Terra Incognita :** 18 et 19/8, Carelles (plein air, avec – le **18** : Rocky, Holy Two, Pethrol, Don Rimini, Mnnqns et Miet – le **19** : Johnny Mafia, DBFC, Renart, Mountain Bike, Psychotic Monks, Cannibale, UVB 76, Atlas et DJ Love) www.terraincognita.me

■ **Motocultor :** 18 au 20/8, St-Nolff (site de Kerboulard, avec – le **18** : Benighted, Glowsun, Dust Bolt et Mantar – le **19** : Eluveitie, Obituary, Alea Jacta Est, Primordial, Insanity Alert, Malignant Tumour et Interment – le **20** : Inasomnium, Power Trip, Possessed et Revocation) www.motocultor-festival.com

■ **Le Cabaret Vert :** 24 au 27/8, Charleville-Mézières (square Bayard, avec – le **24** : London Grammar, Cypress Hill, Flume, Chronixx, Death Grips, The Orwells, Cashmere Cat et Grindi Manberg – le **25** : Jain, Carpenter Brut, Korn, The Kills, Ty Segall, Soulwax, Turbonegro, Band Of Horses, Parquets Courts, Dirty Deep, Denzel (Aquarius Killa) Curry et Goat Girl – le **26** : Vald, Fishbach, Panda Dub, Justice, Franz Ferdinand, The Lemon Twigs, Allah Las, Girl Band, Alb, T/O, Yassassin et Tequilla Savate – le **27** : Petit Biscuit, Catherine Ringer, FKJ, Kate Tempest et The Yokel) www.cabaretvert.com

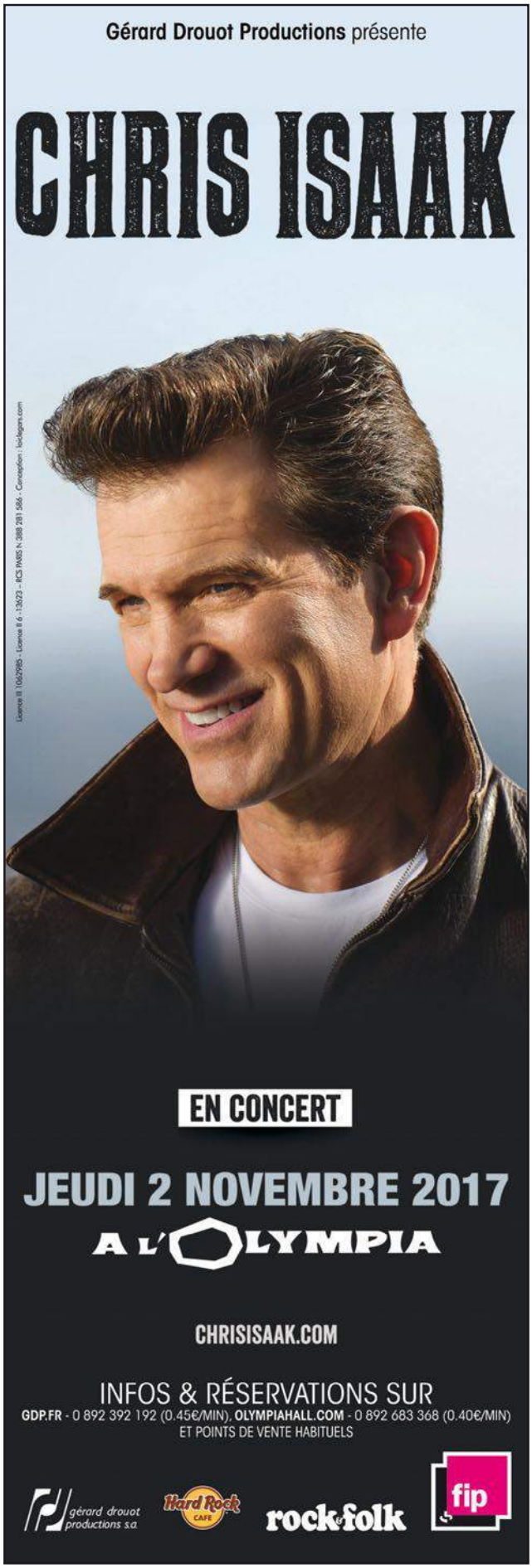
■ **Couvre Feu :** 25 au 27/8, Frossay (plein air, avec – le **25** : Tagada Jones, Cypress Hill, Taïro, Mr Oizo, The Angelcy, Un Air Deux Familles, La Yegros, Féfé, Dirty South Crew, Chase and Status, Goomar, Couac, Phéroce, Les Autres et Couzin Hub – le **27** : Keny Arkana, Jahneration, Morcheeba, Cabadzi, Trinix, The Flogging Molly, Flux Pavillon, Alma Road, Couac, Les Autres et Orkid) www.couvrefeu.com

■ **Rock en Seine :** 25 au 27/8, St-Cloud (domaine national, avec – le **25** : Caballero, Franz Ferdinand, Flume, FKJ, Jeanjass, Frank Carter & The Rattlesnakes, Mø, Barbagallo, Inuit, The Pretty Reckless, At The Drive-In, Black Lips, The Shins, The Jesus And Mary Chain, Grouplove, Hercules & Love Affair et Beach Fossils – le **26** : Jain, Columbine, Lee Fields & the Expressions, Fakear, Her, Girls In Hawaii, PJ Harvey, The Kills, Lysistrata, Timber Timbre, Thérapie Taxi, Peter Peter, Sleaford Mods, Vince Staples, Band Of Horses, Little Dragon, Ulrika Spacek et Ibibio Sound Machine – le **27** : DeLuxe, Romeo Elvis, Panda Dub, Mac Demarco, Cypress Hill, Rone, The XX, Ty Segall, The Lemon Twigs, Slowdive, Rendez-Vous, Rejjie Snow, George Ezra, Gracy Hopkins, Car Seat Headrest, Denzel (Aquarius Killa) Curry et Amber Run) www.rockenseine.com

■ **Woodstower :** 25 au 27/8, Lyon (parc naturel de Miribel Jonage, avec – le **25** : Columbine, Jahneration, Agar Agar, Demi Portion, The Blaze, Clément Bazin, Seth Gueko, Le Camion Bazar, Tommy Cash, Arnaud Rebotini, AZF, Todd Terje, 2 Boule Vanille, Radio Kaizman, Acid Kostik et Green Daddy – le **26** : Møme, Lorenzo, Deen Burbigo, Isaac Delusion, Comah, Manu Le Malin aka The Driver, Le Camion Bazar, Big Junior, Romare, Throes and The Shine, Myth Syzer, Corine, La Jungle, Seth XVI, Ménage à Trois, Ikaz Boi, Tilt et Mézigue – le **27** : The Bongo Hop, Le Camion Bazar, DJ James Stewart, Lotfi aka Face B, Tha Snakes Crew, The King Of Kingdom et Ata Kak) www.woodstower.com

■ **Strange Festival : 26/8**, Chatillon-sur-Loire (site de Mantelot, avec La Rue Ketanou, Jahneration, Smokey Joe & the Kid et Bob's Not Dead) www.strangefestival.fr

*Les dates de concerts pour la période **18/8 au 28/9** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/7 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation*

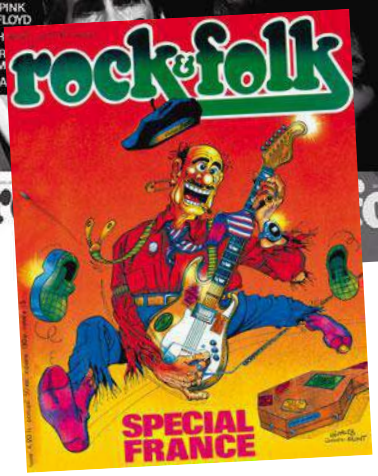


ROCK 'N' ROLL FLASH BACK

PAR VINCENT TANNIERES

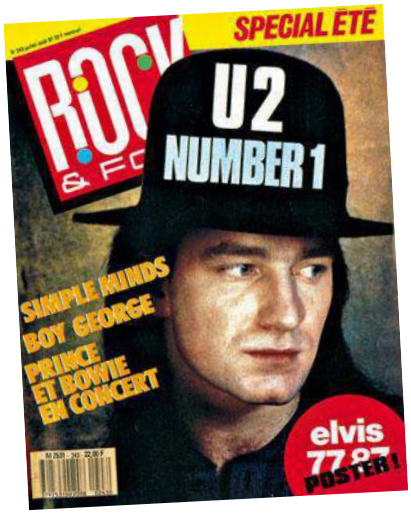
Août/ Sept 1967 R&F 010

Paul McCartney questionné par un journaliste qui lui demande s'il a déjà pris du LSD répond : *"Oui. Plusieurs fois"* et **Brian Epstein** qui reconnaît lui aussi en avoir consommé, c'est l'occasion pour Rock&Folk d'ouvrir ce dossier *"Beatles ? Oui ! Le LSD ? Bof..."*. Le journaliste **Kurt Mohr** prévient : *"Nous sommes contre toute drogue addictive"*. Il explique : *"Les drogues fortes (morphine, cocaïne, héroïne) ont un effet désastreux et mènent à la déchéance physique"*, développe : *"Avec les drogues addictives faibles (tabac, alcool), il n'y a vraiment pas de quoi crâner à être l'esclave de la cigarette ou à s'envoyer une cuite"* et conclue : *"Les drogues non addictives faibles (marijuana, haschish), fortes (mescaline) ou très fortes (LSD), on peut évidemment les essayer, pour voir l'effet que ça fait. On ne risque pas l'accoutumance"*. La jeunesse de 1967 respire !



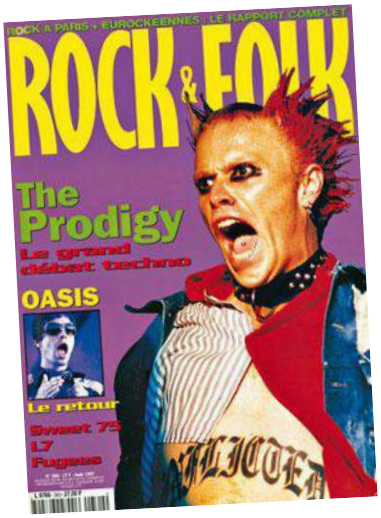
Août 1977 R&F 127

Après le coup du bateau mouche, c'est chaud d'être un **Sex Pistols** à Londres : *"**Paul Cook** a été roué de coup par un commando de patriotes armés de barres de fer"* et **Johnny Rotten** *"attaqué à la lame de rasoir dans un parking"*. A peine sorti de l'hôpital, *"il s'est à nouveau fait prendre à partie dans un club de la capitale"*. Pendant ce temps-là, au Bus Palladium, *"bagarre entre Asphalt Jungle et des rockers"*. Détails essentiels de la tournée américaine de **Led Zeppelin** : *"**Jimmy Page** fume sur scène. Des Kool"*. Autres précisions : *"**John Paul Jones** fume lui des Marlboro **et Robert Plant** des Park Lane"*. A Cleveland, sous l'emprise d'on ne sait pas quoi **Ronnie Spector**, s'adresse à la foule : *"J'aimerais baiser avec tous les types dans la salle, ce soir !"* Enfin, mauvais présage : *"**Elvis Presley** obligé d'interrompre un concert à cause d'une syncope"*.



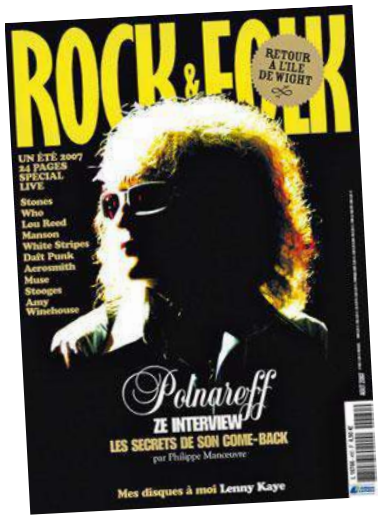
Juillet/ Août 1987 R&F 243

A l'abri sous ce chapeau rigolo (et trop petit), **Bono** et ce numéro entament leur deuxième mois en kiosque. **Julian Cope** ne pense pas du bien du chanteur de U2 : *"C'est le genre de mec à dire 'Je suis Bono, j'ai vu la lumière, je vais vous conduire vers Dieu', je crois en Dieu et je pense que Dieu à un grand sens de l'humour. Pas Bono !"*. Le chanteur pense aussi que **"Jim Kerr** est une bite molle". *"Les cheveux long et le teint hâlé"*, **Steve Jones** vit désormais à Los Angeles. Il possède une Harley-Davidson rouge et roule *"sans casque avec Mickey Rourke"*. Son statut d'ancien Pistols ne le dérange pas : *"Je préfère être un ex-Sex Pistols qu'un ex-Duran Duran"*. De son côté, **Chrissie Hynde** ne croit pas à la malédiction de son groupe : *"Des membres des Pretenders sont morts. Ils se droguaient. Les drogués meurent, qu'ils soient musiciens ou maçons"*.



Août 1997 R&F 360

Keith Flint, bouche ouverte et langue piercée, incarne **Prodigy** en couverture pour illustrer le débat qui divise les journalistes à propos de "Fat Of The Land". Pour certains, *"C'est Frankie Goes To Hollywood à nouveau"* ! ou *"de vieux babas reconvertis"* ! Pour d'autres, *"le disque est très bon. Il pourrait faire la bande-son pour un film d'Araki"*. Certains vont très loin : *"The Prodigy est la 'Fureur de Vivre' pour cette génération"*. A Oakland, 20 ans avant Noel Gallagher, **Oasis** fait la première partie de U2 aux Etats-Unis. *"L'ambiance reste froide et la moitié du public s'empiffre devant les stands de junk-food"*. Pour la première fois de sa carrière, **"Iggy Pop** n'a pu terminer un show". Après avoir sauté dans le public, *"ruisselant de sang, épaule démise, Monsieur Pop a été conduit aux urgences"*. A 51 ans, *"Le Modissime Ronnie* Plonk *Lane s'est éteint"*.



Août 2007 R&F 480

34 ans sans donner de concerts en France, **Michel Polnareff** *"qui a battu le record du type qui a mis le plus longtemps à revenir"* parle de tout. Notamment de la beauté de la France : *"On est allés jusqu'à Barbizon en camping-car. J'étais absolument halluciné par la beauté des paysages. J'avais l'impression de voir des tableaux de maître. On s'est même arrêté dans les stations services, je trouvais que c'était très gai, propre, pimpant. Vraiment"*. Il évoque aussi ses fans : *"Ils me regardent. Ils pleurent. Je leur demande ce qu'ils feront quand je vais mourir. Ils sont en extase"*. Les Stooges restent le groupe préféré d'**Alan Vega** : *"C'était à Flushing Meadows en 1969. Leur set a duré à peine vingt minutes mais après ça, même les gars du MC5 m'ont paru faibles"*. Laissons le mot de la fin à **Lenny Kaye** : *"Si vous croyez en la musique, elle croira en vous"*. Amen.

Toutes les musiques du monde sont sur TV5MONDE

TV5MONDE PARTENAIRE DES FESTIVALS DE L'ÉTÉ

Montreux Jazz Festival, Paléo Festival Nyon, Eurockéennes de Belfort, Festival de Baalbeck (Liban), Assalamalekoum (Mauritanie) sans oublier les Francofolies de la Rochelle, de Spa, de Blagoevgrad (Bulgarie) et le Bruxelles Summer Festival.

Ne manquez pas les émissions musicales de TV5MONDE : *Acoustic* présentée par Sébastien Folin, *Stars Parade* et *Franche Connexion* (le Rendez-vous musical Web).

318 millions de foyers raccordés dans plus de 200 pays et territoires.

TV5MONDE

La chaîne culturelle francophone mondiale

www.tv5monde.com/musique

Crédits photos : Fotolia / Thinkstock / Yann Orhan / FTV

LE BRASSAGE
EST UNE RICHESSE*
PUBLICIS CONSEIL RCS Nanterre 418 642 092
Heineken
EST. 1873
Heineken®
*C'est grâce au brassage de ses ingrédients soigneusement sélectionnés et au savoir-faire de ses maîtres-brasseurs que la bière Heineken tire toute la richesse de son goût.
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.